A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

INDIANA
UNIVERSITY
LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES

DE MADAME

RICCOBONI.

Digitized by Google

AMIENS, IMP. DE CARON-DUQUENNE.

Digitized by Google

OEUVRES

DE MADAME

RICCOBONI,

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE

ET D'OBSERVATIONS SUR SES ÉCRITS,

PAR

LA HARPE, GRIMM ET DIDEROT.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

BRISSOT-THIVARS et Cie, LIBRAIRES,

RUE DE L'ABBAYE-St.-GERMAIN, No. 14.

1826.

Digitized by Google

PQ2027
R3
1826
v.2

INDIANA UNIVERSITY LIBRARY

Digitized by Google

EXTRAIT

DE LA

CORRESPONDANCE DE GRIMM ET DIDEROT,

(1er. Avril 1759)

—

Vous lirez avec grand plaisir un roman qui vient de paraître sous le titre de *lettres de Mylady Juliette Catesby*, à *Mylady Henriette Campley*, *son amie.* Ce nouveau roman est de madame Riccoboni, Actrice de la Comédie Italienne, à qui nous devons depuis deux ans deux petits ouvrages qui ont eu du succès, *les Lettres de Miss Fanny Butler* et les *mémoires du marquis de Crecy*. Les Lettres de Mylady Juliette Catesby ont, ce me semble, plus de succès dans le public que les deux autres; cela est écrit bien agréablement, bien légèrement, avec beaucoup de grâce et de sentiment. Peut-être l'auteur n'aurait-il pas mal fait de serrer un peu davantage les premières lettres de son roman : cependant on y trouve des peintures courtes, des traits heureux qui font plaisir. Il y a beaucoup d'art dans la lettre par laquelle mylord d'Ossery rend compte de sa conduite à Mylady Catesby, et lui explique comment, passionnément épris d'elle, il a pu prendre tout-à-coup le parti d'en épouser une autre, et après avoir perdu sa femme, revenir à sa première maîtresse avec autant de passion que s'il n'avait jamais changé. Cette aventure qui fait tout le

Digitized by Google

fond du roman, était bien difficile à conter; et c'est le chef-d'œuvre de madame Riccoboni. Je n'aime pas le commencement de cette lettre : je n'aime pas non plus la façon dont mylord d'Ossery annonce à Mylady Henriette son mariage avec Mylady Catesby, à la fin du roman ; elle est commune et trop légère pour un homme qui a essuyé tant de contrariétés. Il faut qu'il soit plus sensible et plus touché de son bonheur, afin de devenir pour nous encore plus intéressant. Mais ce qui m'a paru charmant, c'est le petit épisode de Sara. En général ce roman vous procurera une heure de lecture fort agréable.

Digitized by Google

LETTRES

DE

MYLADY JULIETTE CATESBY,

A

LADY HENRIETTE CAMPLEY,

SON AMIE.

PREMIÈRE LETTRE.

Mardi, de Summerhill.

C'est au grand trot de six forts chevaux, avec des relais bien disposés, l'air de l'empressement, que je vais très-vite, accompagnée de gens dont je me soucie peu, chez d'autres dont je ne me soucie point du tout. J'abandonne mes amis les plus chers; je vous quitte, vous que j'aime si tendrement! eh, pourquoi ce départ, cette hâte? pourquoi me presser d'arriver où je ne désire point d'être? Pour m'éloigner..... De qui?..... De mylord d'Ossery.... Ah! ma chère Henriette, qui m'eût dit que je l'éviterais un jour? N'est-ce pas ce même objet dont la privation forcée a pensé

Digitized by Google

me coûter la vie; qui pendant deux ans fut toujours présent à mon idée; que tout me retraçait, et que rien n'a pu me faire oublier? Je fuis donc, pour ne pas rencontrer ces yeux que j'ai cherchés avec tant de plaisir, où mon destin me semblait écrit; dont les regards réglaient autrefois tous les mouvemens de mon âme? Etrange changement! comment des effets si différens peuvent-ils provenir d'une même cause?

Mon Dieu, que j'ai été surprise de le voir! que son air triste, que ce grand deuil m'a frappée!..... Qu'il était bien! que sa femme a dû regretter la vie! Qu'en me retirant j'ai eu de peine à ne pas tourner la tête! dans quel état cette vue?..... Mais concevez-vous qu'il ait osé se présenter à ma porte, insister pour me voir, m'écrire, imaginer que j'ouvrirais ses lettres?..... En vérité, cet homme est audacieux..... Eh, ne le sont-ils pas tous!..... N'en parlons plus: ah! n'en parlons jamais.

Je suis encore étonnée de ma démarche. Je me dis à chaque instant que j'ai bien fait: je me le dis, mais je ne le sens point assez. Je cherche des raisons de m'applaudir du parti que j'ai pris; j'en trouve, mais c'est dans ma fierté seulement. Ma chère, j'éprouve que le cœur ne goûte pas ces faibles adoucissemens dont l'amour-propre se fait des consolations.

Digitized by Google

Enfin je suis partie; me voilà à cinquante milles de Londres, et je ne suis point *morte;* assurez-en mylord Carlile. Malgré ses prédictions, je ne me suis point *évanouie* au *pied* du *premier hêtre; les grâces désolées* ne m'ont point élevé ce joli *tombeau* dans lequel il me voyait déjà. Dites-lui que je ne me repens point. Je puis faire violence à mes sentimens; je puis souffrir, mais je ne saurais me repentir. Adieu, mon aimable Henriette; quand vous lui aurez dit tout cela, dites-vous à vous-même, que personne ne vous aime autant que moi.

IIe. LETTRE.

Mercredi, de chez sir John Warthy.

Nous allons partir d'un très-vilain château, dont le seigneur, plus vilain encore, est un de ces incommodes personnages qu'il est si fâcheux de rencontrer, et dont l'espèce n'est que trop commune; de ces gens qui font tout mal-à-propos, fatiguent par leurs soins, et ne disent pas un mot qui ne soit un fade compliment. Il nous a donné un très-grand et très-mauvais souper, servi avec tout l'appareil de la cérémonie, et

Digitized by Google

de cet apprêt gauche qui fait apercevoir à ceux qu'on reçoit, tout l'embarras qu'ils causent.

Sir Warthy est marié depuis six mois, comme vous savez; sa femme est une jeune personne, longue, sèche, pâle, niaise, avançant d'un air boudeur une petite tête qui tourne sur un cou mince, et vous riant au nez sans que son visage offre la moindre trace de gaîté : ce couple m'a paru très-bien assorti.

Sir Henry est fort prévenant pour lady Elisabeth; j'ai vu peu de frères, si j'excepte le mien, aussi obligeant que lui. Mais, comme les vertus tiennent assez au tempérament, en examinant le sien, j'ai découvert que son naturel est d'être attentif, officieux même; il aime à se mêler de tout, à se rendre nécessaire. Nous avons déjà pris querelle deux ou trois fois. Il veut m'étouffer dans mon carosse, de peur que je ne m'enrhume; je baisse la glace, il la lève, et moi je la rebaisse; il me fait gravement ses représentations, je lui explique doucement ma volonté; il insiste, je m'obstine, il cède avec chagrin; et quand je l'ai mis de bien mauvaise humeur, il boude et je respire.

Pour sir James, c'est la douceur, la complaisance et l'agrément unis à la gaîté; il parle assez, s'exprime bien, et ce qu'il dit amuse : lady Elisabeth en est enchantée. Vous savez combien ses goûts sont vifs; elle

Digitized by Google

est heureuse qu'ils ne durent pas assez pour se tourner en sentimens.

Je cherche à m'occuper des autres, pour éloigner les idées qui me ramènent à moi-même. Quelquefois je peuse que je n'aime plus : ce que j'ai senti en voyant mylord d'Ossery, tient autant à la haine qu'à l'amour.... Je le hais peut-être..... Eh! pourquoi ne le haïrais-je pas?..... J'espère au moins que je reviendrai capable de le voir, de lui parler, de lui marquer le dédain le plus offensant..... Oh non! je ne veux jamais lui parler, je ne veux jamais le voir.....Voilà sir Henry, il me presse, il ne saurait attendre, c'est encore un de ses défauts, pas la moindre patience..... Adieu, aimez-moi comme je vous aime.

IIIe. LETTRE.

Jeudi, de chez mylord d'Erby.

Je vous écris du lieu le plus agréable qui soit peut-être dans la nature : de ma fenêtre je découvre des bois, des eaux, des prés, un paysage admirable. Tout peint ici le calme et la tranquillité; ce séjour si riant est l'image de la paix douce dont jouit l'ame du sage

Digitized by Google

qui l'habite. Cette aimable demeure porte insensiblement à réfléchir, à se retirer en soi-même; mais tous les temps ne sont pas propres à faire goûter cette espèce de retraite : il en est où l'on trouve au fond de son cœur des importuns plus fâcheux que ceux dont la solitude nous délivre.

Mylord d'Erby nous a parfaitement bien reçus : penserait-on qu'un homme tel que lui ne se fît point un malheur de son exil? Il est rare, bien rare, ma chère, que des gens, nés dans un haut rang, nourris dans le tourbillon du monde, dans la pénible oisiveté de la Cour, trouvent en eux-mêmes des ressources contre l'ennui. Le souvenir du passé n'offre souvent à leur mémoire qu'un enchaînement de ridicules et de faiblesses, qui, regardé de sang froid, paraît dans son vrai jour. Il faut avoir toutes les vertus de mylord d'Erby, pour s'occuper avec plaisir de l'examen de son cœur.

Je viens de découvrir que sir Henry est aussi curieux qu'attentif; il a retardé d'une heure le départ de nos femmes, pour faire mille questions à Betty. Il a remarqué *de longs soupirs* qui *m'échappent;* il se *doute* qu'il y a *un secret à une de mes bottes;* il a offert dix guinées pour s'en assurer. Il est *fort étonné* que je *vous écrive tous les jours.* Il ne *conçoit pas* le sujet d'un *commerce si régulier; est-ce bien à vous*

Digitized by Google

que j'écris? Comment trouvez-vous ces impertinentes enquêtes? elles me coûtent douze guinées; j'ai cru devoir payer la fidélité de Betty, de peur que la réflexion ne l'en dégoûtât.

Cet homme est inquiet, on ne sait ce qu'il a..... il m'ennuie, il me déplaît.... Je crois en vérité qu'il s'avise..... ah! qu'il me serait odieux!..... Eh bien! ne le voilà-t-il pas?..... Oh, quelle mine il fait!..... assurément il devine que je parle de lui. C'est ma lettre qui lui donne cette humeur..... Je vous promets, sir Henry, que j'écrirai tous les jours; vous aurez la bonté de vous y accoutumer..... Mais sa sœur vient..... je vous quitte, ma chère amie, adieu: dites à mylord Carlile que je ne l'oublie point.

IV^e. LETTRE.

Vendredi, de chez votre très-humble adorateur sir Georges Howard.

Je vous félicite, mon aimable Henriette, d'avoir été assez obstinée pour n'être point devenue la maîtresse de cette sauvage habitation; miss Bidulf qui, à votre refus, s'est accommodée du cœur, de la main

Digitized by Google

et de toute l'immense personne de sir Georges notre hôte, est bien plus propre que vous à lui procurer l'espèce de bonheur qu'il est capable de goûter.

Lady Howard est une très-petite femme, assez jolie, point coquette, trop négligée même : elle conduit sa maison, gouverne ses fermiers, gronde ses valets, aime son mari, fait des enfans, de la tapisserie, ne lit point de peur d'affaiblir sa vue, consulte son chapelain, défend l'amour dans toute l'étendue de son domaine, marie ses vassaux, traite sérieusement les moindres détails, et se fait une grande affaire de la plus petite chose.

Eh bien! voilà pourtant à peu près la femme forte, la femme *qui rira au dernier jour.* Si elle rit, ma chère, nous pourrions bien pleurer, nous qui lui ressemblons si peu. Il serait singulier que cette ménagère eût plus de mérite que nous : il est au moins bien sûr qu'elle a plus de bonheur. Sa vie est simple, uniforme, mais elle est paisible, utile; ses jours s'écoulent dans une parfaite égalité; demain n'apportera point un triste changement dans son état; son ame est sans cesse ouverte à l'impression du plaisir....? Que plaisir, me direz-vous ? Eh ! ma chère Henriette, il en est de tant de sortes; une longue étude de nous-mêmes, notre raison, nos connaissances nous rendent-elles plus heureuses? Je ne sais quelle idée le

Digitized by Google

autres peuvent avoir de cette lumière qu'on nomme *esprit;* elle se peint à mon imagination comme un flambeau ardent, qu'un coup de vent vient de souffler : il luit un peu dans l'ombre, et ne la dissipe qu'à demi : sa faible clarté suffit pour montrer qu'on marche sur le bord d'un précipice, mais non pas pour faire apercevoir l'endroit glissant où le pied peut manquer. On tombe, ma chère ; et quand on a roulé jusqu'au fond, on a l'avantage de réfléchir et de se dire, tout froissé de sa chute, que si on avait mieux vu, on ne serait pas là.

Je ne suis point absolument triste ; je commence à croire que le mal qu'on se fait soi-même est moins douloureux que celui qu'un autre nous cause. Je ne sais quel mouvement secret nous aide à le supporter ; je voudrais bien que ce ne fût pas la vanité. Adieu, ma très-aimable amie : comment mylord Carlile se trouve-t-il de mon absence ? Je ne suis plus là pour vous raccommoder ; cela devrait bien vous engager à vous brouiller moins souvent. Lorsqu'il vous fâche un peu, songez qu'il est mon parent et mon ami. Il a bien des qualités estimables ; il est digne de votre cœur.... si pourtant il est un homme au monde digne de la tendresse d'une femme qui pense bien.

Digitized by Google

Vᵉ. LETTRE.

Samedi, du château d'Hastings.

Voici, ma chère Henriette, une maison délicieuse; la gaîté y préside depuis deux mois, elle appartient à une veuve qui n'a pas tout-à-fait vingt ans. Enchantée de son nouvel état, elle vient ici passer l'année de son deuil, seulement pour méditer en repos sur le choix qu'elle fera, lorsque la bienséance lui permettra de remplacer un vieux mari qu'elle haïssait de tout son cœur. Elle a le plus joli petit visage qu'il soit possible de voir; une taille fine, bien prise; l'air mutin, une bonne foi charmante; elle conte ses chagrins en étouffant de rire. Le vieux Lord *était jaloux*; et *elle l'attrapait, elle l'attrapait*..... Cette agréable et folle créature a justement la portion d'esprit qui lui est nécessaire pour s'amuser et pour plaire.

Miss Annabella, sa sœur, est tout-à-fait différente de cette aînée; elle n'est jamais sortie de ce magnifique château où elle vivait seule avec son père. Sa figure est noble, intéressante; son air doux et fin; elle a beaucoup de lecture, et plus de sentiment. Il ne

Digitized by Google

lui manque, en vérité, que l'usage du monde : mais si elle n'a aucun des agrémens qu'il donne, elle n'a pas un des vices où il conduit; vices dont il est si difficile de se garantir dans nos cercles, au milieu de ceux qui ont trouvé l'art méprisable de se pardonner mutuellement une partie des défauts du cœur. Je suis toujours révoltée, lorsque j'entends honorer cette criminelle indulgence *de douceur de caractère, de liant dans l'esprit*, et *de condescendance indispensable* dans la société.

Oh! ce sir Henry, il est insupportable; tout lui déplaît, le fâche, ou le chagrine; je le croyais de l'humeur la plus égale. Il faut être bien aimable, pour le paraître à ceux qui nous voient tous les jours. Il m'impatiente : quelque mal que je reçoive ses avis, il s'obstine à m'en donner. Actuellement il me conseille d'ôter un gros bouquet que sir James a cueilli lui-même, et vient de me présenter : depuis que je l'ai, sir Henry ne respire pas; il m'apporte vingt exemples des malheurs causés par l'odeur trop forte des jonquilles; il m'assure qu'elle est dangereuse pour la tête. Moi, qui vois son insolente jalousie, je garde le bouquet, je le garderai, dût-il me donner la migraine. J'arriverai demain à Winchester, j'y trouverai de vos lettres, c'est le seul plaisir que je m'y promets. Adieu; mes plus tendres complimens à mylord Carlile.

Digitized by Google

VI^e. LETTRE.

Dimanche, à Winchester.

J'ai reçu vos lettres en arrivant ici; vous ne doute pas, ma chère Henriette, du plaisir véritable que j'a senti à les lire. Votre amitié me touche dans tous le instans de ma vie; elle a suffi long-temps à mo cœur : que j'étais heureuse alors! si des sentimen moins volontaires et plus tumultueux m'ont occupé vivement occupée, croyez qu'ils n'ont point affaibli goût tendre et solide qui m'attache à vous. Les qualit qui l'ont fait naître, ne doivent rien à l'illusion; l temps ni l'éloignement ne pourront jamais le dé truire.

Ma fermeté vous étonne. Eh! bon Dieu; cet effo que vous admirez, si je pouvais l'envisager sans pas sion, perdrait bien du prix que nous y mettons tout deux. Qu'est-ce donc que je sacrifie? Quel est le bie dont je me prive? la douceur d'être trompée encor peut-être! mais pourrais-je m'y abandonner, quan j'ai perdu celle de me tromper moi-même?

Vous me dites de *pardonner à mylord d'Ossery*

Digitized by Google

ou de *ne plus penser à lui?* Lui pardonner! ah! jamais..... N'y plus penser?..... j'y pense assurément le moins que je puis; je n'y pense plus avec plaisir; je n'y pense plus avec regret; j'y pense..... hélas! ma chère, parce qu'il m'est impossible de n'y plus penser. Le souvenir marche avec nous; on croit le perdre en cherchant le monde, mais un instant de solitude lui rend toute la force que la dissipation semblait lui avoir ôtée. Dès que je suis avec moi, je me retrouve avec cette idée autrefois si chère; je revois cette image..... Combien l'ame que je croyais à cet ingrat, avait embelli ses traits! quelle parfaite créature il offrait à mes yeux! Ah! pourquoi a-t-il déchiré ce voile aimable qui me cachait ses vices, sa fausseté?... Tant de candeur dans cette physionomie, et tant de perfidie, d'ingratitude dans ce cœur!... Que n'est-il aussi noble, aussi généreux que je l'ai cru?.... Oui, mon plus grand malheur est d'être forcée de le mépriser. Adieu, ma bonne, ma chère amie; je ne suis point en état de répondre à tout ce que vous me demandez.....Que je suis faible encore!... Fallait-il me parler de lui?..... vous avez réveillé..... Je puis éviter cet homme, renoncer à lui, le haïr, le détester; mais l'oublier..... oh! je ne le saurais.

Digitized by Google

VII^e. LETTRE.

Lundi, à Winchester.

Je reçois à l'instant une lettre de mylord Carlile, qu'assurément il ne vous l'a pas communiquée. Il traite ma fuite de ruse féminine ; il ne me dit pas cela, mais c'est cela qu'il veut me dire. Il croit que mon intention est de *mortifier le pauvre* mylord d'Ossery, de *l'éprouver*, de le *désoler*, et de lui *faire grâce* ensuite. Cette idée qu'il a de mes desseins, ne me donne pas une haute opinion de sa façon d'accorder *des grâces*. Dites-lui cela, en attendant que je sois d'humeur de lui répondre.

En vérité, je me mépriserais moi-même, si j'étais capable d'une feinte si basse ; si, croyant pouvoir pardonner, j'avais la dureté de faire attendre mon pardon : de jouir de l'incertitude et des peines d'un homme que je voudrais rendre heureux. Non, ma chère Henriette, je ne ferai jamais acheter un bien que j'aurai destiné. Ou je me connais mal, ou il n'est pas en moi de pardonner ; je le promettrais en vain. Les chagrins que j'ai sentis, sont pour jamais gravés dans ma mémoire. Je suis bien éloignée de désirer qu'il soit en

Digitized by Google

mon pouvoir d'en donner de si vifs. Ma haine est aussi généreuse, que mon amitié fut tendre; j'en bornerai toujours les effets à éviter la présence d'un ingrat.

Mylord Carlile prétend que tout ressentiment doit céder à un vrai repentir : belle maxime, en vérité ! je m'en servirai avec mes inférieurs, mais jamais avec mes amis. La confiance ne reçoit pas deux atteintes ; il le pense comme moi. Mais, ma chère, une remarque utile à faire, c'est que les hommes n'établissent un principe que dans l'espoir d'en tirer avantage. Accoutumez-vous à penser, d'après Mylord, que *le repentir efface toutes les fautes*, et soyez sûre qu'il se procurera des occasions de *se repentir*..... Sa lettre m'a fâchée, je l'avoue : au reste je renonce à son approbation; elle me coûterait trop, si je l'achetais par une faiblesse qui me dégraderait à mes propres yeux. J'ai toujours regardé comme le plus grand des malheurs, la perte de la bonne opinion qu'on avait de ses sentimens. On peut jouir de l'estime des autres sans la mériter; l'art atteint jusque-là : mais que devient notre paix intérieure, quand nous ne pouvons plus nous estimer nous-mêmes? Mylord Carlile est bien singulier de vouloir décider dans une affaire dont il est si peu instruit. Grondez-le, grondez-le bien, je vous en prie.

Digitized by Google

VIIIe. LETTRE.

Mardi, à Winchester.

Vous me demandez ce que je fais, avec qui je suis, quels sont ceux qui me plaisent davantage? Hélas! je m'ennuie, je suis avec bien du monde, et personne ne me plaît assez pour me distraire. Nous sommes ici quinze ou seize habitans de Londres, sans compter la noblesse des environs qui abonde au château. Ce grand cercle m'étourdit plus qu'il ne m'amuse. Mylord Winchester est un homme passionné pour les talens : il s'est efforcé d'en acquérir; mais la nature lui a refusé les dons qui les font éclore, et le goût qui les perfectionne. Avec une grande voix, il chante désagréablement; danse de mauvaise grâce, quoiqu'il forme exactement ses pas. Il dessine correctement, peint de petits écrans qui ne sont ni laids, ni jolis, et fait avec facilité des vers détestables. Chaque jour voit naître une foule de couplets et de madrigaux où l'Amour, Vénus, Hébé, tout l'olympe se trouve, bon gré, mal gré, aux pieds des divinités du château. On y prend en arrivant le nom que la rime ou la

Digitized by Google

mesure vous donne. Au reste, Mylord est un fort bon homme. Je ne lui crois de défaut que celui d'avoir voulu se déplacer. Né pour être simple, honnête, médiocre, s'il n'avait point prétendu à la supériorité, on aurait eu peine à lui trouver un ridicule. Sa femme..... mais on entre..... qui est-ce?..... Eh! qui pourrait-ce être que sir Henry?..... Mais qui m'assujettit donc aux importunités de sir Henry? Pourquoi faut-il que je le reçoive? Quel droit a-t-il de m'ennuyer? Ah! ma chère Henriette, quel ennemi du genre humain inventa cette fausseté qui, sous le nom de politesse, nous arrache des égards, nous force à nous contraindre? Voilà le maussade personnage établi dans mon cabinet; insensiblement il gagne du terrain; il est près, tout près de moi..... il lit presque ce que j'écris..... je voudrais qu'il le lût pour lui apprendre..... je continue exprès.... *Mylord*, *pardon*, *vous permettez*..... Il s'incline, soupire et reste; en vérité, il reste! Dans l'humeur où je suis, je voudrais qu'il parlât, qu'il me dît qu'il m'aime..... je lui donnerais mille guinées pour me faire cet aveu.... Puisque mon mauvais sort le fixe là, il faut que je vous laisse.

•

Toujours mardi, à minuit.

Comme je voulais vous le dire ce matin, mylady

Digitized by Google

Winchester est très-aimable ; elle pense bien, se conduit avec décence et sans affectation : elle est belle, bien faite; à sa fraîcheur on la croirait cadette de lady Elisabeth sa sœur. Elle aime son mari, voit ses travers, n'en rit jamais, et par son sérieux en impose à ceux qui voudraient en railler. Dévote devant Dieu, elle le sert sans ostentation; sévère pour elle-même, complaisante pour ses amis, douce avec tout le monde, elle exige peu d'égards, s'en attire de très-grands, et jouit du respect et de l'admiration sincère de tous ceux qui la connaissent.

Nous avons la nouvelle comtesse de Ranallagh, une petite étourdie n'aimant que le bruit et le jeu; elle est jolie, mais sans caractère; état fâcheux. J'ai remarqué que les gens de cette espèce prennent volontiers les défauts de tout le monde.

Mais celle qui prétend à la gloire d'effacer tout, d'enchaîner tout, c'est la belle comtesse de Bristol. Belle en tout point, belle depuis le matin jusqu'au soir, toujours dans l'attitude d'une femme qui se fait peindre; ne songeant qu'à paraître belle, et ne parlant que des effets de la beauté. Si on lui adresse la parole, elle est si persuadée qu'on lui va faire un compliment, qu'un signe de remercîment précède toujours son attention. Toutes nos dames sont occupées à la railler : malgré ce qu'elles peuvent en dire,

Digitized by Google

la Comtesse plaît à tous les yeux, mais elle ne plaît qu'aux yeux.

Nous avons sir Manly, gai, agréable, simple, uni; un véritable anglais, attaché aux mœurs, aux lois, à la mode de son pays. Il est d'une maison très-ancienne, mais peu distinguée par la faveur, et pense qu'une vieille noblesse vaut bien de nouveaux titres. Possesseur de la plus belle terre de la province, il y vit au milieu de ses vassaux comme un père tendre, environné d'enfans qui le chérissent, sans se souvenir jamais qu'il est au-dessus d'eux, à moins que ce ne soit pour leur éviter des peines, ou leur procurer des avantages. Juge de paix dans une étendue considérable, il a travaillé pour s'instruire d'un métier que tant de gens trouvent facile, et il joint le savoir à l'équité. C'est un homme, ma chère, c'est le seul qui soit ici.

Mais l'objet des préférences de toutes nos dames, c'est Sidney, cadet de tous les Sidney que vous connaissez, un jeune baronnet, peu riche, et pourtant très-fastueux. Il est grand, bien fait, a les plus beaux cheveux du monde, des dents admirables, assez d'esprit, peu de bon sens, beaucoup de jargon. Il ne sait rien, parle de tout, ment avec impudence, se connaît en chiens, en chevaux, en bijoux; méprise tout,

Digitized by Google

s'admire de bonne foi, décide sans cesse, fatigue les gens de goût, prime parmi les sots, et passe ici pour un homme charmant. Adieu, ma très-chère amie; j'embrasse mylord Carlile, quoique je ne lui pardonne pas.

IXe. LETTRE

Mercredi, à Winchester.

Voilà deux de vos lettres qu'on m'apporte : je devais les recevoir hier; j'en étais inquiète : sir Henry s'est douté qu'elles avaient été oubliées, il a fait sept milles pour les aller chercher. Je crois que j'ai le cœur mauvais; car je suis fâchée de lui avoir cette obligation.

Ce que vous m'apprenez de la rupture de sir Charles et de lady Selby, me paraît incroyable. Quoi! cet amant si passionné, qui l'adorait, ne pouvait vivre sans la voir, et menaçait, dans ses fureurs jalouses, de se poignarder à ses yeux! il la quitte, et avec ce sang froid, cet éclat, sans s'embarrasser, ni d'elle, ni du monde!.... Heureux hommes! combien la différence de l'éducation, les préjugés, l'usage donnent

Digitized by Google

d'avantage à ce sexe hardi qui ne rougit de rien, dit et fait tout ce qu'il veut! Que de ressources il a su ménager pour son orgueil, pour ses intérêts! il rampe sans honte à nos pieds; nos mépris ne l'avilissent point; nos dédains ne peuvent le rebuter; bas quand il désire; fier dès qu'il espère; ingrat lorsqu'il obtient..... serpent souple et agile, qui, ainsi que celui de Milton, se courbe, se replie pour fixer notre attention, et la détourner du piége qu'il nous tend. Pauvre lady Selby, que je la plains! Qu'il est dur d'être abandonnée! Ah! ma chère Henriette, avec quelle légèreté vous parlez de son état! Si vous aviez senti cette horrible douleur! Puissiez-vous ne la sentir jamais! Ce récit m'a rappelé ces temps où mon cœur égaré..... mais je n'y veux plus songer.

Vous ai-je dit que nous avions ici la fameuse comtesse de Sunderland, si belle, si indifférente, si aimée et si estimée, non-seulement en Angleterre, mais dans les Cours du Nord, dont elle a fait l'admiration? Elle a près de quarante ans, et n'en paraît pas trente. Je ne puis mieux vous la faire connaître, qu'en vous envoyant la copie d'une lettre qu'elle a écrite à sir Manly. Il la conserve soigneusement depuis treize ans qu'il l'a reçue. Il m'en a dit des traits qui m'ont donné envie de la lire, et il m'a promis de se faire apporter ici la cassette où elle est. Cette lettre, dit-il,

Digitized by Google

caractérise la Comtesse. Sir Manly en était amoureux, et ne la voit point encore sans émotion. Il lui écrivit qu'il l'aimait, et c'est la réponse à sa déclaration que j'attends ; dès que j'aurai cette merveilleuse épître, je vous en ferai part. Adieu, ma charmante amie.

Xe. LETTRE.

Jeudi, à Winchester.

Vous êtes, ma chère Henriette, d'une cruelle exactitude. Vous m'avez promis de ne point me parler de mylord d'Ossery, et vous me tenez parole avec une régularité que j'admire. Je ne voulais pas qu'on m'entretînt de ses sentimens, des miens, de la fantaisie qui le ramène à moi. Mais, me laisser ignorer s'il est encore à Londres, s'il compte y rester, ce qu'il y fait, s'il a cherché mylord Carlile ; cela est dur, oui dur, en vérité. On oblige quelquefois en manquant un peu à ses engagemens.... Après tout, pourquoi cette vaine curiosité ? Quel intérêt ?..... Allons, continuez..... ne m'en dites rien.

Mon humeur devient fâcheuse, tout m'ennuie. Sir Henry me rend ce séjour désagréable ; il m'obsède,

Digitized by Google

me fatigue, je ne vois que lui; il me cherche, me trouve, me suit, me rencontre partout. A peine suis-je un instant dans mon cabinet, qu'il y arrive d'un air empressé. Vous croiriez, à le voir, qu'une affaire très-intéressante l'amène; eh bien, c'est qu'il n'a rien à me dire, pas même bonjour. Il va, vient, retourne, s'agite, arrache des mains de Betty tout ce qu'elle veut me présenter, dérange mes livres, les fait tomber, me demande du thé, en prépare, s'en va sans en prendre; rentre pour me dire qu'il est malade, accablé, qu'il se meurt. Il se promène les bras croisés, soupire, gémit, ne meurt point, et m'impatiente à lasser ma douceur, même ma politesse. Que je hais l'amour! que je hais tous ceux qui forment le dessein cruel de m'en inspirer! Sir James me demande en grâce un moment d'entretien; il forme un projet qu'il veut soumettre, dit-il, à ma décision; il me regarde d'un air, et me parle d'un ton.... Que me veut-il? J'ai une seule obligation à mylord d'Ossery; son souvenir sera mon éternel préservatif contre tout son sexe. Qui pourrait me paraître aimable après milord d'Ossery? Qui m'inspirerait de la confiance, quand mylord d'Ossery m'a trompée? Que tout ce que je vois est différent de lui!.... Mais, ma chère, il n'y faut plus penser; n'est-ce pas?..... Hélas, qu'il est difficile de l'oublier!

Digitized by Google

Voilà la lettre que je vous ai promise; sir Manly m'a permis d'en prendre une copie; vous aurez la bonté de me la renvoyer.

Mylady, comtesse de Sunderland, à sir Manly.

« Mon estime pour sir Manly m'engage à lui parler » avec une franchise dont je me dispenserais peut-» être à l'égard d'un autre. Vous êtes aimable, Mon-» sieur, bien fait, modeste : vous paraissez prudent, » et je vous crois discret. Tant de qualités, si vous y » joignez la constance, rendront heureuse une femme » qui vous aimera. Elles justifieront son choix à ses » yeux, même à ceux des autres; avantage peu com-» mun, et qui me déciderait en votre faveur, si l'a-» mour était un sentiment auquel mon cœur pût s'a-» bandonner. Ce n'est point sur un préjugé dès long-» temps affaibli dans nos idées, que j'établis les rai-» sons qui me portent à fuir cette passion. L'usage es » d'avoir un amant; cet usage est reçu, et peut-êtr » ne m'en estimerais-je pas moins, si mon goût m » décidait pour lui. Ce que je dois à mylord Sunder-» land, me retiendrait davantage, s'il avait eu la » bonté de se souvenir que nos promesses étaient mu-» tuelles. Il m'a négligée dans un temps où mon plu » tendre attachement pouvait être le prix de se

Digitized by Google

» moindres complaisances. Je lui rends grâce de m'a-
» voir laissée à l'indifférence qu'il méritait de m'ins-
» pirer : la mienne est extrême, il la connaît ; et si
» je n'en donne pas des marques publiques, c'est seu-
» lement par égard pour moi-même, parce que je
» ne crois pas décent de montrer du mépris pour
» l'homme dont je porte le nom.

» Livrée à mes réflexions, j'ai long-temps consi-
» déré le monde, les différens âges de la vie, la durée
» des choses, ou pour mieux dire, leur perpétuelle
» variété. Mon étude la plus sérieuse a été d'examiner
» mon sexe, ses vertus, ses écarts ; j'ai cherché les
» ressources qui nous étaient données pour nous aider
» dans les positions difficiles où nous nous trouvons,
» soit dans l'éclat de la jeunesse, soit sur le retour
» de nos ans. J'ai vu, Monsieur, que la coquetterie,
» la faiblesse et la vanité étaient le partage des deux
» sexes, mais particulièrement celui du mien. La va-
» nité bien entendue et tournée vers le grand, fait
» des femmes vertueuses. La coquetterie ménagée
» fait des femmes agréables ; la faiblesse en fait de
» deux sortes, dont les unes sont malheureuses, et
» les autres méprisables. Notre goût nous range in-
» dispensablement dans une de ces classes ; le mien
« m'a décidée, j'ai de la vanité. Celle qui n'a estimé
» que le frivole avantage d'être belle, passe une par-

Digitized by Google

» tie de sa vie à s'applaudir de ses charmes, et l'autre » à en regretter tristement la perte. Quel personnage » joue une coquette, lorsqu'elle n'a plus de cet état, » que le ridicule d'y prétendre encore? Les femmes » faibles sont à plaindre : le plaisir que leur a donné » la sensibilité de leur cœur, est un écueil pour leur » raison. Trop souvent elles conservent l'habitude » d'aimer, long-temps après qu'elles ont perdu le » don de plaire. Elles deviennent le jouet des ingrats, » et l'objet de la risée d'une jeunesse vile, intéressée, » qui les recherche, les trompe et les déshonore.

» La vanité n'a aucun de ces inconvéniens; elle » jouit du passé, du présent, de l'avenir; a toujours » les mêmes plaisirs; l'âge ne les détruit point; elle » s'aime, s'admire dans tous les temps. N'est-on pas » plus heureux, Monsieur, par un sentiment qu'on » est sûr de conserver, que par ceux qui assujétissent » nos goûts, et font dépendre notre bonheur du ca- » price et de l'inconstance des autres? De quelque » façon que vous pensiez sur mon choix, croyez que » rien ne peut m'y faire renoncer. Si mon amitié » vous est chère, abandonnez pour jamais l'inutile » projet de troubler la douceur de ma vie; et par une » conduite conforme à mes principes, rendez-vous » digne de ma confiance et de mon estime. »

Digitized by Google

Toujours jeudi.

Eh bien, voilà une femme très-respectable, très-respectée ! pourquoi? parce qu'elle a eu l'avantage de s'aimer assez pour ne point en aimer un autre. Elle a fait l'admiration de tout le monde; mais elle n'a fait le bonheur de personne, pas même le sien peut-être. Que de combats à soutenir contre ce penchant si naturel, qui nous porte..... à quoi, ma chère? hélas! à gémir un jour de la perte d'un bien.... eh quel bien? Celui qu'un instant peut changer en amertume, est-il donc si estimable? sa possession donne-t-elle des plaisirs assez grands pour compenser les peines dont sa privation nous accable ?..... Je ne sais comment j'envisage la raison de la Comtesse, ses vertus; mais cette première classe des femmes faibles me paraît celle des bons cœurs.

XI°. LETTRE.

Vendredi, à Winchester.

Quoi, ma chère Henriette, il est parti! on ne sait où il est allé? Vous *craignez que ce ne soit en*

Digitized by Google

France..... Eh, pourquoi le *craindre!*..... Ah, qu'il s'en aille, qu'il reste, qu'il voyage, qu'il demeure, que m'importe! quel intérêt dois-je y prendre? Il est mort pour moi..... Cependant il m'est doux de penser qu'il ne l'est que pour moi.

Je suis triste, ma chère amie, je ne sais ce que j'ai: le dégoût et l'insipidité sont répandus autour de moi; la façon dont on vit ici, me lasse et ne me dissipe point. Un jeu ruineux, de longs repas, beaucoup de musique, toujours du bruit, peu de repos, aucun des agrémens qu'on se promet aux champs..... Vous êtes sûre que mylord d'Ossery n'est plus à Londres; mais si sa maison y est établie, c'est une marque..... *En France!* Pourquoi plutôt *en France* qu'ailleurs? La duchesse de Pembroke, qu'il a aimée, vient d'y passer..... peut-être a-t-il repris pour elle cette passion qui jadis..... Mylord Carlile ne vous cache-t-il rien? La façon dont il m'écrit me donne des soupçons..... Eh, que me fait tout cela? Pourquoi m'en inquiéterais-je? Lady Elisabeth vous prie de lui envoyer un domino blanc très-galant, c'est-à-dire, très-garni. Envoyez-m'en un aussi, qu'il soit..... mon Dieu, comme vous voudrez, ma chère. C'est pour un bal que donne mylord Winchester. On est fatigué de plaisirs ici.... Partir sans voir mylord Carlile, sans chercher à vous connaître, à vous parler; ne faire

Digitized by Google

aucunes démarches pour savoir où je suis, pour s'assurer..... étrange, inconcevable créature! Il paraissait plein d'ardeur; il ne pouvait *vivre sans me revoir, sans m'appaiser. Recouvrer son cœur, ou mourir,* disait-il à Betty, le jour qu'elle vint toute pleurante me supplier de le recevoir, de lui parler; et il s'en va, il s'en va, ma chère, et ne voit pas mylord Carlile..... Quelque part qu'il soit, je lui souhaite tout le bonheur que je désirerais pour moi-même..... Mais d'où vient semblez-vous m'accuser de dureté, me faire un reproche de son départ? Ah! ma chère Henriette, vous aimez mylord Carlile bien plus que vous ne le croyez. Vous prenez son style sans vous en apercevoir. Adieu, voilà sir Henry; je suis très-propre aujourd'hui à converser avec lui.

XII^e. LETTRE.

Samedi, à Winchester.

Je m'ennuie ici, ma chère; je m'y ennuie beaucoup. Que j'ai déjà regretté votre cabinet, le mien, la douceur de ces entretiens que la confiance rend si vifs; ces amusemens simples, ces lectures utiles! Si quelque

Digitized by Google

chagrin nous touche, et vient troubler notre tranquillité, au moins la froideur n'est jamais en tiers avec nous. Il semble que l'on soit libre ici, et la contrainte est cachée sous cette liberté apparente. On y fait ce que l'on veut; mais on n'y dit point ce que l'on pense. Que le grand monde, que cette société brillante, appelée la bonne compagnie, donnent peu de satisfaction à ceux qui l'examinent! Ce n'est ni le goût, ni le cœur, pas même l'espérance du plaisir qui rassemble ces êtres bizarres, nés pour posséder beaucoup, désirer davantage, et ne jouir de rien. Ils se cherchent sans s'aimer, se voient sans se plaire, et se perdent dans la foule sans se regretter. Qu'est-ce donc qui les unit? L'égalité du rang, de la fortune, l'usage, l'ennui d'eux-mêmes, ce besoin de s'étourdir qu'ils sentent continuellement, et qui semble attaché à la grandeur, aux richesses, à l'éclat, enfin à tous les biens que le ciel n'a pas également départis à toutes ses créatures.

Quels liens, ma chère, et quels amis pour moi! Peu accoutumée à déguiser mes sentimens, puis-je me plaire avec ceux auxquels je ne saurais les montrer sans réserve? Il faut être dans une situation fort heureuse, pour s'amuser des gens qu'on aime peu, ou qu'on n'aime point du tout. Mais je suis bien réfléchissante, je vous lasse peut-être. Adieu; de quel-

Digitized by Google

qu'humeur que je sois, je vous aime toujours; ah oui, de tout mon cœur.

XIII^e. LETTRE.

Dimanche, à Winchester.

Deux de vos lettres!..... *il n'est point revenu..... on ne sait où il est.....* Une de mylord Carlile..... Il ne m'apprend rien; mais il me gronde, et très-fort, et avec de l'humeur qu'il veut me faire prendre pour de l'amitié, pour de la raison. Oh, je lui répondrai en vérité! Il se plaint de vous, du peu de complaisance que vous lui marquez. Aussi, ma chère Henriette, pourquoi ne voulez-vous pas lui dire ce que vous savez comme moi-même, ce que j'ai consenti que vous lui apprissiez? Vous ne voulez pas *faire connaître à cet homme, combien un autre a été aimé.* Cette excuse est désobligeante; a-t-il tort d'en être fâché? Quoiqu'il soit mon meilleur ami, j'ai une sorte de répugnance à lui avouer mes faiblesses: pourtant je lui dirai tout; il verra du moins qu'il n'entre dans mon ressentiment aucun des caprices tant reprochés à mon sexe. Vous n'êtes pas bien avec

Digitized by Google

sir Henry; c'est un malheur que je ne puis vous dissimuler. Il m'a demandé hier pourquoi vous aviez remis à l'été votre mariage avec mylord Carlile : je lui ai dit que c'était pour attendre le retour de votre oncle dont l'ambassade finissait dans ce temps. Un quart d'heure après il m'a fait exactement la même question, et moi positivement la même réponse. *Cruelle fille*, s'est-il écrié ! *imposer une loi si dure! Si j'étais Carlile!*..... Si vous l'étiez, Monsieur. *Je crois*..... Vous croyez? *J'espère que Mylady ne peut s'offenser.* Mais je vous prie, si vous étiez Carlile? *Je n'ose parler, j'ai le malheur de vous révolter, de vous être importun : pourtant, Mylady, pourtant!* Là-dessus il s'est levé, a pris le ciel à témoin de je ne sais quoi, s'est promené à grands pas, a commencé une conversation avec lui-même; et tout cela d'un air si sombre, si triste, si lugubre, et puis il est resté si déconcerté.... Mais le voici, plus morne, plus malade, plus mort que jamais; il m'apporte des pamphlets : je suis sûre qu'ils ne valent rien.

Digitized by Google

XIV^e. LETTRE.

Lundi, à Winchester.

J'écris à mylord Carlile, et je lui donne ces détails qu'il n'a pu obtenir de vous. Son ancienne amitié pour le comte d'Ossery, lui persuade que le procédé dont je me plains, ne saurait être impardonnable. Il en jugera autrement, je l'espère ; il ne lui restera plus de prétexte pour tous les lieux communs dont il me fatigue. A vous dire la vérité, ma chère Henriette, je ne voudrais pas qu'une autre vît cette histoire. Il me paraît fort désagréable d'en avoir une ; et si j'y pensais sérieusement, je la déchirerais peut-être. J'ai passé une partie de la nuit à l'écrire ; je ne saurais vous exprimer combien cette occupation m'a agitée. Dès que mylord Carlile aura lu ce cahier, faites-moi le plaisir de le brûler. Je ne réponds pas à votre jolie lettre : ma chère, vous étiez bien gaie quand vous m'avez écrit ; je ne le suis point assez à présent pour vous répondre.

Digitized by Google

XV^e. LETTRE.

Mylady Catesby, à mylord Carlile.

Non, Mylord, je n'ai point un *esprit d'obstination* qui me porte à me *chagriner*, pour faire *partager mes peines à un autre ;* mais j'ai la noble fermeté qui distingue les cœurs généreux de ces petites ames, toujours prêtes à recevoir les impressions qu'on veut leur donner. Déterminée dans mes résolutions par des principes sûrs, je suis capable de tous les efforts que l'honneur exige; et ce que je croirai me devoir, décidera toujours de mes projets de conduite et de mes idées de bonheur *C'est un homme*, dites-vous, *qui a des torts, il les sent, il revient; vous rejetez ses soumissions, ce procédé est peu d'accord avec votre caractère : vous aimez encore, vous êtes encore aimée; vous devez oublier, vous devez pardonner.* Pourquoi le dois-je, Mylord? Lorsque vous eûtes querelle avec le chevalier Sternill, c'était un homme qui, dans un moment de délire, vous avait insulté; il reconnaissait sa faute, il l'avouait, il offrait de vous faire toutes les réparations qui étaient en son pouvoir : vous saviez

Digitized by Google

u'il vous aimait; cependant vous refusâtes de l'en-
endre, rien ne put vous faire consentir à un accom-
odement; et pour un geste douteux, un mot
happé dans la chaleur d'une folle dispute, vous
endîtes mort à vos pieds celui que vous aviez nommé
nt fois votre ami. Quelqu'un blâma-t-il votre *in-*
exibilité? Pourquoi pardonnerai-je, moi que l'on
insultée avec réflexion, de dessein prémédité, sous
voile de l'amitié, de l'amour, de tous les sentimens
ui peuvent toucher un cœur tendre et reconnais-
ant? Eh! quel droit un sexe a-t-il de se jouer de la
ouceur et de la bonté de l'autre?

Si l'usage a rendu le point d'honneur différent entre
ous, si je ne suis point forcée à me venger avec éclat;
on ressentiment doit-il en être moins vif? Doit-il
éder aux avances d'un ennemi qui, pour bien
oins, eût payé de sa vie l'outrage qu'il vous aurait
ait? Encore une fois, quels sont vos droits pour in-
ulter ou pour punir? Quel orgueil vous persuade que
ous pouvez punir, quand vous croyez que je dois
ardonner?

Ne me donnez point des préjugés pour des lois,
Mylord, ni l'usurpation comme un titre; le temps
t la possession affermissent le pouvoir de l'injuste,
nais ne le rendent jamais légitime. Dans cette route
difficile où nous voyageons ensemble, le ciel nous a

Digitized by Google

placés sur la même ligne; je puis marcher votre égale, et je n'admets point de distinctions entre des créatures qui sentent, pensent et agissent de même.

Mais je hais à disserter; et quoique votre lettre soit très-propre à m'animer, je ne porterai pas ce sujet plus loin. Je veux bien vous donner ces détails que vous désirez; je consens même à vous prendre pour juge entre mylord d'Ossery et moi : prête à en appeler pourtant, si vous osiez me condamner sur les faits que je vais vous exposer.

HISTOIRE de mylady Juliette Catesby et de mylord d'Ossery.

« Ce que je vais vous confier, n'est intéressant que pour un ami. Encore fort occupée de mes chagrins, je puis convenir pourtant qu'ils n'ont d'extraordinaire que la façon dont je les ai sentis; mais la diversité de nos caractères met une extrême différence dans notre manière d'envisager les événemens; je n'ai pu me consoler d'un malheur qui peut-être eût été léger pour un autre.

» Mariée à seize ans, veuve à dix-huit, je revins à Londres comme vous en partiez pour aller à Vienne. Rien ne me promettait alors la fortune considérable que je possède aujourd'hui. Sans ambition, sans

Digitized by Google

amour pour le faste, je ne la désirais pas, cette fortune. Hélas, que mon frère n'en jouit-il encore! quels biens me le feraient oublier! que ne puis-je perdre tout ce vain éclat, et recouvrer un ami si cher! Vous l'aimiez, Mylord, et vous savez combien mes regrets sont fondés. Il partit pour la France, et je restai chez ma tante qui nous servait de mère à tous deux. Lady Nancy sa fille, ayant été mariée à mylord d'Ormond, et ma tante lui cédant sa maison dans Pallmall, un arrangement convenable me fit demeurer avec lady d'Ormond.

» L'extrême jalousie de mylord Catesby m'avait accoutumée à la retraite; je me plaisais peu dans le grand monde; la lecture et la musique occupaient tous mes momens. On me trouvait aimable, on me le disait; mais, sans être insensible au plaisir de l'entendre dire, je l'étais beaucoup aux soins de mes amans. Je riais de leurs transports; et badinant des erreurs où l'amour conduit, je croyais que la raison et la fierté me les feraient toujours éviter.

» Peu de temps après le mariage de ma cousine, nous partîmes pour le comté d'Erford. Mylord, comte d'Ossery, et le chevalier d'Orsey, revinrent alors, l'un de France et l'autre d'Italie. Comme ils étaient tous deux amis de mylord d'Ormond, ils furent priés par lui de venir à Erford : ils tardèrent peu à s'y rendre,

Digitized by Google

et ils y arrivèrent ensemble. J'étais avec mylady d'Ormond, lorsque son mari les lui présenta; le premier regard que je portai sur l'un des deux, décida pour jamais mon goût et mes penchans.

» Mylord d'Ossery montrait un grand éloignement pour la tendresse. Avant de l'avoir vu, j'étais fort indifférente : cette conformité d'humeur dont on nous raillait quelquefois, fut le premier lien de l'amitié qui nous unit d'abord; il parlait souvent de l'amour; mais c'était toujours pour s'en plaindre; il paraissait n'en connaître que les peines. Mon cœur, déjà sensible pour lui, prenait un secret intérêt à ses discours : je me les répétais quand j'étais seule; et pensant qu'il regrettait une infidèle, je partageais ses chagrins. Je m'étonnais qu'on eût cessé de l'aimer; il me semblait qu'une femme qui avait pu le trahir ou l'abandonner, était née plus perfide que toutes les autres.

» Je passai un peu de temps sans faire attention au plaisir que je sentais en voyant le Comte; je m'y livrais, et n'y réfléchissais point; je trouvais seulement que, depuis son séjour à Erford, tout était devenu plus intéressant pour moi.

» Le chevalier d'Orsey se déclara mon amant; vous savez que ses passions sont vives, mais de peu de durée; il se montra bientôt empressé, ardent, et ne me parut qu'importun. Mylord d'Ormond souhaitait

Digitized by Google

qu'il pût me plaire; il lui avait même donné des espérances; je les détruisis dès qu'on m'en parla. Le Chevalier prit de l'humeur, et me devint insupportable; il était triste, jaloux, incommode, boudait souvent, et passait des jours entiers à la chasse pour m'éviter. Mylord d'Ossery me badinait sur ses absences; il m'assurait en riant qu'elles m'affligeaient, et s'offrait à me représenter le Chevalier. Il prenait sa place près de moi, l'imitait dans ses soins, choisissait des fleurs, et me les présentait avec cette contenance timide, cet air sombre, dont l'amour malheureux ne peut se défendre, et qui ajoute à l'ennui qu'il inspire. Le Comte mêlait tant d'agrément à tout ce qu'il faisait, que cette plaisanterie se répétait sans y perdre. Elle nous engageait à nous chercher; et quand nos entretiens prenaient un tour plus sérieux, mylord d'Ossery plaignait le Chevalier, et me disait qu'il n'imaginait point de malheur égal à celui de m'aimer et de me déplaire.

» Un matin que je m'étais promenée assez longtemps avec le chevalier d'Orsey, par un de ses caprices ordinaires, il changea tout-à-coup d'humeur, et parut fort enjoué : mylord d'Ossery prit un air sérieux; je vis de la froideur dans ses regards; je m'en inquiétai; un mouvement inconnu se fit sentir à mon cœur, et me causa la plus grande agitation.

Digitized by Google

Je voulais parler au Comte, lui demander le sujet de sa tristesse : mais loin de saisir les occasions que je lui donnais de s'approcher de moi, il ne parut pas même faire attention à mon dessein. Les heures passèrent et le jour finit, sans qu'il m'eût marqué la moindre préférence, sans qu'il eût daigné m'adresser une seule parole. Qu'il me parut long, ce jour ! quel dépit je sentais contre mylord d'Ossery ! j'en ressentais tant, que je croyais le haïr. Dès que je fus seule, des larmes s'échappèrent de mes yeux ; elles dissipèrent l'oppression de mon cœur, et me laissèrent la liberté de réfléchir sur la cause secrète du sentiment qui les faisait couler.

» Pourquoi me troubler de la froideur de mylord d'Ossery ? Pourquoi désirais-je de lui parler ? Qu'avois-je à lui dire ? et quel intérêt devais-je prendre au changement de son humeur ? Ces questions, que je me fis à moi-même, me découvrirent le penchant auquel je m'étais livrée sans le connaître.

» Vous le dirai-je, Mylord ? En osant me l'avouer, j'eus la faiblesse de me le pardonner. Je trouvais mylord d'Ossery si digne d'être aimé : l'agrément de son esprit, les grâces de sa personne, son air, ses traits, la noblesse de ses sentimens, mille qualités aimables, les vertus qu'il possédait, celles que mon amour lui prêtait, tout en lui me parut propre à augmenter

Digitized by Google

ma tendresse et à la justifier ; je me promis de ne jamais la faire éclater, mais je me promis aussi de la conserver toujours.

» On me trouva le lendemain un air d'abattement qui fit craindre pour ma santé. Mylord d'Ossery laissa voir tant d'inquiétude, se montra si touché de ma langueur, que l'intérêt vif qu'il y prit, la dissipa bientôt. En le voyant, en l'écoutant, ma gaîté renaissait, et ramenait sur mon visage l'éclat que le chagrin en avait banni. Depuis ce jour, j'observai mes démarches; le Comte me montra bien plus d'amitié ; mais il ne me montrait que de l'amitié.

» L'hiver nous ramenant à Londres, je vis milord d'Ossery moins souvent, je devins triste, rêveuse; je sentis du dégoût pour tous les amusemens qui me suffisaient avant que mon cœur se fût donné. Lady Henriette était alors à Venise avec son père. Privée de la seule amie à laquelle j'aurais osé confier mon trouble, je veillais sans cesse sur moi-même pour le cacher. Quelquefois je rougissais de mon amour ; je regrettais ma première tranquillité ; je ne voulais plus me livrer à mes sentimens; je les combattais; j'examinais le Comte avec attention ; je lui cherchais des défauts ; je souhaitais qu'il pût me déplaire : mais plus je le regardais, plus je l'écoutais ; plus je me persuadais

Digitized by Google

qu'il était vraiment digne de tout l'amour que je sentais pour lui.

» Le chevalier d'Orsey, dont la légèreté était extrême, las de mon indifférence, offrit ses vœux à miss Germain; son infidelité nous rendit amis: comme sa nouvelle maîtresse était souvent avec moi, il me priait de ne pas lui apprendre à le maltraiter. Mylord d'Ossery était toujours mêlé dans nos entretiens : nous parlons, sans le vouloir, de l'objet qui nous plaît; son nom est sans cesse sur le bord de nos lèvres : on veut en vain le retenir, il échappe, on l'a prononcé cent fois, avant de songer qu'on ne voulait pas le prononcer une seule. Soit que le Chevalier m'eût pénétrée et voulût se venger, soit qu'il le pensât en effet, il me répétait à tous momens qu'il plaindrait beaucoup une femme qui s'attacherait à mylord d'Ossery. Il me le peignait solide, aimable, généreux, mais insensible. Le Chevalier me chagrinait par ses discours; pourtant je ne me lassais point de les entendre : c'était parler de mylord d'Ossery, et tout ce qui m'entretenait de mylord d'Ossery, avait un charme attrayant pour moi.

» Je passai une partie de l'hiver dans l'incertitude et l'agitation; les regards du Comte, ses assiduités redoublées, mille petits soins que le cœur seul fait

Digitized by Google

prendre, et que lui seul sait apprécier; tout me persuadait qu'il m'aimait : mais il ne me le disait pas; et ce doute inséparable de l'amour, cette crainte qui élève des obstacles à nos désirs et détruit nos espérances, me faisait toujours rejeter les preuves que je croyais avoir de sa tendresse. Tant que mylord d'Ossery était près de moi, une paix douce calmait mes sens; mes vœux les plus chers me paraissaient remplis; et dès qu'il s'éloignait, je sentais renaître toutes mes inquiétudes.

» Nous étions un soir dans le cabinet de mylady d'Ormond; tout le monde jouait, excepté le Comte et moi; j'étais debout, appuyée sur le fauteuil de lady Bedford, dont je voyais le jeu. Elle appela mylord d'Ossery pour lui parler; il se pencha vers elle; un mouvement que le hasard me fit faire, posa ma main sur celle du Comte. Je la retirai; mais lui, me fixant avec un regard passionné, se hâta de porter la sienne à sa bouche, et baisa l'endroit que je venais de toucher. Je fus émue de cette action, elle m'attendrit, elle me charma; et du reste du soir, je ne pus me défendre, en regardant le Comte, de ce trouble, de cet embarras qui dit si bien ce qu'on s'efforce de taire.

» Pardonnez, Mylord, si je m'étends sur de si faibles détails : cette cruelle passion m'a été si chère, tout ce qui s'y rapporte est encore si vif dans ma mé-

Digitized by Google

moire, qu'il m'est impossible d'en parler, sans me rappeler les circonstances qui m'ont conduite à me livrer à ce malheureux penchant.

» Au commencement du printemps, nous retournâmes à Erford : mylord d'Ossery voulut être du voyage ; j'en ressentis une joie extrême : je me flattai qu'il y venait pour moi seule, je lui sus gré de me préférer aux amusemens que la Cour, Bath et Tunbridge pouvaient lui offrir. Hélas ! je ne fus que trop sensible à ce léger sacrifice.

» Moins gênés qu'à Londres, nous passions des heures entières dans ces beaux jardins que mylord d'Ormond a pris plaisir à rendre délicieux par les plantes rares, les bosquets et la quantité de fleurs dont il les a fait orner. Le Comte me perfectionnait dans le français, et je lui enseignais l'espagnol : nos lectures nous conduisaient à des réflexions dont nos sentimens étaient le principe. A chaque instant le secret de notre cœur paraissait prêt à nous échapper; nos yeux se l'étaient déjà dit, lorsque, lisant un jour une histoire touchante de deux tendres amans qu'on séparait cruellement, le livre tomba de nos mains, nos larmes se mêlèrent, et saisis tous deux de je ne sais quelle crainte, nous nous regardâmes. Il passa un bras autour de moi, comme pour me retenir; je me penchai vers lui; et rompant le silence en même temps, nous

Digitized by Google

nous écriâmes ensemble : *Ah ! qu'ils étaient malheureux !*

» Une entière confiance suivit cet attendrissement. Mylord d'Ossery me découvrit enfin les sentimens que je lui avais, disait-il, inspirés dès le premier instant où il m'avait vue. Il m'apprit les raisons qu'il avait eues de contraindre les mouvemens de son cœur, naturellement porté vers l'amour. Vous savez qu'il était près d'épouser lady Charlotte Chester, lorsque le vieux duc de Penbroke se présenta et fut agréé dans sa recherche. Lady Charlotte préféra à l'amant aimable qui lui était attaché, qu'elle feignait d'aimer, un titre qu'il n'espérait point alors, ayant deux frères, tous deux ses aînés. Cette fille ambitieuse dégoûta mylord d'Ossery de tout un sexe qu'il crut incapable de tendresse et de fidélité. Il quitta Londres, et conservait encore, lorsqu'il vint à Erford, la crainte de s'engager : elle fut bientôt dissipée par l'espoir de trouver en moi un cœur formé pour le sien. Il oublia la Duchesse, et ne s'occupa que du plaisir de se livrer à l'amour que je lui donnais, et qu'il me cachait.

» Avec quel feu il me le peignit, cet amour ! Combien de fois il me jura que son bonheur, que sa vie dépendaient du retour que j'accorderais à sa tendresse ! Que ses regards étaient touchans ! Quel ardeur dans ses expressions ! Ses discours, le son même de sa voix

Digitized by Google

pénétraient mon ame ; toutes ses paroles s'y gravaient pour ne s'en effacer jamais.

» Ah ! Mylord, quel moment ! L'aveu d'un amour qu'on partage est un trait de lumière qui porte un nouveau jour dans nos idées. Un charme inconnu se répandit sur tout ce qui m'environnait ; les objets changèrent à mes yeux ; ils devinrent plus rians, plus aimables ; je vis la nature s'embellir autour de moi. Ce jardin, où je venais d'apprendre que j'étais aimée, me parut le séjour d'un être bienfaisant, dont la main déchirait le voile qui m'avait caché le bonheur. Interdite, saisie d'étonnement et de joie, comment aurais-je pu renfermer des mouvemens rapides, et sentis pour la première fois ? eh ! pourquoi les aurais-je contrains ? Je laissai voir à mon amant tout le plaisir qu'il venait de faire passer dans mon ame : il en jouit, et l'augmenta par ses transports, par la reconnaissance avec laquelle il reçut les sermens que je lui fis de l'aimer toujours. Depuis cet instant, mylord d'Ossery réunit tous les penchans de mon cœur, et je ne respirai plus que pour aimer mylord d'Ossery.

» C'est dans ce temps que le duc de Suffolk vint à Erford ; il y passa six semaines, et prit pour moi cette passion qu'il conserve encore. Pourquoi ne puis-je la payer d'un sentiment plus tendre que l'estime ? Une ardeur si constante devait bien l'emporter sur

Digitized by Google

le souvenir d'un ingrat. Mylord duc me fit parler ; mes refus l'affligèrent sans l'offenser : il imagina facilement que le rang de duchesse, une fortune immense, l'homme le mieux fait et le plus justement estimé, n'était point un parti auquel on pût renoncer sans un fort attachement pour un autre. Il s'en expliqua avec mylord d'Ormond qui l'assura du contraire, mais sans pouvoir le persuader. Je ne doute point que ses soupçons ne soient tombés sur mylord d'Ossery : je le crois d'autant plus, que depuis il n'a jamais prononcé son nom devant moi, égard dont je lui saurai toujours gré.

» Nous cachions avec soin notre secrète intelligence, sans autre raison qu'un peu de honte d'avoir changé; nous nous voyions sans cesse; et la nuit nous nous écrivions ce que nous n'avions pu nous dire pendant le jour. Que ce temps est encore cher à mon souvenir ! Que je vivais heureuse ! Quel bien est comparable à la douceur d'aimer un homme qui nous paraît digne des plus tendres affections de notre cœur, qui nous aime, nous le dit, nous le répète à chaque instant, dont tous les désirs se confondent avec les nôtres! Quel plaisir de l'attendre, de le voir paraître, de lever sur lui des yeux que sa présence anime, de lire dans les siens qu'on est belle et qu'on lui plaît! Qu'il est flatteur de se voir l'objet de ses

Digitized by Google

soins, de ses préférences ; d'imaginer qu'il ressent tous les transports qu'il excite ; qu'il jouit de tous les plaisirs qu'il donne!..... Ah, Mylord! pourquoi la légèreté de notre cœur, l'inconstance de nos idées, changent-elles en amertume un sentiment si doux? D'où vient que de deux personnes qui ont l'égal pouvoir de se procurer un bonheur si grand, si vrai, une des deux s'en dégoûte, cesse de le sentir, et livre l'autre à d'éternels regrets?..... Aimable sensibilité! présent cher et flatteur! non, ce n'est pas vous qui nous rendez malheureux! notre inquiétude naturelle, nos caprices empoisonnent les dons du ciel, et nous font prodiguer, sans en jouir, les biens précieux qu'il nous accorde.

» Six mois se passèrent dans cette agréable situation. Vers le milieu de l'automne, mylord d'Ossery fut obligé d'aller à Londres pour assister aux noces de mylord Portland, qui épousait lady Mortimer. Il montra une répugnance extrême lorsqu'il fallut partir, et me quitta avec une douleur véritable. Il m'écrivait deux ou trois fois par jour ; ses lettres étaient remplies de la plus grande tendresse ; il ne parlait que du désir de revenir, de me revoir et de l'espoir de former bientôt avec moi, la même chaîne qu'il venait de voir serrer. Mes réponses lui exprimaient l'ennui que me causait son absence, ennui que rien

Digitized by Google

ne pouvait dissiper. Il revint enfin, et la joie de le revoir effaça le souvenir des tristes jours que j'avais passés sans lui.

» Les premiers transports de cette joie étant calmés, je crus m'apercevoir d'un peu de mélancolie dans les regards du Comte; je lui en demandai le sujet, avec ce tendre intérêt qu'un cœur vraiment touché prend aux moindres inquiétudes de ce qu'il aime. Un jour que je le pressais de me confier ses peines, je vis ses yeux mouillés de quelques larmes; il s'efforça de me les cacher, et détournant son visage : Ah! me dit-il, en s'interrompant plusieurs fois, j'ai un reproche à me faire, un reproche qu'à chaque instant vos bontés rendent plus vif! Permettez-moi de ne pas m'expliquer sur ce qui le fait naître; si je parlais, vous m'en aimeriez bien moins; vous ne m'aimeriez plus, peut-être. Je ne suis pas digne de ce cœur que vous m'avez donné; aucun homme n'en est digne; que votre ame est au-dessus de la mienne! Que j'ai à rougir auprès de vous! Ah! lady Juliette! est-ce votre amant; est-ce un homme aimé de vous, qui a pu se préparer des remords?..... Non, je ne suis plus cet heureux amant qui croyait vous mériter.

» Cet étrange discours pénétra mon cœur d'un trait douloureux; je le priai en vain de m'ouvrir son ame toute entière; il ne put y consentir : je n'osai le

Digitized by Google

presser, dans la crainte d'augmenter sa peine. Le temps sembla l'adoucir, et diminua ma curiosité. Son amour était toujours le même; et sa tristesse se dissipant peu à peu, je ne m'obstinai point à découvrir son secret. Le Comte m'était si cher! je trouvais tant de douceur à lui sacrifier quelque chose! comment aurais-je ramené un sujet d'entretien qui pouvait lui déplaire ou l'affliger?

» Nous partions d'Erford dans six jours. Mylord d'Ossery m'avait fait consentir à lui donner la main un mois après notre retour à Londres; j'avais souhaité d'attendre, pour m'unir à lui, le retour de mon frère. Ses dernières lettres m'assuraient qu'il repasserait la mer au commencement de l'hiver. Mylord d'Ossery pouvait prétendre à un parti plus riche que je ne l'étais alors : cependant ma fortune suffisait au surcroît de dépense qu'une femme devait lui occasionner : elle me mettait en état de me passer de tous les avantages qu'il voulait me faire. On lui avait envoyé un plan des articles; il avait pris plaisir à les examiner, à les rédiger avec moi. Nous étions d'accord sur tous les points, lorsqu'un soir mylord d'Ossery reçut un courrier qui le fit demander avec beaucoup de mystère, et ne voulut remettre ses dépêches qu'à lui-même. Il avait laissé le jeu où il était engagé, pour aller parler à cet homme : mais, au lieu de revenir, il

Digitized by Google

envoya prier mylord Arthur de prendre son jeu. A l'heure de souper, un de ses gens vint dire qu'il se trouvait un peu mal, et qu'on le mettait au lit.

» Jamais inquiétude plus vive ne se fit sentir à mon cœur, que celle où me mit ce message. Je n'imaginai point que le Comte fût malade, mais je pensai qu'on venait de lui apporter une nouvelle fâcheuse. J'envoyai plusieurs fois Betty savoir comment il se trouvait, et s'informer de ce qu'il faisait. Elle me dit d'abord qu'il était enfermé, et avait defendu à ses gens d'entrer. Ensuite elle apprit de son valet de chambre, qu'il pleurait amèrement, paraissait au désespoir, et que jamais on ne l'avait vu dans un état aussi violent.

» Quelle nuit je passai! Mylord d'Ossery était dans la plus profonde affliction; il s'enfermait, il pleurait; il avait des peines, et ne me cherchait pas. En avait-il qu'il ne pût me confier? Doutait-il de l'intérêt que je prenais à lui? Il avait donc des secrets pour moi? Je me rappelai ses discours et son embarras dans les premiers momens de son retour à Erford; je commençai à craindre, sans démêler ce que je craignais. La seule idée qu'il versait des larmes, faisait couler les miennes : je ne pouvais calmer mon trouble; et le jour me surprit dans cette triste incertitude dont on brûle de sortir, et dont trop souvent on regrette la perte.

Digitized by Google

» Dès que l'heure le permit, j'envoyai savoir comment Mylord avait passé la nuit : on répondit qu'il ne s'était pas couché, qu'il venait de s'habiller, et s'était mis à écrire. Mylord Arthur, sa femme, la comtesse de Lindsey et son fils, étaient les seuls étrangers qui restassent à Erford; ils partaient ce même jour. Pour éviter de me montrer, je fis dire que je reposais, et j'allai me promener le long du canal.

» Je marchai long-temps sans m'apercevoir du chemin que j'avais fait. Comme je revenais, je vis mylord d'Ossery qui s'avançait vers moi, mais si faible, si abattu, si changé, qu'il était facile de juger en le regardant, qu'un événement bien fâcheux, bien imprévu, le réduisait dans cet état. Il me joignit, me salua, sans lever les yeux sur moi, prit une de mes mains, la serra doucement, me conduisit dans un bosquet, où nous nous assîmes tous deux sans rien dire. Je n'osais lui faire des questions; il voulait parler, et sa voix expirait sur ses lèvres : enfin tombant à mes genoux, et cachant son visage dans ma robe, il se mit à pleurer, avec toutes les marques d'une douleur inexprimable. Ses larmes et ce triste silence déchiraient mon cœur; je le pressais tendrement de parler; je pleurais avec lui, son chagrin m'accablait; je le conjurais de le modérer, de le ré-

Digitized by Google

pandre dans mon sein; il avait cédé à mes instances et levé la tête; ses yeux baignés de larmes étaient fixés sur les miens; nos pleurs se confondaient; il paraissait déterminé à s'expliquer; je l'en suppliais; lorsque, s'arrachant tout-à-coup de mes bras, il s'éloigna avec vitesse. Je le rappelai en vain; je voulus le suivre, et n'en eus pas la force. Toutes mes craintes, mes alarmes n'étaient que pour lui; je ne pouvais concevoir ce qui l'affligeait à cet excès, ni comment il était possible qu'il pût trouver de la difficulté à s'ouvrir avec moi. Rentrée dans mon appartement, on me dit que Mylord était sorti; deux heures après, on m'apporta une lettre; elle était de lui: que devins-je, en y trouvant ces mots!

» Je pars, Madame, et je pars sans espoir de vous » revoir jamais: comment 'oserai-je reparaître de- » vant vous! moi qui vous ai trahie! qui, parvenu au » comble de mes vœux, de mes souhaits les plus ar- » dens, aimé de vous enfin, n'ai pu réprimer un in- » digne mouvement! moi qui me suis exposé à vous » perdre! Ah! détestez, méprisez le monstre odieux » qui a détruit son bonheur et le vôtre? Hélas! si » près d'être à vous, si charmé de mon sort, si vain » de régner dans un cœur tel que le vôtre? quand » vous m'avez préféré!..... faut-il!..... Oui, l'honneur

Digitized by Google

» m'impose une loi..... que vous êtes vengée! que je » suis puni! je vous perds! Ah! Dieu, je vous » perds!..... fatal voyage!..... Mais de qui me plaindre, » que de moi-même! Votre idée si chère à mon cœur, » si présente à mon souvenir, ne devait-elle pas » m'arrêter !.... Mais étais-je à moi?.... Quoi, je ne » vous verrai plus, je serai l'objet de vos mépris, de » votre haine?..... Plus malheureux cent fois de l'être » un seul instant de vos regrets, de votre douleur, » de vos larmes, qui vont couler pour un ingrat, » pour un cruel, forcé de se priver..... Ah! plaignez-» moi, Madame, j'ose implorer votre pitié! Que ne » puis-je au moins vous apprendre!..... Mais cet hor-» rible secret n'est pas tout à moi; je dois respecter..... » quoi?..... mon malheur. Faut-il que je sois réduit » à désirer d'être oublié de vous? Ah! je ne vous » oublierai jamais; je vous adorerai toujours; vous » m'occuperez sans cesse. Adieu, Madame, adieu. » Puissé-je ne pas vivre assez long-temps pour ap-» prendre ce que vous pensez d'un malheureux qui ne » vous méritait pas. »

» Je demeurai comme une personne inanimée: un coup si terrible, si peu attendu, si peu mérité, anéantit presque mon être : immobile, et sans lever les yeux de dessus ce funeste écrit, il me sembla, en le finissant, qu'une invisible main me précipitait dans

Digitized by Google

un abîme, et détruisait en moi le principe de ma vie. Je restai jusqu'au lendemain dans une espèce de stupidité qui suspendait toutes les facultés de mon ame. Heureuse encore, si cet état eût duré, et que ma raison se fût perdue avec mon bonheur

» Mylady d'Ormond était à douze milles d'Erford, chez une de ses parentes; elle y reçut la nouvelle du duel et de la mort de mon frère. En revenant, elle cherchait avec son mari les moyens de me préparer à cette perte, elle savait combien j'y serais sensible. On lui dit l'état où j'étais; elle s'informa si j'avais eu des lettres de Londres; et sachant qu'on m'en avait remis plusieurs, elle me crut instruite du sort de mon frère. Mes faiblesses se succédaient si rapidement; lorsqu'elle vint près de moi, j'étais si peu capable d'entendre ou de parler, que ma situation l'effraya. Ce ne fut que le soir du lendemain, où, revenue un peu à moi-même, je compris, par les consolations qu'on s'efforçait de me donner, et par les détails où l'on entrait en me les donnant, que mon aimable frère n'était plus. Je dus la vie à ce redoublement de douleur; mes larmes s'ouvrirent un passage; leur abondance me rendit le cruel pouvoir de réfléchir; j'eus la force de cacher une partie de mes regrets, en me livrant sans contrainte à ceux dont je n'avais point à rougir.

Digitized by Google

» Je ne pus me résoudre à retourner à Londres; je restai à Erford, malgré les prières de mylady d'Ormond et de son mari, dont j'étais fort aimée. J'y portai le deuil de mon frère avec autant de régularité que j'avais porté celui de mylord Catesby; je ne voulus voir personne; je ne me plaisais qu'à m'abîmer dans ma douleur. Je parcourais tous les lieux où j'avais vu mylord d'Ossery, où je lui avais parlé; mes cris, mes gémissemens marquaient les endroits où il m'avait assurée de son amour, de cet amour qui n'existait plus; je baignais de mes pleurs ses lettres, son portrait, milles bagatelles qu'il m'avait données. Sans cesse occupée de lui, je ne sentais encore que la douleur d'en être séparée, pour jamais séparée! je le regrettais sans le condamner; je relisais à tous momens cette lettre fatale; je cherchais en vain à comprendre ce qu'il m'avait écrit, pourquoi il m'abandonnait: Je le plaignais, parce qu'il désirait d'être plaint. Je ne le croyais ni faux, ni perfide; mon cœur le défendait, l'adorait toujours. Je l'avais aimé sans savoir s'il partagerait ma tendresse; et je l'aimais encore, incertaine du sujet de sa fuite, sans douter de la noblesse de ses sentimens, et ne pouvant me persuader qu'il m'eût trompée.

» Je passais une partie du jour à lui écrire, sans jamais envoyer ce que j'avais écrit. Dès que ma lettre

Digitized by Google

était finie, une répugnance invincible m'empêchait de la fermer; je la lisais, je pleurais, je déchirais ce que je venais d'écrire; un instant après je recommençais, sans pouvoir me déterminer à hasarder la moindre démarche. Ma tête, fatiguée par une continuelle application sur le même sujet, par tous ces noirs projets que la tristesse enfante, perdait peu à peu la faculté de se fixer sur d'autres objets; je ne pensais qu'à mon frère et à mylord d'Ossery. Quelquefois je tombais dans une espèce d'insensibilité, tout s'effaçait alors de mon esprit, je ne revenais à moi que pour gémir avec plus de force. J'invoquais l'ame de mon frère; je l'appelais au secours de sa malheureuse sœur; je priai le ciel de m'ôter la vie, et je ne sais comment ma raison put se conserver dans un état aussi violent.

» J'attendais mes lettres avec impatience; je ne croyais point en recevoir de Mylord d'Ossery; cependant, lorsque dans celles qu'on m'apportait, je m'étais assurée qu'il n'y en avait aucune de lui, je sentais s'évanouir le désir que j'avais eu de les voir. Je parcourais en tremblant celles de mylady d'Ormond; je craignais d'y trouver un nom que j'y cherchais avec empressement. Hélas, il ne s'offrit à mes yeux que pour augmenter mes chagrins! J'appris que le Comte était dangereusement malade : j'oubliai tout le reste,

Digitized by Google

pour ne m'occuper que de son état. J'écrivis à un de mes gens qui était à Londres pour lui donner ordre de s'informer exactement du cours de la maladie de mylord d'Ossery, et de me dépêcher chaque jour un exprès pour m'en rendre compte. Son mal fut long; tant qu'il dura, j'éprouvai que la douleur peut être suspendue par la crainte d'une douleur plus grande. Mais que sa convalescence changea ma situation ! Le premier usage que fit mylord d'Ossery du retour de sa santé, fut de se rendre à Saint-James, où il épousa miss Jenny Montfort. Aucun de ses amis n'assista à cette cérémonie; elle se fit sans éclat, et deux jours après il partit avec sa femme pour le nord de l'Angleterre.

» Comment vous peindre, Mylord, l'impression que cette nouvelle fit sur moi? il me sembla qu'on m'arrachait une seconde fois à tout ce qui m'était cher. J'avais conservé, sans m'en apercevoir, une faible espérance; l'instant qui m'en priva, rouvrit avec force toutes les blessures de mon cœur. Je savais que mylord d'Ossery n'était plus à moi, je me disais à chaque moment du jour qu'il n'y serait jamais; mais je n'avais point d'idée du mouvement douloureux dont je fus affectée, en me disant qu'il était à une autre.

» Son mariage ne m'expliquait ni sa lettre ni sa

Digitized by Google

conduite : pourquoi donc l'honneur l'engageait-il à épouser miss Jenny qu'il ne connaissait point, ou qu'il connaissait peu ? Comment cet honneur lui imposait-il une loi pour elle, dont il l'affranchissait à mon égard ? Je me perdais dans mes réflexions, et tandis que je succombais sous le poids de mes chagrins, qu'une triste langueur détruisait ma santé, flétrissait ma jeunesse, m'enlevait mon repos, mylord d'Ossery était content; ses vœux étaient remplis. Je me le peignais dans le ravissement d'une passion satisfaite, d'un amant qui s'arrachait à tout le reste, pour jouir sans distraction de l'objet de sa tendresse ; je me le représentais dans les bras de son heureuse épouse, m'oubliant au sein des plaisirs, rejetant loin de lui quelques légers souvenirs qui peut-être me rappelaient encore à son cœur, et dont un souris de ce qu'il aimait, effaçait jusqu'à la trace. Son goût, son inclination pouvaient seuls l'avoir déterminé à s'unir à miss Jenny; elle avait une grande naissance, mais elle était sans fortune, et ceux qui l'ont vue, m'ont assurée qu'elle n'était pas belle. J'ignore par quel charme elle sut l'attirer.

» Je ne tenterai pas de vous exprimer les tourmens de mon cœur : pour bien juger des mouvemens cruels qui l'agitaient, il faudrait être dans la situation où je me trouvais alors, et avoir le même degré de sen-

Digitized by Google

sibilité. Soyez-en sûr, Mylord; celui qui n'a pas senti la douleur d'être trahi de ce qu'il aime, de ce qu'il aime avec passion, n'a qu'une faible idée des peines qu'on peut éprouver dans la vie. Le renversement d'une fortune brillante nous laisse au moins l'avantage de faire éclater la grandeur de notre ame, ou par la modération qui nous aide à supporter ces revers, ou par cette noble fermeté capable de nous élever au-dessus du malheur même. L'excès de vanité qui règne dans le cœur humain, est souvent une consolation pour lui dans ses plus grands chagrins: heureux qui jouit du plaisir secret de s'admirer! Mais quelle ressource reste-t-il à celui qui, ayant mis sa joie et son bonheur dans un seul objet, s'en voit privé tout-à-coup, accuse de ses pleurs la main qu'il eût choisie pour les essuyer, si quelqu'autre sujet l'eût forcé d'en répandre? Etre malheureux, et l'être par ce que l'on aime, est une sorte de douleur qu'il est impossible de comprendre, sans en avoir fait la triste expérience.

» Mylord Campley revint de Venise à la fin de l'hiver. Lady Henriette obtint de lui la permission de venir à Erford : le plaisir de la revoir, sa douceur, son amitié, ses complaisances, l'aveu que je lui fis de toutes mes faiblesses, soulagèrent un peu mon cœur. Cette aimable fille me ramena insensiblement à moi-

Digitized by Google

même; je sentis toujours mes chagrins, mais je devins capable de les cacher et de reparaître dans le monde. Sûre que mylord d'Ossery n'était plus à Londres, qu'il ne devait plus y revenir, je pris le parti d'y retourner : j'abandonnai des lieux où tout ce qui s'offrait à mes regards, entretenait ma tristesse, et renouvelait mes regrets.

» Vous eûtes peine à me reconnaître; mon état vous causa de l'attendrissement. Mes traits reprirent leur forme altérée par la maigreur : le temps me rendit ma fraîcheur; mais il ne put me rendre, ni ma gaîté, ni mon repos. Je faisais mille efforts pour oublier un perfide : quelquefois je croyais n'aimer plus; mais je me souvenais toujours d'avoir aimé. Mylord d'Ossery excitait encore des mouvemens violens dans mon âme; son éloignement me rassurait à peine contre lui; je portais un regard timide dans tous les lieux où le hasard pouvait me le faire rencontrer; sans cesse je croyais le voir, l'entendre parler. Milord Essex, par une ressemblance légère avec lui, me causait une émotion dont vous vous êtes aperçu; son nom suffisait pour m'interdire. Je combattais ce reste de faiblesse; je me croyais prête à en triompher, quand son retour a ranimé dans mon cœur tous les sentimens que le temps et sa légèreté, devaient avoir éteints.

Digitized by Google

» Jamais étonnement ne fut pareil au mien en le voyant entrer chez la duchesse de Newcastle; ses yeux se fixèrent sur moi; je sentis une agitation qui me fit craindre de rester sans connaissance. Tandis que tout le monde, charmé de le revoir, se précipitait pour l'embrasser, et mêlait à des complimens de condoléance sur la mort de sa femme, mille félicitations sur son retour, lady Henriette m'entraînait; je sortis avec elle. Vous fûtes témoin de mon trouble, je voulais en vain le cacher; l'étrange révolution de tous mes sens vous découvrit une partie de mon secret. Mylord d'Ossery se présenta chaque jour à ma porte, il la trouva fermée pour lui seul; il intéressa une de mes femmes qu'il connaissait, à me demander un moment d'entretien. Il m'écrivit, il me suivit en tous lieux; son obstination m'alarma; je sentis que mylord d'Ossery ne pouvait être un homme ordinaire pour moi. Honteuse de me trouver sensible encore, j'ai cru devoir fuir le danger de le voir et de l'entendre.

« A présent, mylord, croyez-vous devoir m'accuser de *dureté*, *d'inflexibilité*, pour avoir *refusé les visites* de mylord d'Ossery, pour lui avoir *renvoyé ses lettres sans daigner les ouvrir*, pour ne *vouloir aucune explication avec lui*? Quels égards lui dois-je? Quels motifs m'engageraient à l'entendre? eh,

Digitized by Google

que peut-il avoir à me dire? Il m'a oubliée si long-temps! il m'a trop appris qu'il pouvait vivre sans moi, être heureux sans moi, Ah, qu'il le soit! Oui, qu'il le soit toujours! mais loin de moi et sans moi. Si vous savez où il est, s'il vous écrit, dites-lui bien de renoncer au projet de m'*appaiser*, de me voir. Moi, *son amie!* ah Dieu !..... je ne saurais l'être; je suis fâchée que le ciel lui ait enlevé celle qu'il aimait, qu'il m'avait préférée : mais pourquoi sa perte nous rapprocherait-elle? Est-ce à moi de l'en consoler? Adieu; gardez mon secret, rendez justice à mes sentimens, et si vous voulez que je croie à cette amitié tendre dont vous m'assurez, ne me parlez jamais de mylord d'Ossery. »

XVI^e. LETTRE.

Mylady Catesby à mylady Campley.

Mercredi, à Winchester.

Je n'ai pu vous écrire hier; j'étais fatiguée, malade même : j'ai gardé ma chambre. Cette légère indisposition a fait bien du plaisir à sir Henry; elle l'a

Digitized by Google

fixé près de moi ; je ne savais que lui dire ; je l'ai prié de chanter ; il a la voix douce, sonore, agréable. En vérité, ma chère Henriette, il m'a rappelé ces sons séduisans..... Quoi, j'y penserai toujours !..... Mais aussi que ne me grondez-vous ? J'abuse de votre complaisance ; je dis sans cesse la même chose. Rien ne me dissipe ; je me surprends quelquefois dans une humeur que je me reproche. On dit que la solitude porte vers la misanthropie ; j'imagine que le grand monde serait plus propre à produire cet effet, si l'indulgence naturelle à un bon cœur ne combattait l'aigreur des réflexions de l'esprit. Qu'il s'élève de singuliers mouvemens dans l'ame, en apercevant les travers, le ridicule, et l'inconséquence de tant de gens avec lesquels il faut vivre ! celui qui s'en croit exempt et veut les supporter, doit se regarder au milieu de ces extravagans, comme une personne saine environnée d'une foule de malades. Elle serait injuste, si elle leur savait mauvais gré de ne pas jouir d'une santé aussi florissante que la sienne.

Hier au soir tout le monde se rassembla chez moi : on railla milord Clarendon sur une passion qu'il a conservée long-temps, quoique l'objet de son attachement méritât peu sa constance. Cette passion l'a rendu fort malheureux pendant cinq ans ? Comment trouvez-vous ce sujet de plaisanterie ? Croirez-vous

Digitized by Google

qu'on pût se faire un amusement de rappeler à un homme le temps le plus fâcheux de sa vie? Ah! comment pensent ceux qui trouvent du plaisir à rouvrir les plaies d'un cœur tendre? Mylord Clarendon s'est prêté avec complaisance à ce dur badinage : il a mis de l'esprit et de la douceur dans la façon dont il l'a soutenu : mais il baissait les yeux; il était embarrassé..... Dites-moi donc, ma chère, pourquoi nous rougissons d'avoir été trompés. On rougit donc d'avoir de la bonne foi, et d'en supposer à un autre? D'ou vient notre crédulité nous humilie-t-elle? Son principe est si naturel! une ame droite peut-elle être défiante? Eh bien, en s'en laissant imposer, on a jugé des sentimens d'un autre par les siens; est-ce une faute? Non, c'est une erreur, affligeante sans doute, mais jamais honteuse.

» J'ai partagé la peine de ce pauvre Lord : peut-être ma pitié venait-elle moins d'une généreuse compassion, que d'un retour vif sur moi-même; je ne veux pas approfondir sa cause. Je hais à chercher des raisons qui affaiblissent l'idée que j'ai de la bonté; les moralistes qui s'établissent scrutateurs et juges de l'ame, pour l'avilir, dégrader ses opérations les plus nobles, ne me persuadent jamais que contre eux-mêmes. A ce propos, je vous remercie du petit livre que vous m'avez envoyé. Cela est bien dit; mais cela

Digitized by Google

est-il bien pensé? Je voudrais qu'on écrivît par un motif plus désintéressé que celui de montrer de l'esprit. Le *Spectateur* devrait être un modèle pour ceux qui s'étudient à pénétrer les secrets de l'humanité. Pourquoi employer à l'affliger des soins qui pourraient tendre à la consoler? Ne voudrait-il pas mieux élever l'ame que de l'abattre? Il est des exemples de bonté, de grandeur, de générosité; tout homme peut donc aspirer à être bon, grand, généreux. Celui qui veut nous rendre ses connaissances utiles, doit nous aider à faire profiter le germe du bien, dont le principe est en nous. Nous ôter le mérite de devoir à nos efforts une partie de nos vertus, c'est nous décourager. Attribuer toutes nos bonnes actions à la vanité, à l'amour de nous-mêmes, c'est rebuter notre cœur. Ne nous entretenir que de nos faiblesses, c'est dire sans cesse à un malheureux qu'il est à plaindre. Si on ne peut le soulager, eh, pourquoi l'éclairer sur sa misère! A un mal incurable, il ne faut que des calmans..... Mais, bon Dieu! est-ce à moi de raisonner, de critiquer l'honnête sir William?.... Voyez le danger de ces lectures; j'ai pensé faire un livre aussi. Adieu, je vous aime de tout mon cœur.

Digitized by Google

XVII^e. LETTRE.

Jeudi, à Winchester.

La ridicule, la sotte, la maussade avanture qui vient de m'arriver ! Heureusement débarrassée de sir Henry qui est à douze milles d'ici, j'ai voulu profiter de son absence, pour jouir du plaisir de me promener seule. Au détour d'une allée, dont je sortais pour gagner le parc, j'ai trouvé sir James. Il m'avait suivie sans se laisser apercevoir; sa rencontre m'a extrêmement déplu; j'ai pensé que pour cette fois, je n'éviterais point de l'entendre. Déterminée à l'écouter, je méditais déjà ma réponse.... Mais, ma chère Henriette, croiriez-vous ?..... Pourriez-vous imaginer l'effet que ses discours ont produit sur mon cœur, sur mon faible cœur ? Sir James a commencé par m'apprendre que *l'unique motif de son voyage à Winchester était*.... il a hésité.... *de trouver*.... *de saisir*.... *l'occasion*.... *que le hasard lui offrait*.... *enfin*.... *de*.... *me rendre*.... *un hommage*.... Il hésitait encore : mais, enhardi par mon profond silence, il a fait la peinture la plus vive, la plus animée de son ardeur, de ses

Digitized by Google

peines, de son respect, de sa passion..... mon Dieu! de tout ce qu'il a voulu, ma chère; je ne l'interrompais point.... Ah! j'étais bien loin de lui : son trouble, son embarras, des expressions presque pareilles, le lieu, la saison, l'heure, le jour même, si présent à ma mémoire; tout m'a rappelé mylord d'Ossery. Il m'a semblé encore entendre cette voix si douce, ces assurances si flatteuses, ces promesses si cruellement trahies; ma tête est tombée sur mon sein, oubliant sir James, ses aveux, son amour, la prudence, et moi-même; j'ai laissé couler mes larmes; je me suis abandonnée à une douleur dont je n'ai pu retenir ni cacher les marques. Je ne sais ce que m'a dit alors sir James; je ne sais ce qu'il a pensé d'un mouvement si extraordinaire; j'ignore le temps qu'a duré cette singulière scène; mylady Sunderland s'est fait entendre; elle venait à nous; sir James s'est enfoncé dans le bois, et votre folle amie a coupé par une petite allée, pour n'être point vue; elle se hâte de vous écrire.... en vérité, j'ai perdu la raison.... que pensera sir James ?.... il faut le revoir dans un instant.... Cette idée n'est pas supportable.

Digitized by Google

XVIII^e. LETTRE.

Toujours jeudi, à minuit.

Sir James n'a point paru au dîner; il s'est plaint de la migraine, et n'a descendu que fort tard, et il paraissait triste; j'étais embarrassée. Je ne saurais vous dire combien je crains une explication; je l'éviterai si je puis. Quoi, mylord d'Ossery sera donc toujours présent à mon esprit! Se peut-il que le souvenir de cet ingrat soit ineffaçable! qu'il me trouble ou m'afflige sans cesse!.... Quelle idée sir James prendra-t-il d'une femme qui pleure, parce qu'un homme aimable l'aime tendrement? Un homme dont la naissance est égale à la sienne, dont la fortune est considérable.... O ma chère Henriette! j'ai un cœur inconcevable, faible, méprisable, je crois! Ces qualités, ces vertus, qui sont la base de notre amitié, vous les possédez: moi, je n'en ai plus que l'apparence. Une cruelle passion, une constance mal placée, ont détruit mon naturel et changé mon caractère. J'ai toujours les mêmes principes, mais je les démens; j'agis contre mes propres lumières. Je ne

Digitized by Google

puis m'élever au-dessus de cette vile partie de moi-même, de cette faible machine à laquelle la moindre impulsion rend ses premiers mouvemens. Grondez-moi bien fort, je vous en prie, j'ai besoin de toute votre sévérité.

Mais par quel malheur faut-il que sir James et sir Henry me persécutent? Je ne puis rien aimer, je ne veux point être aimée. L'un se tait, m'obsède et me boude. L'autre parle avec un ton, des expressions.... Les hommes n'auraient-ils qu'un langage ?.... Pourquoi le sien m'a-t-il fait reconnaître !.... Ai-je un tort bien grand, ma chère, parlez donc ? Mes fautes vous sont si sensibles, qu'en vérité mon amitié pour vous me force à me les reprocher doublement. Si vous me trouvez bien ridicule, ne m'en aimez pas moins.

XIX^e. LETTRE.

Vendredi, à Winchester.

Vous craignez que vos lettres ne soient *longues*, qu'elles ne me *fatiguent;* vous, ma chère Henriette, penser que vous pouvez me *fatiguer?* Soyez bien sûre qu'éloignée de vous, mon unique amusement

Digitized by Google

est de lire ces aimables lettres. Le sentiment qui me les fait aimer, ne portera jamais la douleur dans mon ame; mes larmes n'effaceront jamais ces caractères chéris. Je ne me rappellerai jamais avec rougeur le plaisir que je sens à les voir.... Hélas! qui eût pu me le prédire; ceux qui me causaient autrefois une joie si pure, je n'ose à présent.... Quand je les recevais, je me trouvais heureuse, si heureuse, que tous les biens qu'on estime, me paraissaient au-dessous de celui que je croyais posséder!.... Quel changement un jour, une heure, un moment, fit dans mon sort!.... Cette lettre.... cette odieuse, inexplicable lettre!.... Le perfide! me jurer qu'il m'adorait, me demander ma pitié.... Ah! ma chère, je ne puis l'oublier!.... non, je ne le puis! Ce que j'ai écrit à mylord Carlile, a réveillé cette tendresse si vraie, si forte, que rien ne détruit. Je me suis arrachée à la honte de céder au faible extrême de mon cœur; ma fierté m'a soutenue dans ce pénible effort; j'ai cru pouvoir me reposer sur ma raison; je me suis flattée.... vain espoir! je ne puis cesser de m'occuper de mylord d'Ossery.

Son éloignement me fâche; d'où vient? Aurais-je donc pensé qu'il doit être sensible au mien? Croyais-je que mes dédains ne le rebuteraient point? Etait-ce pour être suivie que je fuyais? aurais-je eu la bas-

Digitized by Google

sesse de désirer?..... Je ne sais; mais j'imaginais qu'il verrait mylord Carlile, qu'il chercherait à s'approcher de vous. Je suis devenue bizarre, injuste; quand on me parle de lui, je me mets en colère; si on ne m'en dit rien, je m'afflige. En voulant me voir, il m'a irritée; il me laisse, sa négligence me déplaît, m'offense..... Mon Dieu, est-ce votre amie, est-ce une femme sensée, qui est si peu d'accord avec elle-même? Ma bonne, ma tendre amie, aimez-moi pour nous deux; car je me hais fort.

XXe. LETTRE.

Samedi, à Winchester.

Sir James m'a écrit. Sa lettre est tendre; il *aimera*, il se *taira*. Il *n'ose me demander* le sujet de *mes pleurs*; il *n'oubliera jamais cet instant*..... Il voit que mon cœur est *pénétré* d'une *douleur* qu'il respecte. Il finit en m'assurant d'un amour éternel.

Eternel! ma chère, ils promettent tous un amour *éternel*. La première preuve que sir James veut me donner de cet *éternel* amour et de sa soumission, est de *renfermer* des *sentimens* qu'il est *sûr* de *conserver toujours*. Je lui ai répondu poliment, en ac-

Digitized by Google

ceptant seulement son silence. Je suis fâchée de lui avoir inspiré de la tendresse. Si je ne puis faire le bonheur de sir James, je voudrais bien au moins ne pas lui causer des peines. Il est aimable, il me plairait, si l'on pouvait encore me plaire.

Vous êtes sûre que mylord d'Ossery n'est point à Bath? On ne l'a pas vu à Erford. Milady Ormond me l'aurait nommé parmi ceux qui sont chez elle. Elle me presse d'aller la trouver. Retourner à Erford, revoir ces lieux?..... Ah, je n'irai point à Erford!

Voilà sir Henry très-promptement de retour; et le voilà précisément tel qu'il était parti. Je l'ai reçu assez bien; pas assez pourtant, car il a l'air peu content..... *Mylady écrit*..... un grand soupir, et le triste personnage s'en va.... Eh non! il revient chargé d'une corbeille de jacinthes et de semi-doubles dont il va parer mon cabinet. Tandis qu'il fait cet arrangement, *Mylady écrit*, au grand regret de sir Henry.

Je sens que rien n'est plus malhonnête; mais si j'étais capable de complaisance pour ses soins, il m'en accablerait. C'est bien assez de supporter en silence toutes ses humeurs. Il en a tant avec moi, que souvent je m'examine pour voir si je n'ai pas des torts avec lui. Ce qui me rend sa présence fâcheuse et sa tendresse pénible, c'est de penser qu'au fond de son cœur il me trouve ingrate. En effet, pourquoi le mal

Digitized by Google

traiter ? Qu'ai-je à lui reprocher ? de l'embarras ? un désir d'être avec moi qui le conduit sur mes pas, peut-être malgré lui ? une soumission extrême ? une envie de me plaire qu'il ose à peine me montrer ?..... Si vous voyiez avec qu'elle application il s'occupe de son ouvrage..... pauvre sir Henry !..... On dit que l'on est injuste quand on aime : on l'est bien davantage quand on n'aime pas. De quel droit suis-je impolie avec sir Henry ? Parce qu'il m'ennuie, faut-il que je l'afflige ? Dois-je abuser du pouvoir que sa faiblesse me donne sur lui ? Ne doit-on rien à celui que l'on fait souffrir, même sans le vouloir ?..... Allons, je vais l'entretenir.... Mais que lui dire ? je vais lui demander du tabac, l'heure qu'il est, le temps qu'il fait, laisser tomber mon mouchoir pour lui donner le plaisir de le ramasser. Il faut être obligeante.

Mylord Carlile me demande pardon ; il trouve que j'ai raison : mais il ne conçoit pas ce qui a pu faire changer de caractère à mylord d'Ossery ; il ne le reconnaît point à son procédé bizarre pour moi. Adieu, ma chère et tendre amie.

Digitized by Google

XXI^e. LETTRE.

Dimanche, à Winchester.

Ah, grand Dieu ! quelle émotion ! quelle surprise ! Sous une enveloppe dont la main m'est inconnue, une lettre de mylord d'Ossery ..... oui, de lui, en vérite.... voilà son caractère..... elle est de lui.... Mon Dieu, elle est bien de lui !..... D'où vient-elle ?.... qui l'a apportée ?..... comment ?..... pourquoi ?..... Il m'écrit encore !..... à moi !.... que me veut-il ? ma main tremble..... ma plume s'échappe de mes doigts.... Il faut que je prenne l'air.

On ne saurait me dire d'ou vient cette lettre. Un homme à cheval l'a donnée à un de mes gens qu'il a fait appeler..... Mylord d'Ossery serait-il dans cette province ?..... Je voudrais qu'il me vînt des ailes..... Me voilà comme une folle, comme une imbécile, comme.... mais à quoi me comparer qu'à moi-même ?.... Je ne puis écrire.... ma tête se dérange.... Oh, ma chère ! si vous me voyiez..... Cette lettre.... elle me désole.

Hélas, où est le temps que la vue de cette même

Digitized by Google

écriture portait une si douce agitation dans mon cœur ! à présent elle m'épouvante ; elle me cause un trouble cruel, un désordre inexprimable..... O ma chère Henriette, que ne suis-je avec vous ! que ne puis-je répandre dans votre sein les peines que je sens ! elles sont vives, elles sont d'une espèce..... Je ne les conçois point ; mais j'en suis accablée.

Quel pouvoir cet homme a-t-il donc sur moi ? Autrefois je lui croyais celui de me rendre heureuse. Il l'a perdu ; il a bien voulu le perdre..... faut-il qu'il ait encore celui de m'affliger ?..... Je voudrais me cacher, m'oublier, n'être plus.... Elle est toujours là, cette lettre..... Je ne sais que faire. Voyez mon malheur : quand le temps semble avoir affaibli mes sentimens, diminué mes chagrins, il faut que cet ingrat revienne à Londres, que son caprice l'excite à me chercher ; et lorsque, pour l'éviter, je laisse tout ce qui m'est cher, il me tourmente ici, il m'écrit ; il a la cruauté de m'écrire !

Cette enveloppe, cette ruse..... Quand je renverrais la lettre à Londres, comment lui prouver que je ne l'aurais pas lue ?..... Il n'est point assez vrai pour m'en croire sur ma parole..... si artificieux..... Mais que peut-il m'écrire ..... Oserait-il entreprendre de se justifier ? Comment le pourrait-il ?..... Ah ! ce n'est ni l'amour ni l'amitié qui l'engagent à m'importuner ;

Digitized by Google

c'est la vanité. Il ne peut souffrir de se voir dédaigné; il voudrait triompher de mes résolutions, l'emporter sur ma fierté, sur mon ressentiment..... Après deux ans d'oubli, oserait-il se flatter que je pense encore à lui !..... Est-ce faiblesse ou curiosité ?.....D'où vient ce désir de voir?..... Après tout, qu'ai-je à craindre ? A-t-il des reproches à me faire ? je veux lire sa lettre, y répondre. Allons..... Mais voici la comtesse de Bristol..... hélas ! que n'ai-je une ame comme la sienne !..... Adieu.

XXIIe. LETTRE.

Toujours dimanche, à minuit.

Il se plaint de moi, ma chère Henriette ! il s'en plaint, en vérité, il a l'audace de s'en plaindre, de me faire des leçons de générosité. L'époux de Jenny Montfort s'étonne de mon inconstance ! il attendait de moi d'autres sentimens..... et tout cela avec une hauteur..... Lisez, lisez, je vous en prie, l'exacte copie de son insolente lettre..... non, cet infidèle n'a point d'idée des chagrins qu'il ma donnés..... Mais un homme comprend-il les peines qu'il peut causer ?

Digitized by Google

Lettre de mylord d'Ossery, à mylady Catesby.

« Fuir un malheureux, rejeter ses soumissions, l'abandonner à ses remords, mépriser son repentir, » se peindre sans pitié ce qu'il doit souffrir; c'est le » procédé d'une femme ordinaire, qui se croit offensée, se livre à l'ardeur de son ressentiment, veut » punir, se venger, et de laquelle au fond on n'a pas » droit d'exiger plus de douceur ou de complaisance.

» Ne pas fermer son cœur au mouvement généreux » qui peut encore l'ouvrir à la compassion; s'attendrir sur le sort d'un homme, d'autant plus à plaindre, qu'il a mérité les maux dont il gémit; oublier, pardonner, remettre à l'ami une partie des » dettes de l'amant; accorder quelqu'indulgence au » retour d'un coupable, l'entendre au moins : c'est » ce qu'on avait espéré de l'ame noble, éclairée de » mylady Catesby.

» Mais elle a changé. Elle n'est plus cette femme » sensible et vraie, cette maîtresse tendre, qui voulait aimer toujours, dont rien ne devait affaiblir les » sentimens. Ses lettres, seule consolation de mon » exil, seul adoucissement de mes longs chagrins; ces » lettres si chères, si souvent pressées contre mes lèvres, si souvent baignées de mes larmes; ces lettres

Digitized by Google

» charmantes, unique reste de mon bonheur passé,
» elles me disent encore que vous m'avez aimé : mais
» vos yeux m'ont dit que vous me haïssiez, et votre
» départ ne me l'a que trop confirmé.

» Ah ! lady Juliette, lady Juliette, est-ce bien vous
» qui me montrez cette inhumaine fierté ! Vous m'a-
» viez tant promis de m'estimer toujours ! que savez-
» vous si vous n'êtes point injuste ? J'ai des torts sans
» doute ; mais leur espèce vous est inconnue : jusqu'à
» présent je n'ai pu vous expliquer ma conduite. Con-
» sentez à m'entendre, Madame, au nom de tout ce
» qui vous est cher, permettez-moi de vous voir, de
« vous parler ; ne refusez pas cette faveur à l'homme
» qui vous adore, qui n'a jamais cessé de vous aimer,
» de vous désirer, de vous regretter. Malgré les plus
» fortes apparences, croyez-le, il n'est point indigne
» de la grâce qu'il ose vous demander.

» Pardonnez-moi la façon dont je m'y suis pris
» pour vous engager à lire ma lettre ; un de mes gens
» attend votre repouse à la ferme. »

Cette *inhumaine fierté ; que savez-vous si vous n'êtes point injuste ?* Eh bien ! auriez-vous pensé qu'il osât mettre en doute si j'ai tort ou raison avec lui ? Ces *lettres baignées de ses larmes*..... d'où vient donc qu'il répandait des *larmes ?* Quel sujet avait-il d'en *répandre ?* Ah ! qu'il en verse encore ; qu'il pleure ! il

Digitized by Google

a trahi cette *maîtresse tendre* qui le préférait à tout, ne vivait que pour l'aimer, dont les vœux les plus ardens n'avaient pour objet que le bonheur de ce cruel.... Ah! qu'il pleure. Il a tant de reproches à se faire! cette *amie fidèle* peut l'abandonner sans être *inhumaine*, sans être *injuste*..... Audacieux, suppliant! il ne se croit point indigne de la grâce qu'il demande..... Pesez bien les termes de cette lettre..... Y répondrai-je?..... je ne sais..... que puis-je lui dire?..... mais je ne me sens pas bien..... je ne saurais continuer..... Ma bonne, ma chère amie, pourquoi vous ai-je quittée, et dans un temps où vos conseils me seraient si nécessaires?.....C'est mylord d'Ossery qui est cause..... eh, ne l'est-il pas de tout ce qui m'afflige?

XXIIIe. LETTRE.

Lundi, à Winchester.

Je suis encore dans l'incertitude sur ce que je dois faire; plus je relis la lettre de mylord d'Ossery, plus je me sens révoltée contre lui; parce que je suis capable de ressentiment, il ne reconnaît point mon

Digitized by Google

ame; une basse condescendance me conviendrait mieux dans ses idées, qu'une *inhumaine fierté.*

O ma chère Henriette, les hommes nous regardent comme des êtres placés dans l'univers pour l'amusement de leurs yeux, pour la récréation de leur esprit, pour servir de jouet à cette espèce d'enfance où les assujettit la fougue de leurs passions, l'impétuosité de leurs désirs, et l'impudente liberté qu'ils se sont réservée de les montrer avec hardiesse et de les satisfaire sans honte. L'art difficile de résister, de vaincre ses penchans, de maîtriser la nature même, fut laissé par eux au sexe qu'ils traitent de faible, qu'ils osent mépriser comme faible. Esclaves de leurs sens, lorsqu'ils paraissent l'être de nos charmes, c'est pour eux qu'ils nous cherchent, qu'ils nous servent; ils ne considèrent en nous que les plaisirs qu'ils espèrent de goûter par nous. L'objet de leurs feintes adorations n'atteint jamais jusqu'à leur estime; et si nous leur montrons de la force d'esprit, de la grandeur d'ame, nous sommes d'*inhumaines* créatures; nous passons les limites qu'ils ont osé nous prescrire, et nous devenons *injustes* sans le savoir.

Je suis piquée..... je lui répondrai..... oh oui.... mais j'attends que l'aigreur dont je ne puis me défendre, soit un peu modérée..... Je ne veux pas le voir.... Je ne le voudrai jamais..... Je tâcherai de ne point

Digitized by Google

écrire avec dureté, afin de *remettre* à mylord d'Ossery, qui doit m'être indifférent, une partie des *dettes de l'amant* que je dois haïr..... Non, il n'y a pas une expression dans sa lettre qui ne me blesse jusqu'au fond du cœur..... *l'espèce de ses torts* m'est *inconnue*. Ah! comment peut-il le croire et le dire ? ne m'a-t-il pas trompée, quittée, abandonnée? N'a-t-il pas détruit ma plus chère espérance? Ne m'a-t-il pas privée..... hélas, de lui, du seul objet de mon attachement? Il m'a fait tout le mal qu'il était en son pouvoir de me faire; et je lui pardonnerais !..... Que n'ai-je eu la force de déchirer cette lettre, dès que j'en ai connu la main?... Pourquoi faut-il?..... Cet homme a mis tout son bonheur à troubler, à détruire le mien.

Toujours lundi, à minuit.

Croiriez-vous bien, ma chère Henriette, que je ne saurais écrire à mylord d'Ossery? J'ai commencé vingt fois une très-petite lettre, sans jamais pouvoir la finir; tout ce que je ne veux pas dire, vient s'offrir à mon idée; le reproche se place sous ma plume; je cherche à paraître indifférente; et ma sensibilité éclate malgré moi. Pas une expression qui me satisfasse; ni froideur, ni modération; mon cœur, emporté par un mouvement rapide, veut s'expliquer sans détour, j'attendrai.

Digitized by Google

Toujours lundi, à deux heures.

Jamais je ne pourrai faire cette réponse : j'écris, j'efface, je déchire.... Après tout, pourquoi me tourmenter, me fatiguer? Est-il si essentiel que je lui écrive?..... oui, car si je garde le silence, il croira que je cousens à le voir..... Ah, s'il allait paraître ici!..... Chez qui peut-il être?..... Il n'a point de terre dans ce canton?..... Est-ce le hasard ou le soin de me chercher qui l'amène auprès de moi?..... Ma chère, ne riez point de mes inquiétudes, ne me dites point que je l'aime..... eh! comment pourrais-je l'aimer encore? Non, ce n'est point l'amour dont je suis occupée..... c'est..... je ne sais ce que c'est; mais je suis triste. Je vais me mettre au lit sans espoir d'y trouver du repos. Plaignez votre meilleure amie, plaignez-la, sans examiner la cause de ses peines; nous sommes souvent convenues qu'il y a de la dureté à refuser sa pitié à des maux qui nous paraissent légers : ce n'est pas l'espèce du mal, mais la sensibilité du malade qui doit exciter notre compassion. Ah! je suis bien digne de la vôtre!

Digitized by Google

XXIVe. LETTRE.

Mardi, à Winchester.

Voici une copie de ma réponse : je ne savais pas combien il était difficile d'écrire, quand on ne voulait pas dire tout ce qu'on pensait. C'est un fardeau pesant dont je viens de me débarrasser. Le croiriez-vous ! depuis une heure que ma lettre est partie, j'ai désiré vingt fois de la ravoir : je crains qu'elle ne le désoblige trop..... même qu'elle ne l'afflige. J'ai relu la sienne avec attention ; elle me paraît moins choquante ; tout ce qui me révoltait, m'attendrit à présent. Cet endroit où il parle de mes lettres est touchant en vérité..... il les *pressait contre ses lèvres*..... elles étaient sa *seule consolation*..... Mais quels chagrins avait-il donc ? *son exil ?* S'il m'aimait..... eh, comment en eût-il épousé une autre, si son cœur..... Je n'y puis rien comprendre..... Il dit qu'il est malheureux..... je ne voudrais pas penser qu'il l'est en effet..... Ah ! s'il sentait ce que j'ai senti ; cette douleur, ces déchiremens, s'il les sentait ! que je le plaindrais ! que ma fierté céderait aisément à la douceur

Digitized by Google

de le consoler, de ramener la joie dans son ame!..... Je pleure, en vérité, je pleure, je ne puis supporter l'idée de sa tristesse, de ses longs chagrins dont il me parle. Quoique ma raison doive me persuader qu'ils n'ont point existé, ils se peignent sans cesse à mon cœur.

Réponse de mylady Juliette Catesby, à mylord comte d'Ossery.

« Je ne m'attendais, Mylord, ni à vos plaintes, ni » à la prière que vous me faites; le temps où une » explication de votre conduite pouvait m'intéresser, » est déjà loin de moi. S'il se retrace quelquefois à » ma mémoire, c'est comme le souvenir d'un songe » pénible que le réveil a dissipé, et dont il ne reste » qu'une idée triste et confuse. Il m'importe peu de » connaître les raisons qui vous engagèrent à me » rendre à moi-même; il me suffit que vous l'ayez » fait. Je ne crois point sortir de mon caractère en » refusant de vous voir; en le refusant absolument. » Je ne vous regarderai jamais comme un *ami* auquel » je doive remettre des fautes qu'on ne peut par- » donner, ni à *l'ami* ni à *l'amant*. Celui qui put » m'abandonner si long-temps aux soupçons vagues » de mon esprit agité, à ceux que je devais former

Digitized by Google

» sur ses sentimens, même sur sa probité, doit-il » s'étonner de mon indifférence? a-t-il droit de me » la reprocher? Eh! pourquoi chercherais-je à » m'instruire des circonstances, quand les faits n'ont » rien de douteux? J'en ai su assez pour négliger » toujours d'apprendre ce que j'ignore.

» J'attends, de la complaisance où je me force en » vous écrivant, une faveur à laquelle je puis pré- » tendre. Rendez-moi ces lettres, Mylord, dont le » style vous rappelle ce que je rougis d'avoir pensé; » et ne vous plaignez point d'un cœur qui fut assez » noble pour ne pas se plaindre du vôtre. »

Ne trouvez-vous pas, ma chère Henriette une espèce de fausseté dans cette façon d'écrire? C'est bien là ce que je devrais penser, mais ce n'est pas ce que je pense. Cette orgueilleuse indifférence n'est pas dans mon cœur, je suis fâchée d'avoir envoyé cette lettre..... pourquoi feindre? N'eût-il pas été mieux de parler naturellement, d'avouer ma véritable situation à son égard; de dire, *je vous aime peut-être encore; mais je ne vous estime plus, je renonce à vous; la constance de mes sentimens n'est point une preuve que je vous croie digne de mon attachement. Elle est dans mon caractère; des traits ineffaçables ont gravé dans mon ame une faiblesse qui me fut chère; j'en aime encore le souvenir. Il ne tient point*

Digitized by Google

à vous, mais aux impressions vives que j'ai reçues. Semblable à une personne qui se regarde avec complaisance, et jouit du plaisir de se voir sans songer à la glace qui le lui procure, je me plais à me rappeler mon amour, sans me plaire à penser à vous.

Cela eût été plus noble, plus vrai : je voudrais l'avoir fait. Je hais la dissimulation, j'en hais jusqu'à l'apparence. Mais la lettre est partie..... Depuis longtemps j'ai perdu l'habitude d'être contente de moi; le regret semble attaché à toutes mes démarches. De tant de qualités dont je m'applaudissais, il ne me reste que la connaissance de mes fautes; et de tant de biens que je m'étais promis, votre amitié est le seul qui m'en paraisse un véritable.

XXVe. LETTRE.

Mercredi, à Winchester.

Assurément, ma chère, ma tête est un peu dérangée. Je suis inquiète, agitée; je compte les heures, les momens; le temps me paraît d'une longueur extrême. J'attends sans savoir ce que j'attends. Le moindre bruit excite un mouvement en moi; ma

Digitized by Google

porte s'ouvre, le cœur me bat. Pendant que mes gens vont et viennent dans mon appartement, je les regarde avec des yeux qui leur demandent quelque chose. Je m'en suis aperçue à l'ennuyeuse répétition de, *que veut Madame?* Eh, bon Dieu! *Madame* le sait-elle ce qu'*elle veut?*..... Devinez-vous, ma chère Henriette, le sujet de tant d'émotion?..... Oh, que cela est bas, vil, honteux! c'est donc l'attente d'une réponse..... Non, je ne puis me souffrir.

J'ai envie de partir, de m'éloigner d'un voisinage si dangereux; mais si mylord d'Ossery veut me voir, me parler, où serai-je en sûreté contre ce désir obstiné? Il saura le satisfaire; il obtiendra du hasard..... de ma faiblesse peut-être, cet entretien demandé avec tant d'instances. Les hommes se lassent-ils des soins qu'ils prennent pour contenter leurs fantaisies? Ils ne se sentent point humiliés de nos refus : c'est encore un des avantages réservés à eux seuls. Qu'une femme ait eu le malheur d'aimer, d'aimer trop; qu'elle se lasse de son amant, veuille le quitter, que de reproches! quelles persécutions n'est-elle pas obligée de souffrir! Elle le chasse; il revient, la cherche, la suit, l'obsède, se plaint, menace, prie, gémit, s'abandonne à sa passion; l'éclat de ses chagrins est un soulagement qu'il ne veut pas se refuser. Il s'embarrasse peu s'il cause de l'ennui, du dégoût; son ame

Digitized by Google

n'est point assez délicate pour qu'il se trouve blessé de l'idée d'importuner. Occupé de lui seul, de ses intérêts, rien ne peut le faire renoncer au bien dont la possession le flatte; et souvent à force d'obstination, il parvient à conserver, sinon le cœur, au moins la personne, premier objet de son attachement.

Lui, dès qu'il trouve sa chaîne pesante, il la brise, il s'éloigne, il ne voit point couler nos larmes, il n'entend point nos plaintes. Notre douceur naturelle, une fierté décente nous force à cacher nos douleurs... Ah! comment est-il possible que notre cœur se donne? nous sommes si malheureuses en aimant!

Je fais une réflexion, ma chère, c'est que je vous ennuie. Je vous dis tout ce que je pense, et je ne pense rien d'amusant..... Oh, que je me déplais à moi-même, et que les autres me plaisent peu!..... Ne voilà-t-il pas sir Henry qui s'est mis à avoir des vapeurs, à s'évanouir comme une femme? Ce matin il était chez moi; ses vertiges lui ont pris : je ne savais avec quoi ranimer ses esprits. Je n'ai trouvé qu'un flacon rempli d'eau ambrée; je lui ai tout répandu sur le visage. Sa sœur m'a crié que je l'empoisonnais.... j'espère qu'il n'en reviendra pas.

Digitized by Google

XXVI^e. LETTRE.

Jeudi.

Rien encore de mylord d'Ossery. Ne pas me répondre ! Il lui sied bien d'avoir de la hauteur..... Il est fâché peut-être..... Ma lettre était-elle si dure ?..... Le vain personnage ne peut supporter le ton de l'indifférence dans une femme qui lui a montré de la tendresse ; celui de la haine l'offenserait moins..... Ah ! si je lui écrivais à présent !..... mais n'y pensons plus.

J'ai reçu deux lettres de mylord Carlile ; il se plaint de vous. Je lui écrirai qu'il a tort : mais je vous dis à vous qu'il a raison. Vous riez de la jalousie ; ah ! n'en riez jamais : si vous l'aviez sentie, vous ne pourriez vous permettre d'aigrir la sienne par des plaisanteries. Avec un naturel tendre et généreux, est-il possible de badiner d'un mouvement involontaire qui affecte l'ame si douloureusement ? C'est une *folie*, dites-vous, une *extravagance*. Soit, mais cette *folie* désespère. C'est du supplice d'un homme dont elle est adorée, que lady Henriette s'amuse ! il doit être *sûr de votre ten-*

Digitized by Google

dresse, *vous connaître*, *vous croire*. Eh, l'amour raisonne-t-il ! A force de réfléchir sur mes propres sentimens, j'ai peut-être acquis une légère connaissance du cœur. Ma chère, celle qui peut rire de l'inquiétude, de la douleur d'un homme attaché à elle, ou ne l'aime plus, ou s'est trompée quand elle a cru l'aimer.

Les peines d'un amant touchent, parce qu'il les sent; on s'afflige, parce qu'il est triste; on pleure, parce qu'il verse des larmes; on cherche à calmer, à dissiper des chagrins que l'on partage.... Eh, comment peut-on les donner, et les rendre plus amers par des railleries, par une gaîté..... Fi, Henriette, fi! vous avez retardé le bonheur de mylord Carlile, adoucissez du moins cette attente par une complaisance que vous devez à la vivacité de sa tendresse. Je l'aime, vous le savez; et puis vos fautes retombent un peu sur moi. Il m'écrit des lettres de quatre pages toutes remplies de vos *cruelles malices*; vous boudez, et il se désole; allons, pardonnez-lui pour l'amour de votre meilleure amie. On ne prétend pas vous *cacher*, vous faire *disparaître*; on désire que vous soyez admirée : parez-vous, montrez-vous, sortez, on y consent; soyez belle aux yeux de tout le monde, mais ne vous applaudissez de l'être, que lorsque votre amant vous regarde. Adieu; on m'a priée de vous

Digitized by Google

gronder; je vous gronde, mais je ne vous en aime pas moins.

XXVII^e. LETTRE.

Vendredi, à Winchester.

La lettre de mylord d'Ossery vous a *touchée;* ma réponse vous paraît *très-haute;* vous n'approuvez point cet *excès de sévérité*..... Allons, poursuivez, ma chère Henriette, chagrinez-moi aussi. J'admire avec quelle facilité nous rapprochons tout de nos propres sentimens. Vous veniez de pardonner à mylord Carlile, quand vous m'avez écrit : pénétrée encore du plaisir que donne un doux raccommodement, vous pensez que l'on doit *pardonner;* qu'il y a de la *dureté* à ne pas *pardonner:* vous me *priez*, vous me *conjurez* d'entendre *ce pauvre Comte*. Quand je voudrais vous donner cette preuve de ma complaisance, en serais-je la maîtresse!..... Eh! comment l'écouter? il ne veut plus parler.

Vous le plaignez! pouvez-vous croire qu'après sa fuite, son mariage, et deux ans d'oubli, mon indifférence soit capable de l'affliger? Il ne voulait que

Digitized by Google

m'éprouver; sa vanité lui persuadait que je l'aimais encore, que ses moindres démarches détruiraient mes résolutions. En effet, pour effacer le souvenir de sa perfidie, d'une trahison si noire, n'était-ce point assez qu'il offrît de se justifier? Je devais voler au devant de ce cœur qu'on daignait me rendre; un bien si précieux méritait mon empressement, ma reconnaissance peut-être.... Audace insupportable des hommes! insolent orgueil..... Je devrais pourtant des remercîmens à mylord d'Ossery. Son dernier caprice me sert mieux que le temps et la raison n'avaient pu le faire; il détruit ce reste de penchant dont je croyais ne jamais triompher. Je ne pensais point à cet infidèle sans attendrissement; à présent sa vue n'exciterait pas en moi la plus légère émotion: je suis tranquille et presque contente; je ne craindrai plus sa rencontre, ses importunités: n'est-ce pas où tendaient tous mes vœux?

Avec quelle cruauté il a cherché à me troubler encore, à rallumer cet amour qu'il ne fut jamais digne de m'inspirer! Eh, d'où vient donc que je l'aimais tant! j'ai regardé ce matin son portrait; je l'ai tenu plus d'une heure; je le considérais sans ressentir la moindre agitation; même en l'examinant, je me suis étonnée d'avoir été si attachée à cette image. Pourquoi n'ai-je pu aimer que cet homme? qu'a-t-il de si

Digitized by Google

séduisant? Quel charme décevant, répandu dans mes yeux, prêtait tant d'agrément à cette physionomie? où sont ces grâces si touchantes? Qu'admirais-je dans ces traits?..... O ma chère Henriette! notre prévention fait tout le mérite de l'objet que nous préférons; elle pare l'idole de notre cœur; elle lui donne chaque jour un nouvel ornement. Peu à peu l'éclat dont nous l'avons revêtue, nous éblouit nous-mêmes, nous en impose, nous séduit, et nous adorons follement l'ouvrage de notre imagination. Ce portrait, autrefois si chéri, est celui d'un homme trompeur; hélas! je l'ai regardé long-temps comme la représentation d'une créature céleste!..... Oh, je ne puis plus le voir!..... je le hais..... je me hais aussi..... je vous aime toujours.

XXVIII^e. LETTRE.

Samedi, à Winchester.

Vous mouriez d'envie que sir Henry parlât; eh bien! le voilà déclaré, proposé et refusé. Mylady Winchester m'a vanté l'amour de son frère, son res-

Digitized by Google

pect, le silence qu'il s'est imposé dans la crainte de me déplaire ; et passant de ses louanges aux miennes, elle m'a montré le désir le plus obligeant d'acquérir en moi une sœur aussi bien qu'une amie.

Vous jugez de mon embarras, ma chère, et des détours polis qu'il m'a fallu prendre. J'ai opposé mes dégoûts presqu'invincibles pour le mariage, nés du peu d'agrément que j'y ai trouvé ; mon éloignement pour l'amour, l'habitude d'une liberté qu'on ne perd jamais sans regret. A la vérité, je ne fais pas de la mienne l'usage qui y attache la plupart des veuves de mon âge, mais elle me donne l'espèce de plaisir que sent un avare en calculant ses richesses. Il jouit des biens qu'il peut se procurer, et possède dans son imagination tous ceux où l'étendue de sa fortune peut atteindre. Un seul homme, lui ai-je dit, pouvait me déterminer à sacrifier cette liberté précieuse ; un autre n'aura jamais le même ascendant sur mon cœur.

Mylady est restée satisfaite des raisons que je lui alléguais ; mais pour sir Henry, qu'elle a instruit de mes sentimens, il est bien loin de les approuver. On ne peut plus vivre avec lui ; il ne me parle point, ne me regarde point, contredit tout le monde, gronde es valets des autres, chasse les siens, brise tout ce qu'il touche, renverse tout ce qui se trouve sur son passage, va comme un fou au travers d'un parterre, et revient en rêvant donner de la tête dans le battant

Digitized by Google

d'une porte fermée, fort étonné de se voir arrêté..... Mais qu'un homme est injuste ! sa fantaisie est-elle une loi ? de quoi se fâche sir Henry ? a-t-il droit d'exiger que ses volontés déterminent les miennes ? J'ai aimé une créature de son espèce..... ah, c'est bien assez !..... Mais voici une lettre de vous.

Hélas, que m'apprenez-vous ! Quoi, lady Seymour a quitté la Cour, renoncé à sa place ?..... Que je la plains ! que son malheur me touche ! elle est dans la retraite, dans la plus haute dévotion ; et c'est la mort de mylord Gage qui cause ce grand changement, bien grand assurément ! Personne ne tenait tant au monde que cette dame..... Ah, ma chère, perdre un homme qu'elle aimait si sincèrement depuis si long-temps ; avoir surmonté tant d'obstacles ; être sur le point de l'épouser, et se le voir enlever en un jour, en un moment par un accident !..... Je ne puis refuser des larmes à ce triste événement. Mais aussi quelle fureur à des gens de ce rang, de risquer dans ces courses à perdre sans honneur une vie chère à leur patrie, et qu'ils ne devraient exposer que pour elle ! N'en sont-ils pas responsables à leurs compatriotes, à des parens qui les aiment, à une maîtresse dont ils causent long-temps l'inquiétude, et enfin le déses-poir ? Pauvre lady Seymour ! sa situation et les ré-flexions qu'elle vous engage à faire, ont pénétré mon cœur.

Digitized by Google

XXIX^e. LETTRE

Dimanche, à Winchester.

Ah, comment vous dire, vous exprimer!.... Aurai-je la force d'écrire?.... Hélas, je me plaignais de lui..... Henriette, ma chère Henriette, il est malade, dangereusement malade..... Mylord d'Ossery se meurt!.... Ah, Dieu! il se meurt!..... Voyez ce billet que je viens de recevoir.

Mylord d'Ossery, à mylady Catesby.

« Il ne me reste que peu d'instans à vivre; la con-
» tenance de ceux qui m'environnent, et la résistance
» que l'on oppose à toutes mes volontés, m'en assu-
» rent. C'est avec peine que j'obtiens la permission
» d'écrire.... Hélas! pourquoi l'ai-je tant désirée?.....
» qu'ai-je à vous dire? Vous apprendrez avec plaisir,
» sans peine au moins, que l'objet de vos mépris, de
» votre haine, aura fini son sort..... Ah! lady Juliette,
» quelle cruauté!..... mais est-il temps de m'en plain-
» dre? Pardonnez au moins à la mémoire d'un amant
» malheureux; je ne vous ai jamais trompée; je vous

Digitized by Google

» ai toujours aimée. Ces lettres que vous me deman-
» dez avec une dureté dont j'ai cru votre cœur inca-
» pable, vous seront fidèlement rendues après ma
» mort. Madame, ne m'en privez pas, pendant que
» je respire encore. »

Après sa mort!..... J'apprendrai *avec plaisir*..... peut-il croire, imaginer?..... Ah! l'inhumain! il ne lui restait que ce coup affreux à me porter! Malade, mourant peut-être..... Eh! où est-il? chez qui, dans quel lieu, dans quelles mains?..... Est-il secouru?..... a-t-il près de lui?..... Oh! cette douleur est insupportable!

Ce malheureux qui vient d'apporter ce fatal billet est reparti tout de suite, sans attendre un instant, sans dire une parole. Comment savoir!..... Abandonnée à mon effroi, à l'inquiétude la plus vive!..... Ah, plaignez-moi! mon cœur est déchiré.

Un faible espoir me luit: j'ai envoyé dans la maison où un des gens de mylord d'Ossery a passé deux ou trois jours. On assure que cet homme venait de chez sir Halifax qui a depuis peu acheté une terre à quatre milles d'ici. Je viens de faire partir John en toute diligence, pour aller s'informer si mylord d'Ossery est en ce lieu, avec ordre de rester où il le trouvera, et de me dépêcher des couriers pour m'apprendre l'état de ce pauvre Comte.

Digitized by Google

Dans ma triste incertitude, j'ai les yeux et les mains élevés vers le ciel; je me rappelle à tous momens lady Seymour; je crains..... Dieu tout-puissant, que ma prière ardente s'élève jusqu'à toi! qu'elle suspende ton arrêt! daigne en changer l'objet! Si la fin de l'un de nous doit être pour l'autre cette voix dont les accens terribles rappellent vers toi nos cœurs égarés, ah, que ce soit ma mort qui ranime dans son ame l'amour qui n'est dû qu'à toi seul! O ma chère Henriette! s'il meurt, vous n'avez plus d'amie.

XXXe. LETTRE.

Mardi, à Winchester.

Il est un peu mieux, mais la fièvre est toujours violente; heureusement les symptômes de la malignité ont disparu depuis deux jours. Il a encore des momens de délire dans lesquels il s'agite beaucoup. Hélas, il n'est point hors de danger. Je ne vous ai pas écrit hier; c'est avec peine que je tiens ma plume; je ne me sens pas dans mon état naturel; je ne puis goûter d'aucun aliment. Renfermée dans ma chambre, je n'y

Digitized by Google

admets personne; on en pensera ce qu'on voudra ; il m'est impossible d'écouter ou de répondre.

On m'avait très-bien adressé; mylord d'Ossery est chez sir Halifax, au milieu de tous les secours que Londres même pourrait lui procurer. Par un heureux hasard, le docteur Harrison s'est trouvé dans le canton; il est auprès de lui. John m'écrit qu'en arrivant il a vu tout le monde en larmes dans le château. Hélas, je le crois! Qui pourrait connaître mylord d'Ossery, et ne pas le plaindre ? Comment se défendrait-on de l'aimer? Si noble dans ses façons, si doux, si bienfaisant, les qualités de son ame se peignent sur son front; elles lui soumettent tous les cœurs; je ne l'ai jamais entendu nommer, qu'un éloge ne suivît son nom. Quel homme allia jamais plus de véritable grandeur à la bonté, à cette familiarité qui ne craint point de descendre, et imprime le respect dont elle semble vouloir affranchir? C'est une créature si digne d'exister, qui va peut-être périr..... J'attends avec crainte, avec impatience..... mais on demande Betty.

Ah, quel bonheur! *une nuit tranquille, cinq heures de sommeil, plus de délire, la fièvre considérablement diminuée; le docteur Harrison répond de sa vie, même de sa prochaine convalescence.*

O ma tendre, ma sincère amie, félicitez-moi! Je

Digitized by Google

bénis le ciel dont la bonté me le rend..... des larmes de consolation coulent enfin de mes yeux..... Ah, qu'il vive ! qu'il soit heureux ! que tous les biens qu'on envie deviennent son partage !..... Aimable et cher d'Ossery, tu m'accuses de cruauté ! que ne peux-tu lire dans mon cœur, entendre les vœux qu'il forme pour toi ! Quelle dure bienséance me retient ! que ne m'est-il permis de voler auprès de toi, d'aller soulager, partager, adoucir tes maux ; de baigner ton visage des pleurs que m'arrache le sentiment immortel qui m'attache à toi ! Ah, ranime tes espérances ! celle que tu chéris n'est point *cruelle*, n'est point *inhumaine ;* elle peut te pardonner, te revoir, t'aimer !..... Eh, bon Dieu, où m'emporte un mouvement trop vif ?..... O ma bonne, mon indulgente amie, excusez mon égarement ! Je ne suis point à moi ; mon ame est entraînée..... mais je me sens brûlante, altérée ; ma tête ne peut plus se soutenir ; mes yeux appesantis..... Hélas, qu'ai-je donc !..... Adieu ; il vivra, ma chère ; tous mes souhaits sont remplis.

Digitized by Google

XXXI^e. LETTRE.

Samedi, à Winchester.

J'ai passé trois jours sans vous écrire, ma chère, et je crains bien que mon silence ne vous ait inquiétée; j'ai eu mal à la gorge, la fièvre, et beaucoup d'accablement : on m'a saignée malgré moi. Sir Henry n'a pas voulu perdre cette occasion de faire éclater son zèle officieux; il s'est emparé de ma chambre, en a fait les honneurs..... Cet homme est bon, il souffre; quelquefois il me fait pitié, plus souvent il m'impatiente; j'ai le cœur assez sensible pour le plaindre, mais je l'ai trop prévenu pour l'aimer.

John est revenu; mylord d'Ossery est dans une convalescence qui promet un très-prompt rétablissement; mon imbécile messager me cause à présent une autre sorte d'inquiétude..... Mais on m'annonce Abraham, le valet de chambre de Mylord..... Mon Dieu! que me veut-il ? oh, que le cœur me bat!..... Si troublée pour un homme à lui! eh, que serait-ce donc si le Comte lui-même?..... Que de variété dans ma faible tête ! Je brûlais de le voir, il y a quelques

Digitized by Google

jours, et le seul nom d'Abraham m'interdit?..... C'est un billet qu'il m'apporte..... ce pauvre Abraham, il est si charmé de me revoir, qu'il ne peut me parler..... Mais lisons..... ces lignes sont tracées avec difficulté..... Il a été bien mal..... voyez, ma chère, ce qu'il m'écrit.

Billet de mylord d'Ossery, à mylady Catesby.

« Quoi, Madame, vous avez daigné vous intéresser » à mes jours? cette bonté me touche vivement; mais » la dois-je à votre seule pitié? prouverait-elle un » faible reste de cette amitié..... Hélas, j'ose à peine » me flatter que vous en conserviez un léger souvenir! » Qu'il me serait doux de penser qu'elle n'est pas en- » tièrement éteinte dans votre cœur! Ah, si l'ardeur » de la mienne pouvait la ranimer encore!..... Mais » vous ne voulez pas m'écouter. Recevez, Madame, » mes respectueux remercîmens. Sans examiner le » sentiment qui vous a fait prendre part à mon état, » je dois me trouver heureux de l'avoir excité. »

Vous voyez, il sait que j'ai craint pour sa vie. John, l'impertinent John est cause de ces remercîmens qu'il me fait.... Mais je suis obligée de finir; on attend après ma lettre. Je ne veux pas vous laisser un jour de plus dans l'incertude de ce qui peut être

Digitized by Google

arrivé; et puis il faut une réponse à Abraham. Ah! c'est une grande affaire que cette réponse.

XXXII^e. LETTRE.

Dimanche, à Winchester.

Voyez, ma chère Henriette, dans quel embarras me jette ma vivacité, cette précipitation avec laquelle j'envoyai John, sans l'avertir de se cacher, sans lui défendre de me nommer, sans lui donner d'autre ordre que de s'instruire. L'imprudent animal n'a rien su de mieux que d'aller tout droit chez sir Halifax; de renouveler connaissance avec Abraham, de lui dire qu'il venait de ma part; et de s'établir dans l'antichambre de mylord d'Ossery. Le pauvre malade, charmé de savoir près de lui un de mes gens, envoyé par moi, a voulu le voir. M. John, comme il me l'a redit lui-même, a reçu avec *bien de la joie* l'ordre d'entrer; a répondu à toutes les questions de Mylord; l'a assuré *que Mylady était plus morte que vive en le faisant partir; qu'elle avait toujours bien de l'amitié pour Mylord, et était à peine contente de recevoir trois bulletins par jour que lui John avait*

Digitized by Google

l'honneur de lui envoyer..... Si vous saviez avec quelle satisfaction cet étourdi m'a rendu compte de sa commission; comme il s'applaudit des merveilles qu'il a faites !..... Après tout, je ne dois me plaindre que de mon peu de prévoyance. J'ai renvoyé Abraham sans réponse hier : je me suis excusée sur la faiblesse de ma tête..... ah, ce n'est pas celle que je crains le plus !.... Encore Abraham !..... Encore une lettre !.... Voyons...

Ce n'est pas la peine de copier son billet; c'est à peu près celui d'hier, excepté beaucoup d'inquiétude sur ce mal de gorge que je n'ai plus. *Voyez-moi, écoutez-moi;* toujours la même chose. Il faut répondre..... Mais qu'il m'est difficile de lui écrire ! le zélé Abraham a dit à Betty, *qu'il ne partirait point sans une lettre.*

A mesure que mes craintes se sont dissipées, ma fierté a repris de l'empire sur mon ame. Je suis très-fâchée que mylord d'Ossery ne puisse douter de cette amitié dont il feint d'être si peu sûr. Par cette feinte, il ménage ma vanité; son adresse ne m'échappe point.

Oh, ces hommes ! ces hommes ! Remarquez-vous comment ils savent tirer parti des événemens : lorsque les moyens de nous subjuguer semblent leur manquer, un incident imprévu, le hasard, une *maladie* les ramènent vers le but qu'ils s'étaient proposé. Ou

Digitized by Google

ne veut point les voir, on ne veut point les entendre; tout paraît fini; mais leurs ressources ne s'épuisent jamais. Quand ils ne savent plus que faire, ils ont la fièvre, ma chère; ils n'ont plus qu'un instant à vivre; ils remplissent notre imagination de terreur; s'offrent à notre idée sous un aspect attendrissant; mettent sous nos yeux le spectacle effrayant de la mort, de la destruction de cette forme enchanteresse qui nous séduisait : et la fièvre la plus maligne n'est pas ce qui les tue, c'est notre *dureté*..... Il n'a pas songé à me dire cela.

Mais Abraham attend..... Je n'aurais jamais cru avoir si peu d'esprit. Je ne trouve rien à dire.... Oh, ce méchant John! que ne s'est-il caché!..... Je rêve en vain. Celui qui m'écrit n'est-il pas ce même mylord d'Ossery qui m'a causé des peines si sensibles, qui m'a abandonnée à Erford, qui s'est marié à miss Jenny? Ses torts sont-ils diminués? non, mais..... il a été *malade*. Allons, je vais écrire.

Je ne vous envoie point la copie de mon billet; il est très-court, très-étudié et très-mauvais. Adieu, ma chère Henriette; je vous aime toujours.

Digitized by Google

XXXIIIe. LETTRE.

Lundi, à Winchester.

Je viens de me promener au bord d'une petite rivière qui baigne les murs d'un pavillon où je vais souvent voir pêcher. Comme il était fort matin, je me suis amusée à regarder traverser la rivière à de jeunes paysannes qui vont vendre des fleurs et des fruits à la ville prochaine. Elles chantent, rient dans leur bateau; elles offrent l'image de la joie : leur habit est propre, leurs corbeilles bien arrangées. Elles ont de grands chapeaux de paille, sous lesquels on les croirait toutes jolies; elles sont vraiment agréables.

Comme le bateau venait de partir, une, mieux faite que les autres, est arrivée; elle paraissait triste, et sans montrer de regret de ce qu'on ne l'avait point attendue, elle a posé sa corbeille sur un monceau de sable, et s'est mise à se promener au bord de l'eau. J'ai dit à Betty de l'appeler; elle est venue à nous; j'ai acheté tous ses bouquets, et lui ai demandé pour-

Digitized by Google

quoi elle ne chantait pas comme les autres. Ma question l'a émue; elle a fait une petite mine pour s'empêcher de pleurer, et m'a dit avec une ingénuité charmante, qu'elle était prête à *rompre son cœur*; que Mosès, un des fermiers de mylord Winchester, la ferait mourir, elle et un autre; et le souvenir de cet autre l'a fait pleurer, et bien fort.

La pauvre enfant m'a intéressée; j'ai voulu tout savoir, et voici l'histoire de ma petite jardinière. C'est que *Mosès*..... écoutez bien, ma chère.... *Mosès* est un *méchant avare*, il avait accordé Tommy son petit-fils, avec Sara, qui *aime Tommy* comme *ses deux yeux*. La noce allait se faire; les habits étaient achetés, les parens priés, les violons retenus: *et voilà qu'une lettre, venue d'Oxford, a fait changer Mosès*. La sœur de Tommy est morte; elle a laissé de l'argent à Tommy, et le *vilain Mosès* ne veut plus de Sara pour sa petite-fille, à moins qu'on n'augmente sa dot *à proportion de l'héritage*. La mère de Sara, qui est *fière*, s'est *emportée*, a tout *rompu*; et comme elle est d'un naturel un peu vif, elle veut *tordre le cou* à Sara, si elle *aime encore* le petit-fils de cet *arabe de Mosès*; et la pauvre Sara aura le *cou tordu*, je vous l'assure, car elle *l'aime toujours*; et *l'honnête* Tommy *rompra son cœur* aussi, plutôt que de renoncer à Sara.

Digitized by Google

Entre le bonheur ou le malheur de ces simples et tendres amans, cent cinquante guinées s'élevaient comme une barrière insurmontable. Je l'ai forcée, j'ai tout aplani : le *juif Mosès*, la *fière jardinière*, l'*honnête Tommy* et la jolie Sara, sont d'accord. Ce moment est un de ceux où j'ai senti l'avantage d'être riche.

Je marie après demain mon aimable villageoise, et je la marie avec éclat. Je donne un grand souper, illumination, feu et musique sur l'eau; ensuite un bal masqué où tout le monde sera bien venu. Mylord Winchester me prête le pavillon qui donne sur la rivière; il est grand, orné, très-propre pour mon dessein. Nos dames sont enchantées de cette espèce de fête : sir Henry, malgré sa mauvaise humeur, est mon intendant; il a reçu mes ordres avec autant de gravité, qu'il eût pris une patente de premier ministre! Mylady Winchester et sir James feront les honneurs du bal; la comtesse de Sunderland ceux du souper; moi, je regarderai s'ils s'acquittent bien des emplois que je leur confie.

Je suis gaie, ma chère; je commence à reprendre le goût des amusemens; je ne veux pas examiner la cause de ce changement, je trouverais peut-être..... N'allez pas croire que le mariage de Sara soit un prétexte pour célébrer la convalescence de ce *pauvre*

Digitized by Google

comte..... n'est-ce pas ainsi que vous l'appelez? En tout cas John n'en sait rien; mon secret est en sûreté. Adieu, ma chère; je voudrais bien vous voir danser à ce bal.

XXXIV^e. LETTRE.

Mardi, à Winchester.

Encore une lettre!..... voilà un commerce bien exact et bien dangereux: j'ai besoin à tout moment de me souvenir que mylord d'Ossery m'a trompée. Malgré ce souvenir, comment résister aux mouvemens de mon cœur? ils me portent à l'écouter. Mais que me dira-t-il? ses offres réitérées de se justifier m'étonnent et m'impatientent; eh comment le pourrait-il! il s'est marié; il a même une fille de ce mariage..... on dit qu'elle s'appelle *Juliette*..... Insolent! donner mon nom à la fille de sa femme? Mylady Arthur, tante de feu mylady d'Ossery, est ici depuis huit jours; elle parle continuellement des grâces et de la beauté de la petite d'Ossery. Cette femme est la plus ennuyeuse créature qu'il soit possible de rencontrer: mais voici la lettre de Mylord.

Digitized by Google

Mylord d'Ossery, à mylady Catesby.

« Hélas! de quoi me félicitez-vous, Madame; de
» quel prix sont pour moi des jours que vous ne vou-
» lez plus rendre heureux! Vous, des égards! Ah!
» vous ne pouviez m'affliger plus sensiblement que
» par cette insultante politesse! elle est toujours com-
» pagne de l'indifférence. Supprimez-les, ces égards;
» c'est votre pitié, votre tendre pitié, qui m'est né-
» cessaire; c'est une condescendance d'un jour, d'une
» heure que je vous demande. Ne m'entendrez-vous
» point? suis-je condamné sans retour? Me refuserez-
» vous une grâce accordée aux plus vils criminels?
» Nous avons *été amis*..... Ne vous souvient-il plus
» que vous m'avez donné un nom plus doux? Mon
» amour, le vôtre, vos promesses, vos sermens
» même, tout est-il effacé?..... Rappelez-vous Erford,
» ma chère, mon adorable Juliette..... c'est un
» homme autrefois honoré de votre tendresse, qui
» vous demande à genoux un moment d'entretien.
» Par tout ce qui peut vous toucher, je vous conjure
» de ne pas rejeter ma prière. Ne continuez pas d'af-
» fliger un malheureux dont le sort est dans vos
» mains. Non, je ne perdrai qu'avec la vie l'espoir
» d'obtenir de vous un généreux pardon. J'ai un se-

Digitized by Google

» cret que je ne puis révéler qu'à vous; donnez-moi » un jour, Madame; au nom du ciel; ne soyez pas » inexorable. »

Sa *chère*, son *adorable Juliette;* cela est assez familier, je vous assure; et vous voyez quelle obstination à se faire écouter..... Ah! cette maladie, où m'a-t-elle engagée?..... Le voir! la seule idée d'une telle entrevue me fait tressaillir..... Mais cette audace de vouloir me parler!..... Cet homme est bien hardi! Ne devrait-il pas éviter mes regards? quelle pourrait être sa contenance devant moi! ne suis-je pas en droit de l'accabler de reproches?..... eh bien! il ne me craint point du tout. D'où vient le redouter, moi qui peux lever les yeux sur lui avec la noble assurance que donne la certitude d'avoir toujours bien fait.

Que je me *rappelle Erford!* hélas! s'il m'y avait vue après son départ, oserait-il me prier de me le *rappeler?* Il connaît ses fautes, mais qu'il est loin d'imaginer comment je les ai senties?..... Peut-il jamais excuser cet abandon cruel? Eh! pourquoi feignait-il; pourquoi feint-il encore! Je me préparais avec plaisir à la fête que je donne. Cette lettre vient troubler ma joie, m'embarrasser, me retracer un temps..... ah! rien n'est *effacé.*

Vous êtes fort capable de rire de mes chagrins;

Digitized by Google

vous me dites que je devrais l'*avoir vu*, l'*avoir entendu*, que *tout serait terminé*. Vous qui n'avez jamais eu à pardonner que des fautes légères, des mouvemens de jalousie, de l'impatience, de l'humeur peut-être, vous croyez qu'on peut se résoudre aisément; qu'il est facile de savoir ce qu'on veut..... Je ne puis comprendre cet espoir de pardon! mon dessein n'est pas de l'*affliger*. Je le verrais si je croyais pouvoir soutenir sa présence; je l'écouterais, s'il était possible d'excuser.... mais je vais lui écrire.

Mylady Catesby, à mylord d'Ossery.

« Eh! pourquoi, Mylord, n'aurais-je point tout » oublié! Qui m'engageait à me souvenir d'un in- » grat, à m'occuper d'un infidèle? Ne m'avez-vous » pas priée *de vous oublier?* comment osez-vous me » rappeler un temps et des lieux auxquels je ne puis » songer sans vous haïr? Quel droit avez-vous en- » core à mon amitié, après m'avoir si cruellement » récompensée de celle que je vous ai montrée? Si » votre légèreté m'a rendue à moi-même, vous ne » pouvez vous plaindre que de votre cœur. J'ignore » par quel caprice vous semblez aujourd'hui faire dé- » pendre votre bonheur de l'entretien que vous me » demandez; je ne puis consentir à vous l'accorder.

Digitized by Google

» Accoutumée depuis si long-temps à penser que je » ne vous verrai jamais, il m'est impossible de me » familiariser avec l'idée de vous revoir. Si vous avez » des secrets qu'il vous importe de me communiquer, » vous pouvez me les écrire, sûr de ma discrétion à » les taire, et de mon exactitude à vous faire remettre » ce que vous m'aurez écrit. En vérité, Mylord, re- » cevoir de vos lettres, est l'unique complaisance où » je puisse me forcer pour vous obliger. »

Je suis fâchée d'avoir envoyé cette lettre : on dit qu'entre des amans brouillés, un reproche est le préliminaire d'un traité de paix. Adieu, mon aimable Henriette, je vous aime toujours.

XXXV^e. LETTRE.

Mercredi..... non, jeudi, à six heures du matin.

Oh! ma chère Henriette, quelle agitation dans mes sens..... quel trouble dans mon ame!... je l'ai vu... il m'a parlé.... lui – même..... il était au bal..... oui, lui! mylord d'Ossery.... Ah! ne me dites plus de le voir; ne me priez plus de l'entendre! il est bien sûr que je ne puis supporter la présence de ce.... je ne

Digitized by Google

sais quel nom lui donner. Peut-on être plus hardi, plus imprudent? m'exposer!.... Je le hais, je crois.... et pourtant je voudrais avoir eu plus d'empire sur moi-même.... Je voudrais l'avoir écouté. Quel est donc ce mouvement qui m'entraîne avec force, et me fait agir contre ma volonté? Je vais partir, retourner à Londres.... Ce n'est point par obstination, mais par nécessité, par faiblesse, que j'éviterai le comte d'Ossery. Il faut bien me déterminer à le fuir, puisque je ne puis le voir avec tranquillité.

Le jour était déjà grand; fatiguée de danser, ennuyée du bal, j'ai passé sur la terrasse pour prendre l'air. Un masque en domino noir, qui me suivait depuis une heure, est venu se placer à mes côtés. Dans un lieu aussi spacieux, j'ai trouvé un peu extraordinaire qu'on choisît l'endroit où j'étais, pour m'y gêner; car le masque s'est assis tout près de moi. Mais jugez de ma surprise, quand saisissant une de mes mains, la retenant malgré mes efforts, et la pressant dans les siennes, ce masque m'a dit d'un ton ému : *Eh quoi! lady Juliette se plaît encore à faire des heureux; on m'avait assuré qu'elle n'était plus sensible à cette sorte de plaisir.*

Oh! le son de cette voix a pénétré comme un trait jusqu'au fond de mon cœur. Je l'ai reconnu..... Eh! quel autre eût osé prendre cette liberté, m'eût tenu

Digitized by Google

un tel langage!..... J'ai voulu fuir; l'audacieux s'est saisi de ma robe, et m'a retenue dans ma place. Il a ôté brusquement son masque; son camail s'est renversé..... Ah! ma chère Henriette, qu'il était bien. Le désordre de ses cheveux donnait une grâce nouvelle à ses traits; un air animé, passionné même..... Comment l'aspect de cet aimable visage m'a-t-il causé un trouble si cruel, si contraire à l'impression qu'il semblait faire sur moi? Tout-à-coup j'ai perdu la faculté de voir et d'entendre, un froid mortel m'a saisie. Je ne sais ce que le Comte m'a dit; je ne sais comment il a rassemblé tout le monde auprès de moi; en rouvrant les yeux, je me suis vue entourée d'une infinité de personnes, parmi lesquelles je cherchais en vain mylord d'Ossery; je l'ai aperçu au bout de la terrasse; et dès que je me suis levée, il a disparu; le bal a fini, et me voilà dans mon lit à vous écrire, à réfléchir, à me chagriner..... Je ne sais quel parti prendre.

Digitized by Google

XXXVI^e. LETTRE.

Vendredi, à Winchester.

Je reçois des invitations si pressantes de mylord d'Ormond, ma cousine et lui continuent à me prier avec tant d'instances, d'aller les trouver à Erford, que je ne puis me refuser plus long-temps à leur empressement. Je ne sais pourquoi je sens affaiblir ma répugnance pour retourner dans ce lieu : j'ai annoncé mon départ ici : si j'étais vaine, je pourrais m'étendre sur le regret que tout le monde paraît avoir de me perdre.

Sir James s'en va; pour le pauvre sir Henry, sa tristesse est inexprimable; il me fait une peine extrême; j'espère que mon absence lui sera utile. On dit, ma chère, que l'absence est un remède salutaire contre l'amour; remède violent, que le malade prend toujours avec dégoût, et qui n'opère pas sur tous les tempéramens. Je vais me rapprocher de vous, mon aimable amie; c'est un grand plaisir pour moi. Après quelque séjour à Erford, je retournerai à Londres,

*

Digitized by Google

et nous irons ensemble à ma jolie maison d'Amstead. Voici Abraham.,. quel paquet il m'apporte! tout un cahier écrit de la main de Mylord.... oh! permettez, permettez, ma chère, que je vous laisse.... je brûle de lire.... Ah! qu'est-ce donc qu'il me dit? vous le saurez dès que j'aurai parcouru ce cahier.

Mylord d'Ossery, à mylady Catesby.

« L'aventure du bal m'a trop appris, Madame, » que je ne puis espérer de devoir au hasard ou à mon » adresse, la faveur d'un entretien avec vous. L'hor- » reur que vous a fait ma présence, l'état où je vous » ai vue, et la douleur que j'ai sentie d'en être la » cause, m'ont déterminé à renoncer au projet de » m'approcher de vous sans votre ordre positif. Je » consens à vous écrire ce que je voulais vous dire, » si vous aviez pu m'écouter; vous me promettez de » garder mon secret, je ne doute point de votre dis- » crétion. Cependant, comme vous pourriez sentir » quelque peine en cachant à lady Henriette des faits » où vous êtes intéressée, je n'exige pas que vous vous » gêniez sur ce point. Tout ce qui vous est cher, ac- » quiert des droits sur mon cœur; votre amie ne peut » être une personne indifférente pour moi. Ah! lady » Juliette, lorsque vous aurez lu, si vous ne me par-

Digitized by Google

» donnez pas, vous n'avez jamais aimé celui qui vous » aimera toujours ! »

HISTOIRE de Mylord d'Ossery.

« Lorsque lady Charlotte Chester eut donné au duc de Penbroke une préférence que mes soins et mon attachement m'avaient fait espérer, je voulus m'éloigner d'elle, et je passai en France. J'étais vivement touché de sa perfidie ; elle me porta à éviter les femmes ; je jugeai de toutes par la seule que j'avais examinée ; je pensai que l'intérêt et la vanité étaient les uniques passions dont elles fussent susceptibles. Je m'armai donc contre elles de la connaissance que je croyais avoir acquise de leur ame, et l'employai avec succès pour me garantir de leurs charmes.

» On me présentait à la Cour, à la ville, comme un sauvage qui joignait à la férocité attribuée à sa nation, un éloignement révoltant pour des goûts adoptés et des usages reçus. Ma sagesse paraissait ridicule, surtout dans l'âge où l'on est convenu de se livrer à tous les déréglemens dont on croit qu'il peut être l'excuse ; je ne sais jusqu'où l'indulgence des Français s'étend sur cet article. Ici j'ai vu bien des gens qui, pour avoir trop espéré de cette excuse,

Digitized by Google

n'ont pu, dans leur maturité, faire oublier leur jeunesse.

» Six mois après mon départ de Londres, mon frère aîné fut tué sur mer, et le second mourut en Ecosse, d'une chute qu'il fit à la chasse. Ma fortune devint égale à celle du duc de Penbroke; je pensai que la Duchesse se repentirait peut-être d'avoir précipité son choix. Le regret dont j'imaginai qu'elle serait pénétrée, fut l'avantage le plus réel que je crus trouver en héritant des titres et des biens de ma maison.

» Mon séjour en France ne m'ôta point les impressions que j'y avais apportées; les femmes m'y parurent charmantes; mais l'idée de lady Charlotte et le souvenir de son inconstance me défendirent contre l'amour. Je revins en Angleterre, dégagé de ma passion, mais sensible encore au regret de m'y être abandonné. La vue de la Duchesse me chagrina, et me fit éprouver une sorte d'ennui qui me donna du dégoût pour Londres. Je résolus de m'en éloigner encore, et je me préparais à revoir l'Italie, quand d'Ormond, instruit de mon retour, me pressa d'aller le voir à Erford. Je m'y rendis, croyant y passer peu de jours; mais je trouvai dans vos yeux l'attrait flatteur qui devait me fixer dans ma patrie, et me réconcilier avec le sexe aimable dont lady Juliette est l'ornement.

Digitized by Google

Vous fîtes naître dans mon cœur des sentimens bien nouveaux pour moi; ils m'apprirent que je n'avais point aimé lady Charlotte, et que la vanité blessée peut exciter dans notre ame tous les regrets qui semblent naître de l'amour trahi ou méprisé.

» D'Orsey vous importuna bientôt par ses empressemens; son exemple m'effraya; l'éloignement que sa tendresse vous donna pour lui, me fit mettre tous mes soins à vous cacher la mienne. Ecouté, préféré comme ami, je craignais de paraître comme amant; il m'était si doux d'avoir votre confiance, d'être de moitié de vos amusemens, de vous voir sans cesse, sans vous donner d'ennui ni vous inspirer de contrainte, que je n'osais risquer de perdre ce bien, en vous découvrant le dessein de vous plaire. Quelquefois il me semblait que vous me deviniez. J'oubliai un jour que je n'étais pas en droit de me montrer jaloux; je vous laissai voir du dépit, de l'humeur: mon trouble vous toucha, il vous toucha trop même.... Que je sens de plaisir à me rappeler ces premiers instans de mon bonheur! ces temps heureux où, sans vous l'avouer peut-être, vous partagiez tous les mouvemens de mon ame! Ils sont passés, ces momens délicieux, et lady Juliette ne s'en souvient plus.

Avec quelle peine je renfermais en moi-même des sentimens si vifs, si tendres! Combien le souvenir

Digitized by Google

de lady Charlotte m'intimidait! Je ne considérais plus son changement sous le même aspect; depuis que je vous aimais, j'excusais la légèreté de mylady Pembroke; il me semblait que je n'avais point en moi ce charme attirant qui fait naître l'amour et le rend constant. J'osai parler enfin; mes vœux furent comblés. Vous consentiez à me donner votre main; tout m'annonçait des jours heureux : dans l'ivresse de ma joie, trop prompt à me flatter, j'ajoutais déjà au bonheur dont je jouissais, la félicité suprême qui m'était promise, quand je fus invité aux noces de Portland. Je ne sais quel pressentiment se joignait à la douleur que je sentais en m'éloignant de vous; mais je partis d'Erford, accablé du regret de vous quitter. Hélas! ce chagrin était le triste présage du malheur qui devait m'arriver!

» Avant que j'entre dans le détail humiliant de l'aventure fatale qui nous sépara, permettez-moi d'implorer votre indulgence..... Mais comment espérer de vous toucher, si vous ne m'aimez plus, si ma vue vous effraie, si vous m'avez fermé pour jamais ce cœur autrefois si tendre pour moi, si sensible à mes moindres inquiétudes! Que de sermens vous trahissez, si le soin de mon bonheur ne vous intéresse plus! Quoi, cette passion si chère! ces plaisirs si purs qu'elle nous fit goûter, ne peuvent-ils ranimer en

Digitized by Google

vous une étincelle de feu?..... Ah! remettez sur vos yeux le bandeau de l'amour! qu'il vous cache mes fautes, et ne vous laisse voir que mon repentir.

» Je retournais à Erford avec la vitesse et l'impatience d'un amant qui va revoir ce qu'il aime, lorsqu'en passant à Midlesex, je rencontrai Montfort, Bennet, Andson, Lindsey, et plusieurs jeunes gentilshommes avec lesquels j'avais été à l'université. A l'exception de Montfort qui était mon ami, j'avais peu revu les autres; ils avaient arrêté Abraham qui courait devant moi, et m'arrêtèrent aussi à la poste où ils m'attendaient. Ils revenaient de la chasse, et soupaient tous chez Montfort, dont la mère avait une maison dans ce lieu. Il me fut impossible de résister à leurs prières, ou pour mieux dire, à leurs importunités; ils m'obligèrent d'accepter un souper qui ne me promettait aucun agrément, et me privait du plaisir d'arriver assez tôt à Erford pour vous voir au moins un instant. C'était des heures dérobées à l'amour, je les perdais à regret, et n'en fis le sacrifice qu'avec une extrême répugnance. La mère de Montfort étoit partie le matin pour Londres, où un affaire pressante l'avait appelée: ainsi notre souper devenait une de ces parties libres et bruyantes, où l'on s'étourdit en parlant tous à la fois, qui finissent par

Digitized by Google

des paris ridicules ou ruineux, souvent même par briser les meubles, et s'égorger sur leurs débris.

» L'ennui me saisit dès le premier service, il augmenta de plus en plus; l'insupportable joie des convives, l'éclat de leurs voix et le désordre de leurs propos, me firent maudire cent fois l'instant où je les avais rencontrés. Le sang froid que je conservais parmi ces extravagans, ajoutait au dégoût qu'ils m'inspiraient; je m'en aperçus, et voulant tirer quelque parti de la désagréable situation où je me trouvais, j'imaginai que le seul moyen de la sentir moins, était de m'efforcer de perdre une partie de ma raison. Je ne pouvais plus espérer de vous voir en arrivant; je résolus donc de faire comme les autres, et je me prêtai à leur folle gaîté : ce projet me réussit; je commençai bientôt à trouver mes anciens camarades un peu plus supportables.

» La conversation variait, et n'était guère suivie; elle tomba sur les femmes; on en parla avec plus de vivacité que de décence : les uns les exaltaient, les autres les déchiraient. Lindsey, naturellement sensible et honnête, les défendit avec chaleur : il ramena à l'opinion où il était, que la douceur d'être aimé d'une seule, l'emporte de beaucoup sur le plaisir de médire de toutes. On se réunit donc pour louer ces

Digitized by Google

êtres charmans, auxquels le ciel remit le pouvoir de nous rendre heureux. L'un parlait de leur beauté, dont l'attrait a tant de force sur nos cœurs; l'autre vantait leur esprit plus séduisant encore, la finesse de leur goût, et la délicatesse de leurs sentimens. Montfort tout seul soutint que l'esprit naturel et l'ingénuité surpassaient le savoir et les talens qu'on faisait acquérir aux femmes, et que la plus simple était la plus aimable. On disputa contre lui; il s'obstina; et pour prouver ce qu'il avançait, il envoya dire à la gouvernante de sa sœur, de venir avec elle.

» Il fallait être aussi peu capable de réflexion qu'il l'était alors, pour exposer sa sœur à paraître au milieu de dix ou douze jeunes fous, peu en état de songer à ce qu'ils devaient à son sexe et à son âge. En attendant qu'on l'amenât, Montfort nous apprit que depuis la veille seulement, elle était sortie de la maison où elle avait été élevée; il fit éclater l'amitié la plus vive pour elle, et nous assura que personne ne pouvait être plus simple ni plus aimable. Miss Jenny vint alors confirmer, par sa présence, les louanges que son frère donnait à l'ingénuité. Son air annonçait ce caractère; il était doux, modeste; une figure noble, gracieuse dans tous ses mouvemens, réparait en elle le défaut de régularité. Elle avait cet agrément que donne la fraîcheur de la première jeunesse; et ses

Digitized by Google

traits, sans être beaux, offraient quelque chose de touchant. Elle prit sa place auprès de Montfort; et par soumission pour ses ordres réitérés, elle fit raison à ses amis des santés qu'ils lui portaient tous à la fois. Sa vue avait ranimé leur joie; il était heureux pour elle que son extrême simplicité lui dérobât une partie des transports qu'elle excitait, et des expressions dont on se servait pour vanter ses charmes. Sir Bennet s'empara de la gouvernante, et la mit bientôt hors d'état de veiller sur sa jeune élève. Miss Jenny, ennuyée d'un monde auquel elle n'était point accoutumée, insista sur la permission de se retirer; elle l'obtint avec peine, et nous quitta avec plus de plaisir, qu'elle n'en avait senti à nous voir.

» Quelques momens après, étourdi par le bruit, fatigué de la chaleur, je me levai pour prendre l'air, dont je n'avais jamais eu tant de besoin; je sortis de la salle, et me trouvai dans un vestibule dont la lumière finissait. J'en aperçus dans l'éloignement; et dirigeant mes pas de ce côté, je traversai une longue enfilade de pièces; je parvins à un grand cabinet où j'entrevis une femme: je n'eus pas le temps de la bien distinguer; un mouvement qu'elle fit, renversa une petite table, sur laquelle était une seule bougie, qui s'éteignit en tombant. Au son de voix de cette femme, à ses questions, je la reconnus pour miss Jenny, je me

Digitized by Google

nommai, et la priai de vouloir bien me faire conduire au jardin ; elle me répondit qu'elle allait sonner pour avoir de la lumière. Dans la profonde obscurité où nous étions, il lui fut impossible de trouver le cordon de la sonnette ; cet appartement lui était presqu'aussi étranger qu'à moi. Cependant elle cherchait à se rappeler de quel côté la cheminée était placée, et nous nous efforcions l'un et l'autre de la trouver. Mon embarras, et le peu de succès de nos recherches, lui parut plaisant ; elle se mit à rire de si bon cœur, que sa gaîté excita la mienne. La jeune Miss n'était guère plus à elle que moi-même ; elle appelait, mais en vain ; les gens étaient trop éloignés du lieu où nous nous trouvions, pour pouvoir nous entendre. En marchant au hasard, nous nous heurtions tous deux ; miss Jenny redoublait ses ris, badinait de mon inquiétude, et mille plaisanteries enfantines me forçaient à rire aussi.

» Déterminés tous deux à finir ce jeu, nous convînmes d'abandonner l'espérance de nous faire entendre, et de nous en tenir à trouver une porte qui conduisait à une espèce de galerie, de laquelle on passait au jardin ; nous nous orientâmes de notre mieux. Miss Jenny me prit par la main ; et se conduisant de meuble en meuble, elle reconnut la place où elle était d'abord ; m'avertit que la porte devait être vis-

Digitized by Google

à-vis de nous ; elle s'avança, et je la suivais. Malheureusement elle s'embarassa dans la table qu'elle avait renversée, et tomba rudement. Sa chute entraîna la mienne ; bientôt de grands éclats de rire me prouvèrent qu'elle ne s'était point blessée. L'excès de son enjouement me fit une impression extraordinaire ; il m'enhardit ; l'égarement de ma raison passa jusqu'à mon cœur. Livré tout entier à mes sens, j'oubliai mon amour, ma probité, des lois qui m'avaient toujours été sacrées ; la sœur de mon ami, une fille respectable ne me parut dans cet instant qu'une femme offerte à mes désirs, à cette passion grossière qu'allume le seul instinct. Un mouvement impétueux m'emporta, j'osai tout, j'abusai cruellement du désordre et de la simplicité d'une jeune imprudente, dont l'innocence causa la défaite.

» A peine ce moment d'erreur fut-il passé, que ma raison reprenant tous ses droits, je vis ma faute dans toute son étendue. Miss Jenny revenue à elle-même, remplissait l'air de ses cris, gémissait, fondait en larmes, et sa juste douleur ajoutait encore à la mienne. La lune venait de se lever ; et la lumière qu'elle commençait à répandre, me fit apercevoir cette porte, dont la recherche nous avait été si fatale à tous deux. Confus, honteux, désespéré, je ne songeai qu'à m'éloigner. Je sortis de ce cabinet qui me faisait horreur,

Digitized by Google

et passant de l'entrée du jardin dans la cour où mes gens m'attendaient, je montai brusquement dans ma chaise, et repris la route d'Erford, pénétré d'un chagrin dévorant que toutes mes réflexions aigrissaient encore.

» Qu'il se renouvela vivement à votre aspect! Avec quelle bonté votre cœur généreux s'y intéressa! Que de tendres questions! qu'elles me firent sentir de remords? Combien je me haïssais en songeant que j'avais pu vous trahir! Cependant le plaisir de vous voir, d'être sans cesse auprès de vous, de penser que vous m'aimiez; l'idée de mon bonheur prochain; un charme invincible attaché à vous, à vos regards, à vos discours, tout effacait ma tristesse. Je commençais à regarder mon aventure comme une faiblesse dont le souvenir pouvait se perdre; lorsque ses funestes suites me la rappelèrent avec force, et m'obligèrent de subir la peine de mon imprudence..... Eh, quelle peine! Ah! si vous m'avez aimé, si vous avez daigné me regretter, jugez de mes tourmens par les vôtres! jugez de ma douleur en m'arrachant à vous! à vous, que j'adorais..... que j'adorerai toujours, de quelque façon que vous puissiez me traiter. Vous devez vous souvenir, Madame, qu'un courier me fit demander la veille de mon départ d'Erford; il m'apportait une

Digitized by Google

lettre : elle était de miss Jenny, et voici ce qu'elle contennait. »

Lettre de miss Jenny Montfort, à mylord, comte d'Osserry.

« La malheureuse sœur de votre ami, la triste » Jenny Montfort est perdue, déshonorée par l'im- » prudence de son frère, par la vôtre, Mylord, et » plus encore par la sienne. Elle vous l'apprend » sans savoir ce qu'elle espère de sa démarche ; elle » n'a rien exigé de vous ; vous ne lui avez rien promis. » Quel droit lui est-il permis de réclamer ! Et pour- » tant, si vous l'abandonnez, n'aurez-vous rien à vous » reprocher ? Je désire ardemment votre réponse ; si » elle n'adoucit point ma situation, je n'attendrai » pas que ma honte paraisse à tous les yeux. Le seul » moyen qui peut m'en faire éviter l'éclat, s'est déjà » présenté à mon esprit. J'ensevelirai avec moi ce fu- » neste secret, et personne ne vous reprochera jamais » le malheur ni la mort de Jenny Montfort. »

» Peignez-vous mon état, Madame, après cette lecture ; songez dans quelles réflexions je passai cette nuit, la dernière de mon séjour à Erford. Je formai mille projets ; ma raison les détruisait à mesure qu'ils s'offraient à mon imagination ; je voulais aller trouver

Digitized by Google

Montfort, lui apprendre mon malheur, abandonner à sa sœur la moitié de mon bien, tout même. Eh! que m'était la fortune sans vous! Mais de quel front proposer à mon ami une réparation qu'en pareil cas je n'aurais point acceptée! Après l'avoir offensé, devais-je l'insulter? risquer de devenir l'assassin d'un homme dont j'avais déshonoré la sœur? et puis, Madame, et puis cette innocente créature qui m'allait devoir son être, m'était-il permis de la placer au rang des malheureux, de la livrer à la bassesse? N'apporterait-elle pas en naissant un droit de se plaindre de moi, de mépriser l'auteur de ses jours? La fin de la lettre de miss Jenny m'effrayait : au milieu de mes agitations, de mes regrets, pénétré de mon amour pour vous, désespéré de vous perdre, je pris le parti de n'écouter que l'honneur, et d'immoler mes plus chers intérêts à une personne dont l'état exigeait ce cruel sacrifice.

» Que de combats! combien me coûta ce pénible effort! c'était vous que j'abandonnais! c'était à vous qu'il fallait renoncer! J'allai vous chercher pour répandre ma douleur dans votre sein, vous confier mon égarement, mes desseins, vous demander des conseils, de la consolation; mais mon projet s'évanouit à votre vue. Comment vous faire un tel aveu! l'affreuse vérité ne put sortir de ma bouche; je n'osai même

Digitized by Google

vous donner une lettre que j'avais écrite dans le tumulte de mes pensées ; je m'éloignai ; je quittai Erford, et je me séparai de vous dans la triste persuasion de ne vous revoir jamais. Je laissai ma lettre à Abraham, avec ordre de vous la remettre quand je serais parti ; et joignant le messager de miss Jenny qui m'attendait à la poste, je pris avec lui la route de Midlesex, d'où je me rendis chez Montfort.

» La violence des mouvemens qui m'agitaient, l'effort que je me faisais pour cacher mon trouble, me causaient une chaleur brûlante ; j'étais dans une espèce d'ivresse, et me connaissais à peine. En arrivant je demandai Montfort ; il était à Londres ; on me conduisit chez sa mère. Après quelques momens de conversation, je parlai de miss Jenny ; et sachant de lady Montfort qu'il n'y avait encore aucun projet formé pour son établissement, je la demandai. Ma proposition fut reçue avec autant de joie que de surprise ; lady Montfort n'espérait pas pour miss Jenny un parti aussi riche que je l'étais ; quoiqu'elle fût née pour occuper le rang où j'offrais de la placer, son peu de fortune semblait l'en éloigner. Sa mère me conduisit, et m'annonça comme un amant qu'il fallait traiter en époux.

» Miss Jenny rougit en me voyant ; elle baissa les yeux avec une contenance triste et timide ; mon em-

Digitized by Google

barras égalait le sien. Suivant l'usage, on nous laissa seuls; la honte me mit à ses pieds; la reconnaissance la fit tomber aux miens; nous ne pûmes nous parler; des soupirs et des larmes furent les uniques expressions de nos cœurs. Je pris jour avec lady Montfort pour dresser les articles; et feignant une affaire indispensable et pressante, je partis pour Londres.

» J'arrivai chez moi dans un accablement extrême; j'étais pénétré de ma douleur, et plus encore de celle où je vous croyais livrée. En entrant dans mon cabinet, la vue d'une estampe dessinée de votre main, frappa mes yeux; je ne pus résister aux mouvemens qui s'élevèrent dans mon cœur; je me livrai à ma fureur, et poussai des cris qui attirèrent mes gens autour de moi. Une espèce de frénésie m'ôta l'usage de mes sens; je ne sais ce qui m'arriva pendant long-temps; je ne sentais, ni mon mal, ni le danger de mon état. Mes esprits, affaiblis par la violence de mes transports, par les secours de l'art, m'avaient réduit dans une sorte d'enfance. Montfort ne me quittait pas; ce qu'il avait appris de mes intentions pour sa sœur, redoublait son attachement, et rendait ses soins plus tendres et plus empressés. Il s'applaudissait de la fantaisie qu'il avait eue de la faire paraître à ce souper; il pensait qu'elle m'avait inspiré de l'amour, et le pensait avec transport; ses discours sur ce sujet renou-

Digitized by Google

velaient tous mes regrets. Je me rétablis enfin, et j'épousai miss Jenny.

» Que j'eus de peine à retenir mes larmes au pied de ces autels où j'avais cru recevoir des mains du ciel la seule compagne qui pouvait faire le bonheur de ma vie!... Après m'en avoir privé, il a voulu me la rendre, ce ciel bienfaisant; mais elle a changé, elle est devenue fière, ingrate, inhumaine; elle ne veut point pardonner.

» Je partis pour le comté d'Herney, où je conduisis une femme jeune, douce, sensible, reconnaissante, aimable peut-être; mais ce n'était pas lady Juliette; ce n'était pas la femme élue de mon cœur; celle que j'aimais toujours, à laquelle il ne me restait plus à consacrer que de tristes soupirs et d'inutiles regrets.

» Mylady d'Ossery donna le jour à une fille : sa vue fit passer dans mon cœur le seul mouvement de joie que j'aie senti loin de vous. Aimable petite innocente! combien de fois l'ai-je baignée de mes larmes, en m'applaudissant pourtant d'avoir rempli mes devoirs à son égard! Ah! que de tendresse elle devrait à son père, si elle savait jamais à quel prix il lui donna son nom!

» Je passais les jours entiers au fond des bois pour m'éloigner de lady d'Ossery; je craignais sa présence; ses attentions me gênaient; j'avais pour elle les égards

Digitized by Google

de l'amitié, et non pas les soins de l'amour. Je lui devais davantage; mais comment lui donner un cœur que vous possédiez tout? Je crus pouvoir réparer par ma générosité la froideur de mes sentimens. Prompt à lui procurer des plaisirs que je ne partageais point, je lui donnais des fêtes, je l'accablais de présens; elle disposait à son gré de ma fortune; tout lui était prodigué; elle paraissait contente, et je la croyais heureuse; le temps m'apprit qu'elle ne l'était pas plus que moi.

» Quelquefois je voulais vous écrire, vous ouvrir mon ame, vous instruire des raisons de ce mariage, dont vous deviez avoir été si surprise. Mais me convenait-il de révéler la faiblesse de ma femme, de la mère de ma fille? Comment vous dire, *pendant un instant de ma vie j'ai pu oublier que je vous aimais, j'ai pu manquer à cette probité, premier fondement de l'estime dont vous m'avez honoré?*

» Mylord Exeter, mon ami depuis l'enfance, était le seul qui connut mon attachement pour vous : il le connaissait long-temps avant vous-même. C'est à lui que je m'adressai pour être informé de ce que vous faisiez. J'appris que vous étiez restée à Erford, que vous y pleuriez la mort de votre frère.... Ah, pardonnez à l'amour désespéré la bizarre contrariété de ses vœux! Que n'aurai-je pas donné pour vous rendre

Digitized by Google

tranquille, heureuse! et pourtant je sentais de la douceur à penser que vous étiez à Erford, que vous y étiez seule, que vous y pleuriez; que peut-être j'avais part à vos larmes; que parmi ces regrets donnés à la perte d'un frère chéri, quelques soupirs s'échappaient vers l'amant qui vous adorait. Votre retour à Londres me causa les plus vives inquiétudes; vous receviez les visites du duc de Suffolk; jaloux, injuste, je tremblais qu'il n'obtînt un bien auquel je ne pouvais plus prétendre.

» Je recevais chaque semaine un détail circonstancié de toutes vos démarches; cette espèce de commerce indirect que je semblais entretenir avec vous, était le seul plaisir où je fusse encore sensible. Que ces détails touchaient mon cœur! combien ils redoublaient mon estime et mon attachement! Quelle femme jamais se conduisit à votre âge avec tant de prudence! sut allier si bien la sagesse austère à l'aimable gaîté, à l'usage du monde! Quelle autre posséda jamais au même degré ces vertus douces, charme de la société! cette indulgence qui fait aimer en vous la supériorité dont vous craignez l'éclat!... Ah! lady Juliette, est-ce seulement pour vous faire admirer, que le ciel répandit sur vous ses dons les plus flatteurs? Il a été un temps où vous croyiez ne les avoir reçus que pour me rendre heureux.

Digitized by Google

» Après une année de séjour à Herney, lady d'Ossery fut attaquée d'un mal qui semblait annoncer la consomption; de prompts secours la rétablirent un peu. Mais au commencement de l'hiver, elle retomba dans une langueur qui fit craindre pour sa vie. Son danger et sa douceur pendant le cours de sa maladie me touchèrent; je devins assidu près d'elle. En réfléchissant sur ma conduite, je craignis de l'avoir chagrinée; je redoublai de soins et d'attentions pour effacer l'impression que mon indifférence avait pu faire sur son esprit; je ne sortais point de sa chambre; je lui présentais moi-même tous les médicamens propres à la soulager. Je sentais alors la force du lien qui nous unissait; je n'en avais pas rempli tous les devoirs, et je me le reprochais amèrement.

» Je l'aidais un jour à marcher dans une galerie où elle avait désiré d'essayer de se promener; sa faiblesse la forçait à se jeter entièrement dans mes bras. Après avoir fait quelques pas, elle rentra dans sa chambre, s'assit; et, toujours appuyée sur moi, elle sentit que je la pressais doucement. Elle fit un mouvement de surprise, me regarda attentivement; et, voyant dans mes yeux des marques du plus grand attendrissement, elle prit une de mes mains, et l'arrosant de ses larmes : « Je suis bien malheureuse, me dit-elle, de vous causer tant de peine; j'étais destinée

Digitized by Google

à vous affliger. Faut-il que j'excite votre douleur! Hélas, mon état éleverait une flatteuse espérance dans un cœur moins généreux que le vôtre! Ma mort va rompre des liens qui vous contraignent; une chaîne dont le poids vous accable, sous laquelle vous gémissez. Une forte inclination avait prévenu votre ame: je n'ai pas droit de m'en plaindre, ma reconnaissance en est plus grande; mais pardonnez, Mylord, pardonnez mes pleurs; c'est la première fois que j'ose en répandre devant vous. J'ai renfermé mes cruelles peines: vos bontés, l'attendrissement où je vous vois, ma fin prochaine m'arrachent l'aveu d'un sentiment que vous n'avez pu partager. Tant d'égards, de bienfaits, pour me dédommager de l'amour que vous me refusiez, en me faisant admirer, respecter l'époux que j'adorais, ont sans cesse aigri le regret de ne pouvoir lui plaire. Je souhaite, continua-t-elle, que celle dont le souvenir m'a fermé votre cœur, ait conservé pour vous une tendresse digne de votre constance. J'ai cru devoir vous cacher mon attachement, vous en épargner les preuves: la crainte de vous être importune, m'a fait étouffer jusqu'aux mouvemens de ma reconnaissance; souffrez qu'elle éclate dans ces derniers instans. Vous avez sacrifié à l'honneur d'une fille infortunée un bien qui vous était cher: puissiez-vous le recouvrer quand elle ne sera plus; et puissent mes

Digitized by Google

vœux ardens attirer sur vous toutes les bénédictions de ce ciel qui m'entend, qui m'appelle, et d'où j'espère bientôt veiller au bonheur de mon généreux bienfaiteur, de celui qui a daigné faire un si grand effort pour ne pas m'abandonner à la honte dont la mort même n'aurait pu me garantir. Aimez ma fille, aimez-la, Mylord, et oubliez les maux que sa malheureuse mère vous a causés. »

» Mylady d'Ossery pouvait parler sans crainte d'être interrompue; chaque mot qu'elle prononçait, était un trait douloureux qui me perçait le cœur. Je l'avais négligée; le temps ne m'offrait plus de moyen de réparer, par une conduite plus tendre, cette longue indifférence qu'elle avait trop sentie. Ah! Madame, qu'il est affreux d'avoir tort, et que ceux qu'on offense, se trouveraient vengés, s'ils pouvaient comprendre l'effet terrible des remords sur un cœur sensible et vertueux!

» J'avais fait venir de Londres, les docteurs Lereins et Harrison; par mes soins mylady d'Ossery rassemblait autour d'elle tous ceux qui pouvaient inspirer de la confiance dans leur art. Ce n'est pas à vous, Madame, que je crains d'avouer le désir ardent que j'avais de la sauver; mais ni sa jeunesse, ni les secours de l'art, ne purent la tirer d'un état tout-à-fait désespéré. Je la perdis; elle expira dans mes bras : et,

Digitized by Google

malgré les assurances qu'on me donna de l'espèce de sa maladie, maladie née avec elle, et que la délicatesse de sa constitution ne pouvait lui faire supporter plus long-temps, je me regardai avec douleur comme une des causes de sa mort; je me rappelais sans cesse ce qu'elle m'avait dit : je ne pouvais me consoler de n'avoir pas eu assez de force sur moi-même pour feindre au moins, et lui cacher qu'une autre occupait mon cœur. Mais, lorsqu'on a perdu tout espoir d'être heureux, pense-t-on pouvoir quelque chose pour le bonheur d'un autre ?

» A mesure que ce triste spectacle s'effaçait de ma mémoire, je songeais avec transport que vous étiez libre encore : je me flattais qu'un amour si tendre n'était point éteint; que vous en conserviez le souvenir ; que ma vue et le récit sincère de mon aventure pourrait le ranimer. La connaissance de votre caractère aidait à me tromper. Je lui avouerai tout, me disais-je, elle m'écoutera, elle me plaindra ; elle me pardonnera.... Que vous avez cruellement détruit ces douces illusions !

» Comme je n'avais quitté Londres que pour vous épargner le déplaisir d'y rencontrer une femme portant le nom que vous aviez daigné choisir en vous déterminant à en changer, j'y retournai trois mois après la mort de lady d'Ossery. Avec quelle ardeur je me

Digitized by Google

rapprochais des lieux que vous habitiez! quel désir vif de vous voir, de vous parler, d'entendre le son flatteur de cette voix chérie!... J'arrive, je cours vous chercher; en passant devant la porte de la duchesse de Newcastel, j'aperçois des gens à votre livrée; j'apprends que vous êtes chez elle; mon empressement me cache l'imprudence de ma démarche; j'entre, je vous vois, vous me reconnaissez; quel trouble sur votre visage! que de dédain dans vos yeux! Vous saisissez un prétexte, vous sortez, et je reste immobile, pénétré de douleur, et forcé de m'avouer que j'ai mérité ces marques d'un mépris qu'il m'est impossible de supporter. Je me présentai en vain à votre porte; je vous écrivis en vain : mes lettres constamment refusées, mes efforts pour vous voir rendus inutiles par vos précautions, toutes mes tentatives sans succès, me firent désespérer d'appaiser votre colère. Je n'obtins de compassion que de Betty; mais elle était sans crédit auprès de vous. Carlile n'osa s'intéresser ouvertement pour moi, dans la crainte de déplaire à lady Henriette. Enfin, mettant le comble à vos rigueurs, vous partîtes; et peu de temps après je vous suivis. Halifax venait d'acheter une terre ici; j'y vins avec lui; je vous écrivis. Avec quelle fierté vous avez reçu ces témoignages de ma tendresse! vous ne m'avez répondu que pour vous débarrasser de mes importuni-

Digitized by Google

tés, avec une hauteur, une dureté, qui n'est point dans votre cœur, à laquelle je ne puis vous reconnaître. Après m'avoir laissé trois jours à mon inquiétude, c'est pour me demander vos lettres que vous m'écrivez... Vos lettres!.... ah! ne me les demandez jamais; non, jamais je ne consentirai à vous les rendre..... Je vous croyais fléchie; la bonté qui vous a intéressée à ma vie, qui vous a fait tenir un de vos gens chez Halifax, me paraissait un retour de ce tendre penchant qui vous attachait à moi; je me flattais qu'au moins l'amitié vous parlait encore en ma faveur..... mais non; vous ne m'aimez plus; ma vue vous a épouvantée, vous a privée de vos sens. C'est la présence d'un amant autrefois souffert, préféré, chéri, qui a répandu sur vos joues la pâleur de la mort.

» Il est donc vrai que j'ai perdu tout espoir de vous attendrir : quoi, rien ne peut-il vous ramener?... Mais vous avez raison, Madame, je ne dois me plaindre que de moi-même; je serais trop heureux si j'avais à me plaindre de vous..... avec quel plaisir je vous pardonnerais! Ah! lady Juliette, si jamais vous daignâtes penser à un homme que vous croyez ingrat, infidèle, que vous aviez d'avantages sur lui! Vous pouviez haïr, mépriser celui qui vous affligeait; et moi, je ne puis qu'estimer, révérer, adorer celle qui me rend le plus malheureux de tous les hommes. »

Digitized by Google

Ah! la pauvre lady d'Ossery, que son destin me touche ! pourrais-je refuser des larmes à sa mort? Quelle force d'esprit! adorer son mari, lui cacher son amour par égard, par reconnaissance !.... Eh, que ne l'aimait-il, que ne la rendait-il heureuse! elle était digne de son attachement. Pourquoi la fuir, l'affliger? n'avait-elle pas des droits à sa tendresse? quelle cruauté de l'en priver! la dureté de cette conduite me révolte. Je suis bien éloignée d'approuver ce chagrin farouche dont il l'a rendue la victime. Infortunée miss Jenny, celle qui vous bannissait du cœur de votre époux, voudrait vous rappeler à la vie, vous voir posséder ce cœur qui devait être à vous! elle ne troublerait point votre bonheur..... Hélas, ma chère Henriette, quelle différence! j'ai pleuré, et lady d'Ossery est morte..... je me reproche de l'avoir haïe. J'étais bien injuste, bien inhumaine de la haïr; c'était à elle à me détester. Je suis sensiblement affectée de cette mort. Puisqu'il le permet, je vous envoie ce cahier..... Je ne sais encore ce que je pense..... Ah, cette aimable Jenny, que son sort a été triste; je le croyais si heureux !

Digitized by Google

XXXVII^e. LETTRE.

Samedi, à Winchester.

Mylord d'Ossery avait bien raison de dire que l'espèce de ses torts m'était inconnue. Comment aurais-je imaginé?... quelle aventure! ce *cabinet*..... cette *obscurité*.... sa hardiesse..... Il appelle cela *un malheur*.... *J'oubliai mon amour*, dit-il... Ah! oui, le hommes ont de ces *oublis;* leur cœur et leurs sens peuvent agir séparément; ils le prétendent au moins; et par ces distinctions qu'ils prennent pour excuse, ils se réservent la faculté d'être excités par l'amour, séduits par la volupté, ou entraînés par l'*instinct*. Comment pouvous-nous démêler la véritable impression qui les détermine? les effets sont si semblables, et la cause si cachée? Mais cette excuse qu'ils prennent, ils ne la reçoivent pas; remarquez cela : ce qu'ils séparent en eux, ils le réunissent en nous. C'est nous accorder une grande supériorité dans notre façon de sentir, mais faire naître en nous une terrible incertitude sur l'espèce des mouvemens qui les portent à désirer de nous posséder.

Digitized by Google

Pourtant, ma chère Henriette, ce *perfide*, cet *ingrat*, cet homme *faux* et *trompeur*, n'était qu'un infidèle..... pas même un infidèle..... Sa tête *troublée*.... sa raison *égarée*..... ah, quel égarement! qu'il m'a coûté de larmes! faudra-t-il pardonner!.... Mais comment mylord d'Ossery a-t-il pu me laisser deux ans dans l'ignsrance de ce secret?.... il en donne une raison.....il en donne de tout..... Qu'il a souffert, que de probité dans ce sacrifice! quelle générosité! Il parle de sa fille : *aimable innocente*, dit-il.... je me plais à lui voir ce naturel tendre..... Pauvre petite! je crois, ma chère, que je l'aime aussi.

Ah, s'il m'avait parlé à Erford, que de peines il nous eût épargnées à l'un et à l'autre! Je me serais prêtée à sa situation; il m'eût été moins dur de le céder, que de m'en voir abandonnée; je me serais consolée par la part que j'aurais eue à la noblesse de son procédé; j'aurais pleuré sans doute, mais je n'aurais pas versé des larmes si amères. Je ne l'aurais pas haï, méprisé; au contraire, il pouvait conserver mon estime. L'amitié nous eût liés de ces chaînes douces, si chères aux cœurs bien faits; il n'eût pas fui dans le nord de l'Angleterre pour m'éviter; nous nous serions vus; j'aurais aimé sa femme. Quel sujet avais-je de m'en plaindre? pourquoi n'aurait-elle pas été ma compagne, mon amie? elle vivrait peut-être encore.

Digitized by Google

Je ne me ferais point le reproche cruel d'avoir innocemment causé ses chagrins. Mais à quoi servent à présent tous ces j'*aurais*, il *eût*, dont je vous fatigue? Milady d'Ossery est morte. Son mari était coupable; l'est-il encore? ne l'est-il plus? voilà le point embarrassant : la raison de me cacher son secret est bien légère; si peu de confiance..... mais c'était sa femme : oh! je ne sais que résoudre.

XXXVIII^e. LETTRE.

Dimanche, à Winchester.

Je pars après demain pour Erford; Abraham est ici : son maître envoie savoir de mes nouvelles; je le crois plus inquiet de ma réponse que de ma santé. La fin touchante de sa femme avait arrêté les transports de ma joie, elle me frappe encore; mais mon cœur parle, il se fait écouter. Ma chère Henriette, concevez-vous mon bonheur? Le comte d'Ossery n'est pas indigne de ma tendresse; qu'il m'est doux d'accorder à son mérite ce que je croyais donner à la prévention! il n'a point démenti ces qualités distinguées qui lui soumirent toutes les affections de mon ame. C'est un

Digitized by Google

homme estimable, sincère, généreux, qui va bientôt reparaître à mes yeux..... Ah! tout est pardonné, tout est oublié. Je ne lui ferai point acheter par des soumissions, des craintes, des incertitudes, un bien qu'il désire; un prompt retour sera le prix de sa confiance.... Quel heureux avenir s'ouvre devant moi! mais je vais lui écrire, pourquoi retarderais-je le plaisir que je puis lui procurer? Voici la copie de mon billet

A mylord d'Ossery.

« Vous me croyez changée! non, je ne le suis point. » Sensible à votre confiance, je crois devoir l'être » aussi à vos sentimens. Je vais chez mylord d'Or- » mond. Si vous voulez vous rendre à Erford, j'y re- » verrai le comte d'Ossery avec ce plaisir vif qu'on » sent en retrouvant un ami que l'on croyait avoir » perdu pour jamais. »

En l'invitant d'aller à Erford, en lui disant que je le verrai avec plaisir, n'est-ce pas tout lui dire? Je cache avec peine l'agitation de mes sens; la joie brille dans mes yeux; on dit que je suis embellie depuis deux jours. O ma chère amie, que je voudrais vous voir!

Mais j'ai des adieux à faire, des larmes à essuyer. Le pauvre sir Henry! il est en vérité digne de pitié:

Digitized by Google

je lui ai ouvert mon cœur, il sait tout; j'ai cru devoir quelque chose à l'extrême passion qu'il a pour moi. Cette confidence, en lui prouvant mon estime, a paru calmer un peu ses chagrins : il sera mon ami, dit-il; mon bonheur le consolera,... il m'a touchée. Adieu, ma chère Henriette; j'attends vos félicitations à Erford! j'y serai jeudi, peut-être mercredi : vous jugez bien que j'ai beaucoup d'envie d'y arriver.

Mylord d'Ossery, à lady Henriette.

Lundi, à Erford.

Vous écrivez, belle Henriette, à mylady Catesby; on a reconnu votre main, vos armes; mais à qui remettre votre lettre? Est-il encore au monde une mylady Catesby? ce n'est pas du moins à Erford qu'il faut la chercher. Si, à la place de cette amie si chère à votre cœur, vous voulez en accepter une nouvelle, mylady d'Ossery est prête à répondre à vos tendres félicitations. Elle a ouvert votre lettre avec une liberté dont vous serez peut-être étonnée; mais quels droits n'a pas cette femme charmante! cette Juliette..... Elle est à moi, pour jamais à moi! Plus de mylady Catesby;

Digitized by Google

c'est ma femme, mon amie, ma maîtresse, le génie heureux qui me rend tous les biens dont j'étais privé. Permettez-moi de vous remercier du désir généreux que vous aviez qu'elle me pardonnât. Elle l'a fait; elle a mis dans cet acte de bonté toute la noblesse de sentimens dont vous la connaissez capable; hier fut le jour à jamais fortuné....

Milady d'Ossery.

Eh bien, cet indiscret! il ne me laissera rien à vous dire. O ma chère Henriette, ils étaient tous unis contre moi; on ne m'appelait ici que pour me conduire dans le piége préparé : ma cousine conduisait la conjuration; on ne m'a pas donné le temps de respirer. Un amant repentant à mes genoux, des parens chéris priant pour lui; un cœur tendre, le ministre présent. En vérité, on m'a mariée si vite, si vite, que je crois de bonne foi que le mariage ne vaut rien. Mylady d'Ormond est si vive.... si absolue....

Mylady d'Ormond.

J'arrive à temps pour me justifier : un *piége*, une *conspiration*, un *mariage qui ne vaut rien*..... Que penseriez-vous de moi, ma chère Henriette, si vous

Digitized by Google

n'étiez sûre de mes sentimens pour notre amie? Oui, je l'ai mariée au Lord d'Angleterre le plus aimable; le mariage est bon, je vous assure; et aucune des parties contractantes n'a envie de le rompre. Juliette n'est-elle pas en droit de se plaindre de moi! Son bonheur a toujours été un de mes souhaits les plus ardens; je le crois parfait, et je m'attends à des complimens de votre part.

Mylady d'Ossery.

On vous attend avec impatience ici: point de fêtes, de bals, sans ma chère Henriette; je dirais, point de plaisirs, si la personne qui suit ma plume des yeux, n'était déjà un peu jalouse de ma tendre amitié.

FIN DES LETTRES DE MYLADY CATESBY.

Digitized by Google

L'ABEILLE,

FRAGMENS PUBLIÉS DANS UN JOURNAL

EN 1761.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ABEILLE.

Ceux qui aiment les longs ouvrages, en voyant la brièveté du mien, pourront former des doutes sur mon esprit. Je commence donc par avertir que je m'en crois assez pour composer un gros livre; mais de peur de m'ennuyer moi-même, j'entreprends une simple feuille; elle n'excédera jamais un cahier de petit papier : dans cette étendue bornée, si je dis des platitudes, nécessairement j'en dirai peu; toutes les fois que l'on imagine un dessein, comme pouvant devenir une sottise, c'est une marque de bon sens de s'ôter les moyens de la rendre complète.

Je prends l'Abeille pour titre; je ne le crois pas nouveau, mais j'aime la petite bête qui porte ce nom. Elle est laborieuse, utile, et ne nuit point aux autres créatures, à moins qu'une juste défense ne l'y contraigne. Sa position dans l'univers doit le lui faire paraître agréable; comme ses besoins la conduisent à respirer sans cesse le parfum des fleurs, ses regards, toujours frappés de leurs brillantes couleurs, ne se fixent pas souvent sur le reste de la nature. Si sa façon de penser nous était aussi connue que son tra-

Digitized by Google

vail, nous trouverions, je crois, beaucoup de douceur dans ses sentimens.

Je ne sais pourtant si ce nom n'offrira pas le sujet de quelque maligne application; il est des esprits si portés à en faire, que tout leur en fournit l'occasion. Si, sur ce titre, quelqu'un considérant le monde comme une ruche, où les uns travaillent et les autres bourdonnent, allait me croire un grave personnage, ou me prendre pour une de ces mouches importunes, dont on évite difficilement la piqûre, il se tromperait en vérité: afin d'obvier à cet inconvénient, je vais confier de ma fortune et de mon caractère tout ce qui peut servir à me faire connaître, au moins autant que je consens à me découvrir. (*)

Je tais mon sexe, seulement pour laisser le plaisir de le deviner; ma taille est haute, j'ai les yeux noirs et le teint assez blanc; ma physionomie annonce de la candeur, mes procédés ne l'ont point encore démentie: en parlant à une personne que j'aime, j'ai

(*) Mme. Riccoboni avait quarante-sept ans, à l'époque où elle crut devoir faire elle-même son portrait; il est probable qu'elle a plus consulté son souvenir que son miroir, pour tout ce qui tient au physique. Pour le reste, elle porte d'elle-même et de son talent un jugement impartial.

Digitized by Google

l'air vif et gai, très-froid avec les étrangers; je traite durement ceux que je méprise, je n'ai rien à dire à ceux que je ne connais pas, et je deviens tout-à-fait imbécille quand on m'ennuie.

Une vie simple, même uniforme, me procure une santé parfaite; des chagrins réels, un long et triste assujettissement n'ont jamais pu l'altérer; mon humeur est inégale, elle dépend de la situation de mon ame; tous mes sentimens se peignent sur mon front; je n'ai point l'art de me contraindre : en m'abordant on lit dans mes yeux, si le sérieux ou l'enjouement présidera à ma conversation.

J'ai des amis, j'en ai peu; s'il était possible d'en cultiver beaucoup, je n'en pourrais chérir qu'un petit nombre. L'esprit m'amuse sans me séduire, mais les qualités du cœur m'intéressent, m'attachent et me plaisent dans tous les temps. Je ne suis point riche, mais la modération m'a toujours paru capable de suppléer à l'opulence; j'ai même pris l'habitude de ne pas me croire pauvre, en me comparant à ceux qui jouissent d'une grande fortune, parce que je n'ai pas leurs désirs, et me passe de mille choses sans m'en priver.

On me demandera peut-être pourquoi j'écris? quel est mon dessein? quel avantage la société tirera du caprice qui me fait auteur. Je ne répondrai point à

Digitized by Google

ces questions; en rendant un compte exact de mes motifs, ma sincérité me nuirait; des lecteurs malintentionnés ne m'accorderaient jamais d'avoir rempli mon projet, ils me dégoûteraient par leurs contradictions, ils me donneraient de l'aigreur, ou me rendraient à ma paresse naturelle.

Je n'annonce rien, je ne promets rien, je me contenterai de justifier mon titre par la variété de mes sujets; j'imiterai l'Abeille, en travaillant comme elle, sans assujettissement pour les parties de ma composition; je la suivrai sur la rose et sur la moindre fleurette; j'exclus de ma feuille les éloges, la critique, et sur-tout la malignité; mon plus grand soin sera de ne désobliger personne. Après cette assurance, le lecteur est sans doute aussi inquiet que moi, de la façon dont je m'y prendrai pour l'engager à me lire

Le genre que je choisis n'est pas neuf, je le sais; mais n'est-il pas plus honnête d'imiter de bons modèles, que d'inventer des fables mal tissues, de badiner sans goût, ou de déclamer avec humeur contre des mœurs que beaucoup d'écrivains blâment sans les connaître? Celui qui montre le désir d'être utile ou agréable, a du moins le mérite de tendre au bien ou à l'amusement de la société; si son esprit ou ses lumières ne répondent pas à sa bonne volonté, il a

Digitized by Google

mal fait d'écrire; on peut rejeter l'ouvrage, mais sans mépriser l'auteur: le livre d'une personne dont le cœur est bon et les intentions droites, n'est jamais décidément un mauvais livre : je voudrais bien qu'on me jugeât sur mes principes.

L'art difficile d'écrire est devenu un talent commun; tout le monde compose et fait part au public de ses productions : l'un ambitionne une réputation éclatante; l'autre veut se faire un revenu des idées qu'il jette au hasard sur le papier : une personne sensible, n'osant peut-être se livrer à l'amour, répand dans un roman les sentimens de son cœur, et se plaît à les voir partager au lecteur attendri; l'historien veut instruire; le bel esprit, amuser; le philosophe, éclairer; le poète, ravir, charmer : que résulte-t-il de toutes ces prétentions? Le public entre rarement dans les vues des auteurs : il pèse, examine, compare, juge à son gré, décide à sa fantaisie, et souvent prononce que l'historien est menteur, le romancier fade, le bel esprit plat, le poète froid, le philosophe ennuyeux; cela dit, le monde va comme si personne ne s'était donné la peine d'écrire. Cette réflexion rend l'Abeille bien incertaine dans son vol.

Tous les sujets sont épuisés; on nous présente depuis si long-temps les mêmes objets : s'élever contre les mœurs, c'est affaiblir ce que d'autres ont dit; et

Digitized by Google

puis, nous sommes si fatigués de leçons; on nous crie sans cesse, *vous êtes des extravagans ; corrigez vos erreurs, réprimez vos folies.* Eh! nous connaissons si bien nos fautes; il dépend de tout être pensant de corriger les siennes : mais on nous les reproche si durement; il entre peut-être plus d'obstination que de penchant pour le vice, dans la faiblesse qui nous conduit à les supporter chez les autres, et à négliger d'en détruire la source en nous-mêmes.

A quoi servent les avertissemens de tant d'orgueilleux philosophes ? eh! sans les écouter, jetons les yeux autour de nous; quel livre que le monde! qu'il est facile d'y lire, et combien il nous instruit si nous l'examinons! Mais quel doit être le fruit de l'étude que nous sommes maîtres d'en faire ? de le haïr, de l'éviter, de le considérer avec horreur ! ce serait tirer du poison d'une plante dont on pouvait exprimer un suc salutaire.

Vivons dans ce monde, n'adoptons point ses erreurs, et gardons-nous de penser, en les évitant, que nous ayons le droit de mépriser les faibles qu'elles ont séduits. L'homme qui nous parut hier méchant ou corrompu, par une seule réflexion faite pendant la nuit, sera peut-être demain digne de notre estime ; la philosophie si noble dans ses principes, si douce dans ses maximes, si indulgente dans ses leçons, se

Digitized by Google

confond insensiblement avec la triste misanthropie ; et la morale, source inépuisable de consolation pour l'humanité, n'est plus employée qu'à nous affliger, à nous humilier ou à nous insulter.

Eh ! parlons-nous, et ne nous querellons pas : que celui dont le génie a pénétré beaucoup, regarde son savoir comme un bien recueilli dans la société, et qu'il doit y répandre sans exiger son admiration, même sa reconnaissance ; qu'au fond de son cœur, il se compare à un fleuve qui, après s'être grossi de mille ruisseaux, dont la réunion forme sa grandeur, laisse couler ses eaux sur les terres, les arrose, entretient leur fraîcheur, parce que la nature, en préparant son accroissement, l'a destiné à embellir la prairie et à la rendre fertile.

Je finirai cet essai par un conte, dont j'ai pris l'idée dans le Tatler anglais ; on ne doit pas s'attendre que la fin de ma feuille réponde jamais à son commencement, cela serait exact ; mais j'ai seulement promis de la variété.

Digitized by Google

L'AVEUGLE.

Une guerre civile divisait les gnomes et les rendait malheureux, quand la reine des génies, attentive à maintenir l'harmonie parmi tous les êtres soumis à son pouvoir, nomma Nirsa, la plus jolie des Fées qui formaient sa cour, pour devenir leur arbitre, terminer leurs différends, et leur donner, avec la paix, tous les biens dont elle est la source.

La charmante Nirsa descendit au centre de la terre, appaisa les troubles des gnomes, dissipa les factions qui les excitaient, et satisfaite de leur avoir rendu la tranquillité, en rétablissant leur première union, elle les quitta, et reprit la route du brillant séjour où habitait la reine des Fées.

En remontant vers la voûte éthérée, Nirsa rêvait dans son char; les colombes qui l'emportaient avec rapidité, éblouies par l'éclat du soleil, dont elles avaient perdu la vue pendant plusieurs jours, prirent leur vol moins haut qu'à l'ordinaire, et se rappro-

Digitized by Google

chèrent insensiblement de la terre : Nirsa baissant les yeux par hasard, se trouva au-dessus d'un bosquet agréable et solitaire. Deux personnes de sexe différent, assises au pied d'un sycomore, paraissaient pénétrées d'une vive douleur; elles mêlaient leurs larmes, et l'on s'apercevait aisément qu'un même sujet les forçait d'en répandre.

La Fée se sentit touchée de compassion : comme elle pensait que la plus belle prérogative d'un grand pouvoir, est d'accorder des grâces et de faire naître la joie dans tous les cœurs, elle dirigea le vol de ses colombes vers la terre, et pendant qu'elles l'y conduisaient doucement, elle fixa ses regards sur une pierre métallique, où se gravaient d'abord tous les objets qu'elle désirait voir : à l'instant l'histoire de ces jeunes amans se traça sous ses yeux.

Nadine, fille d'un prêtre de Visnou, avait été élevée avec Zulmis dont les parens, consacrés à ce dieu, le servaient aussi. Sur la foi d'un oracle, leur hymen fut projeté, on leur permit de se voir, de se parler sans cesse : la liberté d'être toujours ensemble, accoutuma leurs cœurs aux douceurs de l'amour. Nadine, adorée de Zulmis, l'aimait passionnément. Depuis deux ans ils espéraient le retour d'Alibeck, un sage révéré dans ces contrées : il voyageait pour leur trouver une eau merveilleuse; cette eau devait

Digitized by Google

détruire les obstacles qui s'opposaient à leur bonheur. Alibeck n'était plus, on l'ignorait, et Nadine et Zulmis l'attendaient encore.

L'amant de Nadine, doué de toutes les vertus, de tous les agrémens qui rendent aimable, n'avait jamais vu le soleil : un voile épais le lui cachait; ses yeux, fermés dès sa naissance, ne pouvaient apercevoir les charmes de Nadine : son ame s'était attachée à la sienne, par des liens plus forts que ceux dont la beauté forme le tissu; sa douceur, sa bonté, l'égalité de son humeur, son esprit, la noblesse de ses sentimens, lui soumettaient un cœur formé pour apprécier les qualités du sien.

La mère de Nadine, initiée dans les mystères de Zoroastre, par une superstition née des idées naturelles aux mages, regardait l'aveuglement de Zulmis, comme une marque de réprobation. « Le soleil éclaire tous ceux qu'il aime, disait-elle, sans doute il hait Zulmis; que Zulmis appaise sa colère, qu'il voie, ou qu'il renonce à la main de Nadine. »

Un oracle, consulté depuis long-temps, assurait que Zulmis verrait la lumière avant la fin de sa vingtième année : le sage Alibeck, qui avait promis de pénétrer à la source de Zetma, pour y puiser de l'eau miraculeuse, n'était point revenu; ce jour, le dernier d'une espérance si chère, les rendait mal-

Digitized by Google

heureux à jamais ; dans une heure, Zulmis accomplissait sa vingtième année, ses yeux ne s'ouvraient point; les prêtres de Visnou allaient venir les séparer cruellement, désunir leurs mains, déchirer leurs cœurs, forcer ces amans de se dire l'un à l'autre, *je te dégage de tes sermens :* dans l'attente de ce fatal instant, Zulmis et Nadine pleuraient, gémissaient, et se juraient de s'adorer toujours.

Nirsa n'eut pas besoin de s'instruire davantage ; en sortant de son char, elle souhaita de prendre la forme d'Alibeck, et se trouva métamorphosée en un vénérable vieillard.

Sous quelque figure qu'il plût à Nirsa de se montrer aux humains, elle conservait toujours les avantages attachés à la noblesse de son être ; son ame, supérieure à celle des mortels, l'éclairait et la guidait sans cesse ; ainsi qu'une personne masquée, en se présentant devant une glace, quoique frappée par une image différente de la sienne, ne perd pas l'idée de ses propres traits, la fée, sous une forme étrangère, parlait, agissait, comme l'objet dont elle avait pris l'apparence, sans oublier jamais qu'elle était Nirsa.

Elle s'avança d'un pas lent et majestueux vers le lieu où le désir d'obliger l'attirait : dès que Nadine l'aperçut, elle poussa un cri de joie, et courant à sa rencontre : « O sage chéri du ciel ! ô Alibeck, est-ce

Digitized by Google

vous que je vois ? lui dit-elle, venez-vous remplir nos désirs, combler nos vœux ? nous apportez-vous le divin spécifique ? allez-vous nous rendre heureux ? Ah ! que votre longue absence nous a coûté de larmes ! encore un moment, et je perdais Zulmis pour jamais. »

En parlant, elle conduisait la Fée près de son amant ; Nirsa le contempla avec plaisir : les fleurs de la première jeunesse paraient son teint des plus vives couleurs ; sa taille était haute, gracieuse et légère, ses traits réguliers et délicats ; de longs cheveux châtains, naturellement bouclés, tombaient sur ses épaules ; le nom d'Alibeck, l'espoir qu'il concevait de son arrivée, répandaient sur ses joues l'éclat de la rose nouvelle : Nirsa l'eût déclaré le plus beau des enfans d'Adam, si les charmes de Nadine n'eussent suspendu son jugement.

La Fée s'assit entre eux sur un lit de gazon, calma leurs craintes, rassura leurs cœurs encore incertains, répondit à leurs questions, et promit de les rendre heureux. « Une partie de vos souhaits, dit-elle, peut s'accomplir avant la fin du jour, les obstacles qui s'opposent à vos vœux, disparaîtront à ma voix, vous serez unis : mais, aimable Nadine, quand je veux combler vos désirs, vous devez me les exposer avec sincérité : consultez bien vos véritables intérêts ; sans

Digitized by Google

ouvrir les yeux de Zulmis, je puis vous lier tous deux d'une douce chaîne. Est-ce sa main ? est-ce la fin de son aveuglement que vous me demandez ? si cet aveuglement cesse, n'y perdrez-vous rien ? »

« Eh ! que pourrai-je y perdre ? dit Nadine étonnée.—Plus que vous ne pensez, reprit Nirsa : Zulmis, privé de la lumière, vous aimera toujours ; les qualités qui ont fait naître son amour, l'entretiendront sans cesse : votre époux sera votre amant : vous vieillirez aux yeux des autres, vous conserverez une éternelle jeunesse pour Zulmis ; vos années s'écouleront dans un paisible repos ; Zulmis vous devra tous ses plaisirs, son bonheur dépendra de vous seule, et quand l'auteur de la nature vous rappellera dans le séjour céleste, vous y arriverez sans avoir éprouvé les peines cruelles que font sentir des mouvemens jaloux, l'abandon d'un ingrat, ou le regret d'aimer un inconstant. »

« Et Zulmis, dit Nadine, s'il reste privé de la lumière, en sera-t-il plus heureux ? »

« Non, continua la Fée ; en vous possédant il jouira d'un grand bien, mais il n'en connaîtra jamais toute l'étendue ; il ne contemplera point des charmes dont la vue augmenterait ses plaisirs à chaque instant ; jamais un souris de Nadine ne portera l'ivresse du sentiment dans son ame ; il ne saura pas que Nadine

Digitized by Google

est belle, mais il l'aimera toujours, et Nadine sera parfaitement heureuse. »

« *Elle sera parfaitement heureuse !* s'écria Zulmis, ah ! c'est tout pour moi ; j'ignore ce que je puis perdre en restant dans l'obscurité ; mais, sage Alibeck, obtenez-moi la main de Nadine, et je ne regretterai rien ; que j'entende toujours le son mélodieux de cette voix chérie, que je touche la main de Nadine, qu'elle presse doucement la mienne, qu'elle m'aime, me le dise, me le répète mille fois en un moment, et tous mes vœux seront remplis. Est-il d'autres biens ? des biens plus grands ? ah ! s'il en est, Zulmis ne peut les comprendre, et ne désire pas de les connaître. »

« Mais, dit en soupirant Nadine, ne pourriez-vous pas lui faire voir la lumière, et le rendre constant ? »

« Croyez-vous, reprit Nirsa, que la science d'un mortel surpasse le pouvoir du ciel ? ignorez-vous l'extrême légèreté de ce sexe ? Dès que les yeux de votre amant parcourront tant d'objets capables de charmer ses regards, comment espérer de les fixer sur un seul ? l'immensité de cet univers suffit-elle aux désirs inquiets, aux vœux audacieux des hommes ? on en a vu, qui, peu satisfaits de tant de beautés offertes à leur amour, ont voulu forcer les intelligences de l'air à descendre sur la terre, pour leur donner des plaisirs nouveaux. »

Digitized by Google

« Hélas! dit Nadine, si je demande que Zulmis reste dans son état, mon amour, mes complaisances, eront donc son seul bonheur? il n'en sentira, il n'en onnaîtra point d'autre? eh! si un sort fatal le privait le moi, quelle serait sa consolation? j'emporterais lonc avec ses regrets, la triste certitude de le laisser lans une éternelle douleur? Cher Zulmis! quoi, le oin intéressé de me conserver ta tendresse, me ren- lait cruelle à ton égard! je te ravirais des biens que u peux goûter! je te priverais de la vue du ciel, de elle des créatures, des eaux, des bois, des fleurs, es merveilles de la nature, de ces astres brillans, dont éclat nous charme et nous étonne! non, oh non, uissant Alibeck, ouvrez les yeux de Zulmis, qu'il oie, qu'il admire, qu'il jouisse de ces objets, qui me nleveront peut-être; n'importe, rendez-le heu- ux, ah! qu'il le soit, et qu'il cesse de m'aimer, si n inconstance peut ajouter à sa félicité! »

« Non, Alibeck, non, s'écria Zulmis, que je ne ie jamais le jour, que j'en sois à jamais privé, si sa rté doit me rendre Nadine moins chère. »

Nirsa touchée de ces tendres sentimens, prit les ains de Nadine et celles de Zulmis, et les unissant: Couple charmant, leur dit-elle, aimez-vous tou- rs de même; conduisez-moi devant ces parens qui

voulaient vous séparer; allons au temple de Visnou, et vous connaîtrez le pouvoir d'Alibeck. »

Ils se rendirent tous trois dans un des parvis du temple; les parens de Nadine et ceux de Zulmis s'y étaient rassemblés et se disposaient à envoyer chercher les jeunes amans, pour les désunir : la vue d'Alibeck les remplit de surprise, de joie; l'espérance anima les amis de Zulmis, et l'attente d'un événement émut tous les cœurs. Les prêtres se préparèrent en silence à suivre les ordres du sage : la Fée reçut leurs respects, et plaçant Zulmis sur un siége élevé, elle passa trois fois sur ses yeux une pierre précieuse; ensuite parlant à haute voix, elle prononça ces mots :

« Si l'Etre suprême ne t'a point condamné pour toujours à cette triste obscurité, que le voile de tes yeux tombe; jouis désormais de la contemplation de ses ouvrages. »

On vit alors les paupières de Zulmis se détacher; elles se levèrent peu à peu, et ses yeux s'ouvrirent : un cri de surprise, jeté par lui, annonça le prodige que la Fée venait d'opérer; elle ordonna à tout le monde de s'éloigner du lieu où Zulmis était, et s'offrant seule à ses premiers regards, elle lui parla : mais l'étonnement le rendait insensible, muet, immobile; il n'osait se livrer à sa joie, il craignait d'être séduit

Digitized by Google

par un songe agréable, et tremblait qu'un triste réveil ne fît évanouir son bonheur.

« Zulmis, lui dit Nirsa, si l'éclat du jour vous blesse, fermez vos yeux un peu de temps, vous les ouvrirez ensuite, et distinguerez plus facilement les objets dont vous êtes environné. »

Zulmis ébloui, mais enchanté, s'écria : « Jamais, ah jamais, je ne les fermerai volontairement, ces yeux si long-temps privés du spectacle brillant qui les frappe ! » Sa mère ne pouvant retenir les mouvemens rapides de son cœur, courut à lui, et le serrant contre son sein : « O mon fils ! ô bonté du ciel, ô Alibeck ! ô jour heureux ! répétait-elle. — Qu'entends-je, dit Zulmis en l'embrassant avec ardeur, c'est ma mère ! c'est celle dont la main secourable me guidait dans l'obscurité, dont la complaisance attentive cherchait mes désirs jusqu'au fond de mon cœur ; sa voix vient de le pénétrer ; que ses traits m'intéressent, que je me sens ému en les apercevant pour la première fois, qu'ils m'inspirent de respect, de vénération, de reconnaissance : ô ma mère ! ma tendre mère ! rendez-moi plus heureux encore, montrez-moi Nadine, donnez-moi Nadine : ô sage Alibeck ! daignez m'apprendre à distinguer ma chère Nadine. »

Des larmes de joie coulaient des yeux de la charmante maîtresse de Zulmis ; elle allait s'avancer, un

Digitized by Google

signe de Nirsa la retint. Au bruit du retour d'Alibeck, une foule nombreuse s'était hâtée d'accourir au temple : la Fée fit approcher les jeunes prêtresses qui s'empressaient pour voir Zulmis, il s'en trouva bientôt entouré; Nadine se mêla parmi elles, inquiète, troublée; agitée; un mouvement qu'elle n'avait point encore senti, lui fit remarquer la parure de ses compagnes, et regretter de ne s'être jamais occupée de la sienne.

Les regards timides et incertains de Zulmis cherchaient Nadine, parcouraient tant d'attraits variés, son cœur craignait de se méprendre, ses yeux s'arrêtèrent enfin sur son aimable maîtresse : il souhaita qu'elle fût Nadine; considérant encore toutes ces jeunes beautés, il fixa Nadine pour la seconde fois, soupira, et la montrant à Alibeck : « Ah! lui dit-il, serais-je inconstant? un nouvel objet me séduirait-il? si ce n'est pas là Nadine, je suis ingrat et malheureux. »

Ces paroles pénétrèrent au fond du cœur de Nadine. « Eh quoi! Zulmis, mon cher Zulmis, dit-elle, cesseras-tu de m'aimer? »

« Ah! c'est le son de sa voix, s'écria Zulmis, c'est elle, c'est Nadine, c'est la divinité de mon ame; toutes ces merveilles de la nature, dont je n'avais point d'idée, sont rassemblées sur ce visage charmant

Digitized by Google

ô Alibeck! privez-moi, si vous le voulez, de la vue du monde entier, mais augmentez, redoublez en moi la faculté de voir, d'admirer, d'adorer ma chère Nadine. »

Des cris de joie s'élevèrent autour de ces tendres amans, on les ceignit d'une chaîne de fleurs, ils s'avancèrent vers l'autel, où le grand-prêtre les unit pour jamais. Zulmis, sûr de posséder Nadine, se tourna vers tous ceux qui le félicitaient : « O douceur! ô plaisir! ô enchantement! répétait-il; ô mes amis! êtes-vous aussi heureux que moi, quand en vous abordant vous vous dites, *je suis bien aise de vous voir?* »

Pendant que Nadine et Zulmis fixaient tous les regards, Nirsa quittait la forme d'Alibeck; dès qu'on s'aperçut sous la sienne, l'admiration succéda à la surprise; les femmes s'inclinèrent profondément, les hommes se prosternèrent à ses pieds.

« Habitans de ces paisibles lieux, dit la Fée, les vertus de ces amans sont récompensées; ils s'aimeront toujours, et l'ange de la mort les conduira ensemble dans les régions sublimes, où commence une nouvelle vie. Vous, qui partagez leur joie, souvenez-vous jamais du passage de Nirsa dans vos contrées. » Alors elle disparut; les sylphes, à un signe qu'elle fit, élevèrent près du temple un superbe palais pour

Digitized by Google

Zulmis et Nadine ; d'immenses trésors y furent apportés. Tous ceux qui étaient présens à cet événement merveilleux, virent accomplir le plus ardent de leurs souhaits ; et Nirsa, la charmante Nirsa, remonta au séjour brillant des Fées, avec la douce satisfaction d'avoir fait des heureux.

SUITE DE L'ABEILLE.

Il est surprenant de voir la plupart des hommes, sur-tout de ceux que la naissance ou la richesse distingue, profiter si mal des efforts que l'on fait pour les rendre sages et habiles : dès leur plus tendre jeunesse, on s'applique à former leur cœur, on leur enseigne à penser, à se conduire : des gens savans se destinent et s'emploient à leur donner des principes solides, des connaissances utiles. Que de moyens leur sont offerts pour développer, pour étendre cette intelligence sublime dont le premier homme fut doué : intelligence qui, dans leur idée, succédant seulement des pères aux fils, les élève au-dessus des autres créatures, leur soumet l'empire de l'univers, les autorise à regarder leurs compagnes comme subordonnées à leur génie, et condamnées à en reconnaître la supériorité.

J'étais un jour chez une dame, où dix personnes

Digitized by Google

du grand monde s'entretenaient d'un événement fâcheux et récent ; il intéressait tous les ordres de l'Etat; on formait cent conjectures différentes sur les suites qu'il pourrait avoir ; pour appuyer ses opinions, on cita des exemples tirés de l'histoire ; quelle confusion ! que de méprises ! quelle ignorance des temps, des lieux, des personnes ! je ne pus m'empêcher d'en rire.

« Eh bien, me dit la maîtresse de la maison, quand elle se vit seule avec moi, voilà pourtant les êtres dominans dans la nature, destinés à commander, à régir, à guider notre sexe, et à le maîtriser ! on fait tout pour eux; dix ans sont employés à leur donner de l'esprit, de la raison, à les rendre capables de voir, de sentir, de juger ; ils possèdent tout, jouissent de tout ; le monde semble créé par eux seuls.

« Nous, négligées de nos pères, trop souvent regardées comme des êtres inutiles, à charge, qui viennent enlever une portion de l'héritage d'un fils, seul objet de la vanité d'une grande maison, on nous abandonne aux soins d'une vieille femme de chambre, qui passe de la toilette, où elle commence à déplaire, à l'emploi difficile d'éclaircir nos premières idées. Nous sortons des mains de cette inepte gouvernante, pour entrer dans des maisons, où des filles, qui ne connaissent point le monde, nous enseignent à le haïr,

Digitized by Google

nous répètent de le craindre, sans nous prévenir sur ses véritables dangers : une contenance modeste, quelques principes respectables, étouffés par mille préjugés, sont les seuls avantages que nous procurent plusieurs années perdues chez elles. Nous rentrons dans la maison paternelle, pour y perfectionner des talens frivoles; nous y vivons sans jouir de rien. Muette au milieu d'un grand cercle, une fille ne semble pas être compagnie, à peine lui parle-t-on, à peine ose-t-elle répondre; son cœur, son esprit, son ame, ne sont point connus. On nous marie enfin, et c'est un prodige si, à trente ans, une femme est parvenue, par ses réflexions, par une étude pénible des autres et d'elle-même, à penser, d'après les seules inspirations de son ame, si elle est formée pour acquérir les connaissances et pratiquer les vertus qui sont le partage égal des deux sexes.

Cette dame avait raison; communément les hommes sont élevés, et les femmes s'élèvent elles-mêmes; elles n'ont souvent d'autre maître que leur cœur, maître habile, dont la méthode est sûre : mais combien d'obstacles s'opposent à cette *étude pénible*, qu'elles sont forcées de faire? mille objets les en détournent, et la façon de penser des hommes à leur égard, les en dégoûte.

Un de mes amis, touché de voir une femme très-

Digitized by Google

raimable, uniquement occupée des grâces de sa per-
sonne, paraissant trop attentive à relever ses charmes
par tout ce qui pouvait en augmenter l'éclat, crut
devoir lui écrire, pour l'engager à donner un peu
de temps à des soins plus sérieux : voici la réponse
qu'il reçut.

*Lettre de madame la marquise de ***, à monsieur le Commandeur d***.*

« Il était inutile, Monsieur, de terminer votre lettre
par une apologie des motifs qui vous l'ont fait écrire;
l'ai lue avec attention et sans me fâcher de vos
vis : très-déterminée à me conduire par mes pro-
res inspirations, j'écoute un conseil sans humeur,
ır-tout quand l'amitié le dicte; je veux bien confier
es raisons à l'honnête homme qui me désirerait
arfaite, et m'estime assez pour penser qu'il me se-
it *facile* de le devenir.

» Je passe *un temps considérable à ma toilette*;
la est vrai, Monsieur : j'en *emploie beaucoup à*
oisir des étoffes, à décider de la parure du jour,
de celle du soir; je conviens de cela : mais que
temps *perdu* fût mieux employé *à lire, à penser,*
réfléchir, former mon caractère, cultiver mes ta-

Digitized by Google

lens, orner mon esprit, assurer mon goût; vous me permettrez, Monsieur, de n'en rien croire.

» Tant qu'une parure brillante, un air agaçant, le caprice, la légèreté, l'imprudence et l'étourderie, attireront sur mes pas une foule empressée à me plaire, me feront distinguer, préférer, chérir, à quoi bon, Monsieur, songerais-je à me donner des qualités estimables, qui coûtent à acquérir, et dont il m'est si commode et si aisé de me passer ?

» Si votre sexe mettait un prix flatteur à nos vertus, s'il accordait au mérite le tribut de louanges qu'il prodigue à la beauté, on nous verrait travailler à parer nos grâces naturelles des attraits solides de l'égalité d'humeur, de la bonté, de la douceur, de l'esprit et du savoir : sûres de trouver des amis, nous dédaignerions l'art d'attirer des amans.

» Mais une femme n'inspire jamais qu'un sentiment intéressé; les désirs, l'amusement, l'attente d'un plaisir passager, sont les motifs secrets des hommages rendus à ses charmes; on l'aime parce qu'elle est belle; on la cherche, on la suit, on la sert, dans l'idée qu'elle est faible; on s'y attache par l'espérance de la voir devenir folle, et de profiter de sa démence. est-ce la peine, Monsieur, de se gêner, de se contraindre, pour tirer si peu de fruit d'un vrai mérite

Digitized by Google

quelle femme n'est pas digne de ce qu'un homme est capable de sentir en la voyant ?

» Si vous étiez sensés, les femmes serait raisonnables ; la façon dont elles vivent, n'est pas un défaut de leur naturel, mais la suite inévitable de votre conduite avec elles; vos erreurs les égarent nécessairement : eh ! corrigez-vous ; devenez honnêtes, sensibles ; chérissez la décence, appréciez les vertus, vous les ferez renaître : bornant nos désirs à vous plaire, vos sentimens détermineront toujours les nôtres. »

Mon ami voulut répondre, il ne trouva rien à dire.

Pendant que je suis sur la différence des soins que l'on croit devoir à ses enfans, suivant celle de leur sexe, je donnerai ici quelques lignes des mémoires du comte de Lipari. Il s'exprime en ces termes :

» Je vivais chez le duc de Matalonne, quand ma femme naquit. Je n'avais guère plus de dix ans, et je me souviens encore de l'étrange réception qu'on lui fit à son arrivée dans le monde. La fortune du Duc était considérable, il souhaitait ardemment un héritier, et sans cesse il importunait le ciel de ses vœux, afin d'obtenir une bénédiction si désirée. On lui annonça enfin qu'il allait devenir père. Sa reconnaissance éclata par des bienfaits répandus dans tous les monastères; les autels furent parés de ses dons

Digitized by Google

magnifiques ; son empressement et sa tendresse redoublèrent pour celle dont le sein fécond devait remplir sa plus chère espérance.

» Le temps amena le moment si vivement désiré ; la Duchesse donna le jour à une aimable et innocente créature, qui apportait en naissant un droit incontestable à l'amour, aux soins, à la bienveillance de ses parens. Je croyais pouvoir féliciter le Duc, et courais dans ses bras ; on me retint. Avant de se livrer à la joie, on devait examiner cet être encore inconnu, savoir de quel sexe la nature l'avait doué : la place qu'il occuperait dans le cœur de son père, était incertaine ; un regard allait en décider. Hélas ! c'était une fille, c'était celle qui est devenue la compagne de ma vie, l'objet de mon amour et de mes complaisances. Le Duc en la connaissant, la repoussa d'une main, et porta l'autre à ses yeux. Un air de tristesse se répandit sur tous les visages. La Duchesse, dont l'état exigeait des ménagemens, ignora plusieurs jours le malheur qu'elle avait eu de mettre une fille au monde.

» Malgré ma grande jeunesse, je fus frappé de cette bizarrerie, je la trouvai inhumaine ; j'y ai trop réfléchi depuis, pour ne pas la mépriser ; et peut-être la comtesse de Lipari doit-elle une partie de ma cons-

Digitized by Google

tante tendresse à la pitié qu'elle m'inspira le jour de sa naissance.

» Cette folle préférence pour un fils, est une faiblesse de l'orgueil, et la plus condamnable sans doute. Ce n'est pas sa fortune, ses vertus, le bonheur dont on croit jouir, que l'on désire de faire passer après soi sur une autre tête, c'est son nom.

» Je le dis à regret, si tant de grands qui se sont crus heureux en laissant des successeurs de leur sang à de vastes possessions, à des titres honorables, à des emplois brillans, pouvaient jeter les yeux sur leurs héritiers, les observer, suivre leurs démarches, pénétrer leurs sentimens; il y en aurait bien peu qui eussent sujet de s'applaudir d'être la tige de ces rameaux flétris.

» L'inconséquence naturelle des hommes peut leur faire adopter un préjugé; mais quand il est absolument injuste, comment le temps et la réflexion ne parviennent-ils pas à le détruire? est-il possible que des parens osent porter des regards si différens sur des créatures si semblables, qui leur imposent décidément les mêmes obligations, et que la loi de l'humanité, plus sainte que celle de l'usage, doit leur rendre également chère!»

Comme le comte de Lipari écrit ses mémoires pour ses deux filles, il s'adresse ici à elles.

Digitized by Google

« O mes filles ! je vous ai reçues avec joie des mains du ciel ; les bras d'un tendre père vous furent toujours ouverts ; vous jouirez de mes biens ; ma plus douce espérance est de vous voir heureuses. Mes titres s'anéantiront ; cette vaine grandeur qui m'environne, sera ensevelie dans le sein de l'oubli ; mon nom mourra parmi les hommes ; mais ma mémoire vivra dans vos cœurs. »

Comme j'ai un peu d'humeur aujourd'hui, je ne saurais conter ; rien d'agréable ne s'offre à mon idée. Je finirai donc mon petit cahier, par des lettres traduites de l'arabe.

Digitized by Google

LETTRES

DE LA

PRINCESSE ZELMAÏDE,

AU

PRINCE ALAMIR, SON ÉPOUX.

PREMIÈRE LETTRE.

Hélas ! tu m'as donc quittée ? Trompée par ta tendre feinte, j'ai cru que tant d'apprêts menaçaient seulement les hôtes de nos bois. O quel triste réveil ! mon époux loin de moi, ses esclaves empressés à le suivre, les hennissemens de ses fiers coursiers, le son aigu des clairons, ces chariots armés de faux tranchantes !..... O guerre ! ô fureur ! ah ! j'ai reconnu tes enseignes terribles ! Mon ame s'est troublée. Dans mon effroi j'ai appelé mon bien-aimé : mes accens douloureux ne l'ont point ramené près de moi : il craint donc de voir couler les pleurs qu'il fait répandre ! il ne veut donc point partager l'amertume de mes regrets !

Digitized by Google

Cher Alamir! mes regards sont fixés sur ce champ fatal où tu rassembles tes guerriers; j'aperçois ton superbe pavillon; je te crie, en pleurant, de m'accorder un seul instant; ma voix se perd dans les airs..... Mais quel bruit se fait entendre ?..... ah, bruit affreux! cruel signal! déjà mon illustre époux déploie ses drapeaux de pourpre; il saisit son arme redoutable, la trompette l'appelle, ses sons funestes l'entraînent loin de Zelmaïde : il part, court, vole, me fuit; mes yeux, baignés de larmes, entrevoient à peine le nuage de poussière que sa marche élève dans la plaine..... Puissances suprêmes, veillez sur ses jours précieux!

O Alamir! ô délices de mon cœur! mes mains vont cultiver un jeune laurier. J'irai chaque jour l'arroser de mes pleurs : il croîtra, et quand l'instant marqué pour ton retour arrivera, ses feuilles ombrageront ta tête, ou couvriront ma tombe.

Digitized by Google

IIe. LETTRE

Mes pas, errans dans ce vaste palais, me conduisent au hasard; ils ne me guident plus sur les traces de celui que j'aime, de celui qui, semblable à l'astre radieux dont la chaleur ranime toute la nature, faisait passer au fond de mon cœur le feu de l'amour et les doux transports de la joie. O le plus désiré, le plus chéri, le plus aimable des mortels! pourquoi? ah! pourquoi me prives-tu de ton auguste présence? Quelle loi barbare me retient où tu n'es pas? d'où vient que Zelmaïde ne suit point Alamir, ne partage pas ses fatigues, ses dangers, elle qui tant de fois partagea ses plaisirs!

Un heureux temps se retrace à ma mémoire, mille tendres souvenirs se mêlent à son idée. Hélas! ton absence cruelle les rend aussi douloureux que présens à mon cœur. Ah! que ne suis-je encore sur ces rives paisibles, où l'amour te soumit à mes lois. O jardins fleuris de mon père! que ne suis-je encore assise à l'ombre de vos cèdres odorans; et que mon cher Alamir n'y est-il près de moi! j'entrelacerais ses cheveux de guirlandes de myrte; je presserais dans sa coupe

Digitized by Google

un fruit délicieux; je la remplirais d'une liqueur parfumée, dont la vapeur enchanteresse le ferait tomber languissant entre mes bras : il chercherait ses forces abattues sur les lèvres de Zelmaïde, et mon ardeur les lui rendrait.

Ah ! reviens, reviens, lumière de ma vie, astre de mon bonheur ! rends-moi ces jours charmans, que les chaînes du plaisir nous unissent encore ! Comme la rose s'épanouit au matin pour s'humecter des pleurs de l'aurore, mon cœur s'ouvre sans cesse à l'espérance de te revoir.

Sitôt qu'un léger sommeil appesantit mes yeux, une favorable illusion te rend à mes désirs. Je t'entends, je te vois, je m'élance dans tes bras ; je m'y sens délicieusement pressée. Tu me parles, et le son de ta voix, comme un trait rapide, pénètre mon cœur et le ranime. L'amour nous unit de ses plus doux liens; l'excès de mon bonheur dissipe l'erreur qui me le faisait goûter : je m'éveille, je t'appelle, je te cherche, et ne te trouve plus; hélas ! mon cher Alamir, je ne te trouve plus ! le jour paraît, son éclat me blesse; je me dérobe à la vue de mes esclaves, à leurs chants, à leurs jeux. J'évite tes sœurs, je me fuis moi-même! souvent, cachant ma tête languissante dans le sein de ta mère, je lui crie en pleurant : Ah! qu'est devenu l'époux que vous m'avez donné ?

Digitized by Google

IIIe. LETTRE

Au lever de l'aurore j'attendais des preuves de ta tendresse. Craignant de retarder d'un instant le plaisir que je me promettais en recevant ta lettre, j'ai passé la nuit dans ce parterre où ta main a souvent choisi des fleurs pour me parer. Insensiblement la tristesse de mon cœur m'a conduite sous ces voûtes magnifiques où reposent les cendres de tes aïeux. Pressée de je ne sais quel mouvement, je me suis prosternée devant la tombe de ton auguste père : j'ai versé des parfums sur ces restes révérés; j'ai invoqué l'ame de ce héros ; je l'ai conjurée de devancer tes pas, de les guider, de détourner de toi les dards acérés de l'ennemi..... Eh quoi, mon cher Alamir, tu as des ennemis ? ah, périsse celui qui te hait! Mains cruelles, qui faites voler la mort autour de vous, vos traits lancés au hasard, peuvent donc atteindre le cœur de la triste Zelmaïde ? Hélas! ma joie, mon bonheur, ma vie dépend donc à présent d'un barbare, d'un inhumain, d'un vil mercenaire, peut-être ?..... Ah ! quel génie destructeur inventa l'art funeste de la guerre, osa l'une main impie souiller de sang les autels de la

Digitized by Google

gloire, et sur des monceaux de morts, élever un temple à l'honneur!

O mon cher Alamir! quand mon cœur, quand ma main furent le prix de ton ardeur sincère, les vertus brillaient sur ton front majestueux : à mon arrivée dans ces climats favorisés du ciel, tes Etats paisibles, tes sujets heureux offrirent à mes regards l'image de ce jardin délicieux, dont l'homme est pour jamais banni. Des cris de joie, de vives acclamations, de tendres vœux, précédaient et suivaient ta marche pompeuse; tu n'étais point guerrier alors, ta gloire te paraissait-elle moins grande?.... Mais l'astre du jour va bientôt éclairer d'autres contrées, les voiles de la nuit s'étendront-ils sur ce palais avant qu'Asor se montre à mes yeux? Asor devait m'apporter ta lettre... m'aurais-tu oubliée? ah! si l'absence me bannissait un instant de ta pensée! si tu cessais.... Pardonne, Alamir; un doute injurieux ne s'élève point dans mon ame.... Mais, qui retient Asor? d'où vient qu'Asor ne s'offre point à mes regards? Non, Alamir, non, ce n'est pas toi, c'est un esclave, un esclave négligent, qui trompe les vœux de Zelmaïde.

Digitized by Google

IVe. ET DERNIÈRE LETTRE.

Quel songe affreux vient de répandre l'horreur dans mon ame éperdue! Alamir, mon cher Alamir, je t'ai vu pâle, abattu; un voile noir, souillé de sang, te couvrait en partie; tu l'opposais à mes regards, pour me cacher le trait qui perçait ton flanc. Un horrible cri a rassemblé près de moi mes esclaves alarmés. En les voyant, en leur parlant, je ne pouvais calmer mes esprits agités. Les gémissemens de mon cœur me paraissaient un funeste présage. Asor est arrivé; et ta lettre, ta tendre lettre éclaircissant cet obscur nuage, m'a rendue à toi, à l'amour, à moi-même.

Ah! comment celui qui m'*aime*, m'expose-t-il à des douleurs si vives? tu m'*adores*, et je verse des larmes: tu me *désires*, et je suis loin de toi: *la gloire t'ordonne* de *secourir ton allié*; et pour lui obéir, tu déchires le sein de ta *chère Zelmaïde*.

Eh! quelle est donc cette gloire cruelle? ses droits sont-ils plus saints que tes sermens? plus forts que ton amour? plus puissans que le mien? J'élève mon cœur et mes mains vers la voûte azurée; je bénis l'auteur de la nature, dont la sagesse infinie a tout

Digitized by Google

prévu : il a formé mon sexe le plus faible, parce que la force, unie à la beauté, l'aurait rendu trop supérieur aux autres créatures : la femme eût été sans maître, et l'homme sans compagne, les douceurs de l'amour seraient encore ignorées. Grâce à la bonté divine, ma seule gloire est de te plaire; elle ne m'impose de loi que celle de t'adorer, de te le dire, de te le prouver. J'aurai rempli tous mes devoirs, si, conservant toujours ton cœur, je te rends sans cesse heureux, si je marque tes jours par tes plaisirs, si, en expirant dans tes bras, j'emporte au séjour de la lumière ton estime et tes regrets.

L'honneur ne m'ordonne point de te fuir, de répandre l'amertume au fond de ton ame, de te livrer à la dévorante inquiétude. Il veut que je t'aime, que je te sois fidèle : qu'il m'est doux, qu'il m'est facile de pratiquer les vertus de mon état! Ah! si comme toi, pour acquérir une immortelle renommée, il me fallait affliger ce que j'aime, ô mon cher Alamir! je ne pourrais point, je ne voudrais point graver le nom de Zelmaïde au temple de mémoire.

Pour continuer un ouvrage de ce genre, il faudrait n'avoir jamais lu les admirables feuilles de M. Addisson. Je m'examine, je me juge et je m'arrête.

FIN DES LETTRES DE LA PRINCESSE ZELMAÏDE.

Digitized by Google

SUITE
DE MARIANNE,

(PUBLIÉE EN 1761.)

Digitized by Google

Digitized by Google

CORRESPONDANCE

DE

GRIMM ET DIDEROT.

—

La suite de Marianne est une imitation parfaite de la manière de Marivaux, mais d'un beaucoup meilleur goût. Si vous avez jamais vu Arlequin courir la poste dans je ne sais quelle farce, vous aurez une idée très-exacte de cette manière qui consiste à se donner un mouvement prodigieux, sans avancer d'un pas. Madame Riccoboni court en poste, à la Marivaux, pendant cent douze pages, et à la fin de sa course, le roman de Marianne est tout aussi avancé qu'auparavant : mais en vérité sa manière d'écrire, même en se réglant sur un mauvais modèle, est très-supérieure à celle de Marivaux. Cette femme a beaucoup de talent. Un ton distingué, un style élégant, léger et rapide, la mettront toujours au-dessus de toutes les femmes qui ont jugé à-propos de se faire imprimer en ces derniers temps.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

DES PREMIÈRES ÉDITIONS.

Madame Riccoboni ayant reçu plusieurs lettres anonymes où elle est priée de *poursuivre* et d'*achever* la MARIANNE de MARIVAUX, nous croyons devoir avertir que son intention n'a jamais été de continuer ni de finir cet ouvrage. Une lettre d'elle à son libraire, imprimée dans la dernière édition qu'il a faite, apprend que cette suite de Marianne fut composée par une espèce de pari. Rien n'est plus vrai. Feu M. de Saint-Foix, soutenant un jour chez Madame Riccoboni, que le style de M. de Marivaux était inimitable, on lui cita la Fée Moustache (*) de M. de Crébillon, comme une preuve contraire de son opinion. Il s'emporta, traita la Fée de *bavarde*, *disant une foule de mots, et ne saisissant point du tout l'es-*

(*) Voyez *Tanzai*.

Digitized by Google

prit de M. de Marivaux. Madame Riccoboni écoutait, se taisait, et ne prenait aucune part à la dispute. Restée seule, elle parcourut deux ou trois parties de Marianne, s'assit à son secrétaire, et fit cette suite. Deux jours après la contestation, elle la montra sans en nommer l'auteur ; on la lut en présence de M. de Saint-Foix ; il l'entendit avec tant de surprise, qu'il crut le manuscrit dérobé à M. de Marivaux. Il voulait le faire imprimer ; Madame Riccoboni s'y opposa, dans la crainte de désobliger M. de Marivaux. Dix ans après, cette suite parut dans un journal dont le rédacteur eut la permission de M. de Marivaux pour l'y insérer. Nous avons rapporté ce fait, afin d'instruire les personnes qui désirent la continuation de Marianne, de ne plus s'adresser à Madame Riccoboni. Elle est fâchée de ne pouvoir les satisfaire ; mais elle n'achevera jamais ni les ouvrages de M. de Marivaux, ni ceux d'aucun autre auteur.

Digitized by Google

SUITE

DE MARIANNE.

Vous voilà bien surprise, bien étonnée, Madame : je vois d'ici la mine que vous faites. Je m'y attendais : vous cherchez, vous hésitez; il me semble vous entendre dire : Cette écriture est bien la sienne, mais cela ne se peut pas, la chose est impossible! — Pardonnez-moi, Madame, c'est elle; c'est Marianne, oui, Marianne elle-même. — Quoi! cette Marianne si fameuse, si connue, si chérie, si désirée, que tout Paris croit morte et enterrée? eh! ma chère enfant, d'où sortez-vous? vous êtes oubliée, on ne songe plus à vous; le public, las d'attendre, vous a mise au rang des choses perdues sans retour.

A tout cela je répondrai que je ne m'en soucie guère : j'écris pour vous, je vous ai promis la suite de mes aventures, je veux vous tenir parole; si cela déplaît à quelqu'un, il n'a qu'à me laisser là. Au fond j'écris pour m'amuser, j'aime à parler, à causer, à babiller même : je réfléchis, tantôt bien, tantôt mal;

Digitized by Google

j'ai de l'esprit, de la finesse, une espèce de naturel, une sorte de naïf; il n'est peut-être pas du goût de tout le monde, mais je ne l'en estime pas moins ; il fait le brillant de mon caractère : ainsi, Madame, imaginez-vous bien que je serai toujours la même, que le temps, l'âge, ou la raison, ne m'ont point changée, ne m'ont seulement pas fait désirer de me corriger. A présent reprenons mon histoire.

Je vous disais donc que, grâce au ciel, la cloche sonna, et que ma religieuse me quitta : je dis grâce au ciel, car en vérité son récit m'avait paru long : et la raison de cela, c'est qu'en m'occupant des chagrins de mon amie, je ne pouvais pas m'occuper des miens. Bien des gens croient qu'il faut être malheureux soi-même pour compatir aux infortunes des autres, il me semble à moi que cela n'est pas vrai. Dans une situation heureuse on voit avec attendrissement les personnes qui sont à plaindre, on écoute avec sensibilité le récit de leurs peines, on en est touché, on les trouve considérables, la comparaison les grossit à nos yeux : dans l'état contraire, le cœur, rempli de ses propres chagrins, s'intéresse faiblement à ceux des autres, ils lui paraissent plus faciles à supporter que les siens, et j'ai senti cela, moi qui vous parle.

Quelques revers qu'eût éprouvés cette religieuse, elle avait un nom, des parens, des amis, un amant :

Digitized by Google

elle s'en était vue aimée dans un temps où elle pouvait l'obliger : eh ! quel bonheur d'obliger ce qu'on aime ! Cet amant lui devait la fortune dont il jouissait : était-ce là de quoi se comparer à Marianne ? à Marianne inconnue, devant tout à la compassion, à la charité d'autrui ? à Marianne abandonnée, et peut-être méprisée de Valville ? était-il rien de plus humiliant pour moi que ce détail qu'il avait fait à ma rivale ? Il me semblait lui entendre conter mes aventures ; j'imaginais le ton dont il disait à mademoiselle Varthon : Oui, je l'avoue, j'ai eu du goût pour Marianne, mais un goût passager, un goût qui fait honneur à ma façon de penser. Mettez-vous à ma place, cette petite fille se casse le cou à ma porte, puis-je ne pas la secourir ? Je la vois ajustée, les mains nues, sans valet, sans suivante, je prends cela pour une bonne fortune de rencontre, et la preuve, c'est que je lui propose de dîner chez moi : comme vous voyez, mon procédé était assez cavalier. Cependant je lui trouve de la fierté, de la hauteur même ; elle rougit de dire qu'elle loge chez une lingère : je ne sais trop pourquoi ; car en sortant de son village, madame Dutour ne devait pas lui paraître si peu de chose. Mon oncle vient, je crois m'apercevoir qu'ils se connaissent, la curiosité s'en mêle, je veux m'instruire : je les surprends dans un tête-à-tête ; la petite personne

Digitized by Google

s'offense des idées qui s'élèvent dans mon esprit, à la vue de mon oncle ; elle me détrompe, sa vertu me touche : instruit du malheureux état où elle est réduite, l'intérêt que j'y prends me paraît un sentiment généreux, raisonnable ; je m'y livre, je crois être amoureux, passionné même ! je vous vois, Mademoiselle, je sens que je me trompais, que j'avais de la compassion ; voilà tout. A présent j'ai de la tendresse, et j'en sens bien la différence ; je suis engagé pourtant, et c'est pour moi le comble du malheur.

Et tout ce raisonnement, je croyais l'entendre ; vous dis-je, et j'y répondais. Engagé ? vous ne l'êtes point, non, Monsieur, non ; vous n'épouserez point Marianne : elle ne sera pas un obstacle à votre satisfaction ; elle a trop de fierté, de noblesse, pour s'appuyer contre vous des bontés de votre mère ; ne craignez point ses reproches, elle ne vous en fera jamais ; vous ne serez point importuné de ses larmes, vous n'entendrez point ses regrets, elle saura étouffer ses soupirs, cacher sa douleur : cette *petite fille* vous paraîtra bien grande un jour.

Malgré cette fermeté que je me promettais d'avoir, je sentais mon cœur se révolter à la seule idée d'oublier l'infidèle : il m'était encore bien cher. Je me rappelais ce temps, cet heureux temps, où je l'occupais si vivement ; je me peignais ses transports, son

Digitized by Google

respect, sa tendresse, mille petits soins, que l'on remarque si bien, qui ne sont rien, et qui prouvent tant; je m'affligeais, mes larmes coulaient, le dépit cédait au sentiment, et Valville me paraissait bien moins coupable que mademoiselle Varthon qui me l'enlevait si cruellement.

Au milieu de mon chagrin, je me souvins de cet officier, ami de madame d'Orsin, qui s'appelait le comte de Saint-Agne. Son amour, ses propositions devenaient une ressource pour ma vanité; Valville n'était pas le seul homme qui pût changer mon sort: on m'offrait un rang, des richesses; je pouvais m'élever sans lui, devenir son égale, et me venger de ses mépris. Mais cette façon de le punir, n'était pas de mon goût, ma petite tête méditait un plus grand dessein: en épouser un autre, c'était lui laisser croire que sa fortune m'avait touchée autant que son amour; je voulais qu'il ne pût douter de la générosité de mon cœur; il fallait, pour me contenter, qu'il dît: *Marianne m'aimait, elle m'aimait sincèrement.* Je me flattais que le sacrifice où je me déterminais, répandrait une amertume éternelle sur tous les instans de la vie d'un ingrat; qu'il regretterait sans cesse la tendre, l'infortunée, la courageuse Marianne.

Oui, Valville, lui disais-je, comme s'il eût été là, je vais lever tous les obstacles qui s'opposent à vos

Digitized by Google

désirs; les chaînes que je vais prendre, vont vous donner la liberté d'en former de nouvelles. Ouvrez les yeux, contemplez cette orpheline, autrefois si chère à votre cœur; sa jeunesse, sa beauté, ses grâces, son esprit, ses sentimens, rien n'est changé; regardez-la, voyez quelle victime s'immole à votre bonheur; donnez du moins des larmes à ce qu'elle fait pour vous; que votre estime soit le prix, la récompense de sa vertu; chérissez-la; qu'un tendre souvenir la rappelle sans cesse à votre mémoire; qu'un trait si grand, si digne d'elle, grave son idée dans votre cœur : et vous, ma mère, mon adorable mère, connaissez votre fille en la perdant; applaudissez-vous du parti qu'elle prend, il vous justifie aux yeux de ces parens orgueilleux qui rougissaient de l'alliance de Marianne; un Dieu lui permet d'aspirer au nom de son épouse. C'est lui qui me préserva d'une mort terrible et prématurée, je n'ai connu de père que lui; les hommes ont voulu faire mon bonheur; ils ne l'ont pu; leurs vains efforts m'avertissent de ne le chercher qu'en lui seul.

Et vous jugez bien que je pleurais en m'arrêtant à ce projet; mais je versais des larmes de tendresse, de ces larmes consolantes qui coulent aisément et soulagent un cœur oppressé; je jouissais déjà des louanges qu'on me donnerait, de l'admiration de mes

Digitized by Google

amis, des regrets de Valville, et là-dessus je me couchai et je m'endormis profondément.

Je devais voir madame de Miran, le lendemain, comme je vous l'ai dit. Vers les quatre heures on m'avertit qu'elle m'attendait au parloir. Je m'y rendis. Je fus frappée de l'air triste et abattu de ma protectrice. « Eh! bon Dieu, qu'avez-vous donc, ma mère! lui dis-je? — Valville ne paraît point, il m'évite, répondit-elle, je suis désolée, sa conduite me désespère. — Eh! quoi, ma mère, ma tendre mère, vous vous affligez donc, repris-je, et c'est moi qui suis la cause du trouble et de la douleur où je vous vois? ah, Seigneur! est-il possible que ce soit moi qui vous chagrine! moi qui voudrais, aux dépens de mes jours, assurer le bonheur et la tranquillité des vôtres; moi, que vous avez voulu rendre si heureuse! moi qui le serais en vérité, sans la façon dont vous prenez tout ceci! »

« Tu serais heureuse, mon enfant, reprit-elle, toi heureuse! tu étais bien faite pour l'être, et tu le serais sans doute, si tu n'avais jamais vu mon fils: pauvre petite, ajouta-t-elle, en me regardant avec une tendresse inexprimable, est-il possible qu'elle ait trouvé un infidèle! assurément Valville a perdu l'esprit; cette aventure n'est pas naturelle; mademoiselle Varthon, quoique jolie, n'approche pas de toi;

Digitized by Google

mais, ma fille, son aveuglement peut cesser, rien n'est désespéré; je ne saurais me persuader que ce soit une chose faite; il reviendra peut-être.—Ah! Madame, lui dis-je, je n'ai pas la vanité de m'en flatter, je ne m'y attends pas, assurément; et quand il reviendrait à moi, pourrais-je oublier qu'il a été capable de m'abandonner, et dans quel temps encore? quand une mort prochaine paraissait devoir nous séparer pour jamais. M. de Valville m'a été bien cher, je l'avoue, et je ne rougis point de cet aveu. La première impression qu'il avait faite sur mon cœur, quoique vive, aurait pu s'effacer; c'était un goût que j'aurais combattu, dont je devais triompher; vous m'autorisâtes à m'y livrer, Madame, et je suivis sans contrainte un penchant si doux. J'aimai dans M. de Valville un homme aimable, un homme qui daignait s'abaisser jusqu'à moi, à qui j'allais tout devoir: l'estime, la reconnaissance, l'amour, se joignirent ensemble et devinrent un seul sentiment. Je voyais dans M. de Valville, un ami, un amant, un époux, un bienfaiteur: ce n'est pas tout, j'y voyais le fils de madame de Miran, qualité qui me le rendait encore plus cher, encore plus respectable. Non, Madame, non, sa fortune ne m'a point attirée, je n'ai point envisagé le brillant d'un établissement, et j'ose dire que je n'en regrette pas la perte. On m'en offre un,

Digitized by Google

moins avantageux à la vérité, mais pourtant bien au-dessus des espérances d'une fille telle que moi, mon dessein n'est pas de l'accepter; mais avant de le refuser entièrement, j'ai voulu vous parler, Madame; je vous dois trop pour ne pas mettre mes intérêts entre vos mains : il est bien juste que vous décidiez du sort d'une fille que vous avez bien voulu regarder comme la vôtre, et qui, par sa tendresse, sa reconnaissance et son respect, serait peut-être digne de l'être en effet. »

« Que j'ai bien voulu regarder! s'écria madame de Miran; dis donc que je regarde et que je regarderai toujours comme ma fille, et comme une fille qui me devient chaque jour plus chère. Je saurai bien me dédommager des extravagances de mon fils. A te dire la vérité, si Valville est étourdi, éventé, volontaire, c'est un peu ma faute; je veux bien en convenir avec toi, Marianne, j'ai gâté cet enfant-là. Je n'avais que lui, il était joli, je l'aimais; je suis bonne, trop bonne même; bien des gens me l'ont dit : mais que veux-tu? je suis née comme cela. On acquiert des façons, l'usage du monde impose une conduite, donne une sorte d'esprit, l'expérience apprend quelque chose; mais avec tout cela on est toujours ce qu'on était d'abord : on ne se fait point un caractère, on l'a comme on l'a, l'éducation ne le

Digitized by Google

change point; c'est un tableau qu'on retouche, et dont le fond reste toujours le même : après tout, si c'est un défaut d'être trop bon, c'est celui qu'il faudrait souhaiter à tout le monde. Je te disais donc que j'aimais mon fils; je l'aime bien encore, quoique je sois fort en colère, à cause de mon amitié pour toi; je lui ai passé mille folies, il faudra bien encore lui passer celle-ci, quoiqu'elle me tienne plus au cœur que toutes les autres; mais tu n'y perdras rien, je te le promets. Eh bien, voyons, qu'est-ce que c'est que cet établissement ? » .

Je lui contai alors ma conversation avec l'ami de madame d'Orsin. « Vraiment, ma fille, dit vivement madame de Miran, le comte de Saint-Agne est un très-honnête homme, fort estimé, fort aimable, d'un très-bon commerce, d'une ancienne maison; il jouit au moins de trente mille livres de rentes, dont il peut disposer en faveur de qui il lui plaira. Cela fait un excellent parti : il a cinquante ans, voilà le mal; mais tu es raisonnable, son âge ne lui nuira pas auprès de toi : eh bien, tu lui as donc dit que tu m'en parlerais ? — Oui, Madame, lui répondis-je. — C'est à merveille, tu as bien fait, continua-t-elle; mais que penses-tu, mon enfant ? je te devine; tu aimes encore mon fils, te voilà bien loin d'en aimer un autre; songe que Valville ne mérite guère tes senti-

Digitized by Google

mens ; consulte-toi cependant : n'as-tu aucun espoir de le ramener ? te sens-tu la force de le quitter sans retour ? peux-tu prendre assez sur toi-même pour le laisser là ? — Ah, Madame ! lui dis-je, il le faut bien ; je ferai cet effort, oui, je le ferai ; je sens que je le dois, et j'y suis résolue : mais en me déterminant à oublier monsieur de Valville, en me promettant de ne plus chercher à le voir, je ne me suis jamais condamnée à cesser de voir sa mère, à me priver pour toujours du plaisir sensible de lui marquer ma reconnaissance ; quoi, Madame, je vivrais dans le monde, et j'y vivrais sans vous ! »

« Eh pourquoi donc sans moi ? interrompit madame de Miran, qui t'empêchera d'être mon amie ? Le comte de Saint-Agne sait tout ce qui s'est passé. — Madame, repris-je, il le sait ! que penserait-il de moi, si j'allais chez vous, si je conservais des liaisons qui pourraient lui faire croire que je n'aurais point oublié mes premiers engagemens ? il faudrait renoncer à vous, Madame, et c'est à quoi mon cœur ne consentira jamais. »

« Tu ne te démens point, ma chère enfant, s'écria cette tendre mère ; mais tu ne dois pas craindre les soupçons du Comte, il connaît ta vertu. Je sens mieux que toi ce qui te fait rejeter les offres de ce galant homme ; on a mille sujets de se plaindre d'un amant ;

Digitized by Google

on veut le quitter, n'y plus penser, malgré cela on ne l'oublie pas tout d'un coup : il faut du temps; tu n'as demandé que huit jours, ce n'est pas assez, j'en prendrai davantage; il ne faut pas refuser tout-à-fait: cela deviendra ce que cela pourra; j'en fais mon affaire : une autre me presse, je te quitte, je te reverrai dans peu, nous irons chez madame d'Orsin. Adieu, ma fille, tâche de te dissiper, ne te livre point à tes chagrins, cela ne sert à rien.— Adieu donc, ma mère, mon aimable mère, adieu, lui criais-je en pleurant; car ses bontés me pénétraient; et de ce parloir, je cours à ma chambre où, loin de lui obéir, je me mets à pleurer plus fort que jamais.

Il me semble vous entendre me dire : « Mais je ne vous reconnais plus, qu'est-ce que c'est donc que cette Marianne qui pleure toujours? Vous voilà d'un grave, d'un pathétique! qu'avez-vous fait de votre coquetterie? ne vous souvenez-vous plus que vous êtes jolie, que vous le savez? je suis épouvantée de votre sérieux, peu s'en faut qu'il ne m'endorme: allons, finissez donc, qu'est-ce que cela signifie ! »

Patience, Madame, ne vous fâchez pas; ma coquetterie n'est pas perdue, elle se retrouvera. Elle a changé d'objet pour un temps, j'ai laissé là mon visage, mes agrémens sont à l'écart; mais je sais

Digitized by Google

bien où les prendre, je m'en servirai quand il le faudra.

Quoique l'amour-propre semble quelquefois négliger ses intérêts, il n'en est pas moins ardent à les soutenir. Il est l'ame de tous nos mouvemens, il agit en secret; nous ne l'apercevons seulement pas, et souvent nous lui sacrifions intérieurement dans l'instant même où nous croyons l'immoler ou l'anéantir. Poursuivons, je m'écarte de temps en temps; c'est une habitude prise, elle est un peu contraire à mon caractère; une paresseuse devrait conter vite, se hâter de finir, afin de se rendre à son oisiveté naturelle : mais ma paresse n'est que pour les faits, les réflexions ne me coûtent rien, tant que je raisonne, ma plume court, je ne m'aperçois pas que j'écris.

Où en étais-je? ah! dans ma chambre. Je vous disais donc que je m'affligeais. Cela ne dura pas, car on vint m'avertir que madame d'Orsin m'attendait au parloir. Le comte de Saint-Agne y était avec elle : je pris un air tranquille pour les saluer. « Nous arrivons de chez votre mère, Mademoiselle, me dit madame d'Orsin, on nous a envoyés ici, et nous y venions dans le dessein de partager avec elle le plaisir de vous voir. — Vous ne pouviez m'obliger plus sensiblement, Madame, lui dis-je. — Et moi, Mademoiselle, interrompit le Comte, ai-je bien ou mal fait d'accom-

Digitized by Google

pagner Madame ? parlez-moi sans détour, ma présence ne vous importune-t-elle point ? — Non, Monsieur, repris-je, au contraire. — Au contraire ! dit-il, prenez-y garde, Mademoiselle, je vais croire que je vous fais plaisir, et je resterai, je vous en avertis. — Et vous ferez très-bien, ajoutai-je en riant, car il n'y avait pas moyen d'être sérieuse avec cet homme-là. Je ne vous l'ai peint qu'à moitié : vous le connaissez à peine; eh bien, vous allez le connaître tout-à-fait.

Imaginez-vous un homme d'une taille un peu au-dessus de la médiocre ; la démarche aisée, l'air noble, la physionomie ouverte, les dents belles, le rire si gai qu'il excitait celui des autres. Voilà ce que c'était que sa figure. On lui trouvait de l'esprit : non pas de cette sorte d'esprit que tout le monde veut avoir, et que bien des gens ont sans en être plus recommandables; esprit qui s'acquiert aisément, que beaucoup de hardiesse et un peu de facilité, secondés d'une bonne mémoire, rendent imposant pour les sots. Le Comte avait ce qu'on appelle un esprit naturel, un esprit à lui. Simple, uni, vrai, il voyait ce qu'on lui montrait, pas au-delà; son bon cœur, la sincérité de son caractère, lui faisaient croire que personne n'était capable de feindre, d'en imposer : et si le temps ou le hasard le désabusait sur un ami, il

Digitized by Google

n'en avait pas plus de défiance à l'égard de ceux qui lui restaient.

Il semblait un peu brusque, cependant il était doux, généreux, compatissant. Il aimait la vérité, il la disait toujours, mais sans aigreur, d'une façon qui la rendait aimable; et cette façon n'est pas celle de tout le monde. Il y des gens vrais qu'on ne peut s'empêcher d'estimer, mais qu'il est difficile d'aimer, que l'on aime par réflexion, et que cent fois par jour on est tout près de haïr. Leur franchise est maladroite; elle vous désoblige, vous révolte. Ils vous donnent un conseil, vous sentez qu'il est bon, et pourtant vous avez peine à le suivre, à vous y conformer; pourquoi? c'est qu'on nous a parlé durement, c'est qu'en vous proposant un avis, on a paru vous imposer une loi, c'est qu'on n'a pas ménagé votre orgueil; et cet orgueil, Madame, veut toujours trouver son compte: en amour, en amitié, dans le monde, dans la retraite, il veut régner, il veut être caressé. Sans le savoir, M. de Saint-Agne était fait pour flatter celui de tous ses amis. Vous pouviez lui dire un bien infini de votre cœur, il vous croyait; loin de contester sur vos bonnes qualités, il était aussi persuadé de votre mérite que vous-même. Avec sa naissance, sa fortune et ce caractère, le Comte valait bien non infidèle; il valait mieux peut-être; mais, comme

Digitized by Google

disait madame de Miran, il avait cinquante ans. Une jeune et jolie femme ne sent guère le prix d'un mérite solide : un homme sensé console-t-il de la perte d'un étourdi?

J'avais ri, je vous l'ai dit; madame d'Orsin me sut très-bon gré de ma gaîté apparente. « Vous voilà telle que vous devez être, Mademoiselle, me dit-elle. — Et telle que je souhaitais de la trouver, ajouta le Comte : ce n'est point Mademoiselle qui est à plaindre, je le dirai toujours, elle n'est point faite pour regretter personne, et je déplore l'aveuglement de M. de Valville; c'est à lui de pleurer, de gémir, sa perte est immense, irréparable! mais il n'est pas sûr qu'il ait pris un si mauvais parti, il peut revenir d'un caprice si bizarre; qu'en pensez-vous, Mademoiselle? »

« Ce serait bien tard qu'il voudrait revenir, Monsieur, repris-je. Sans être encore détaché, mon cœur est blessé d'une façon trop vive pour pardonner. Si M. de Valville renonçait au dessein de m'épouser par des raisons de convenance, je n'aurais point à me plaindre de lui, je me rendrais justice, je lui sacrifierais des espérances que je n'ai jamais eu la vanité de croire fondées. Mais il me quitte pour une autre, il manque d'amitié, d'égards.... ah! Monsieur, je me souviendrai toujours avec reconnaissance de

Digitized by Google

l'honneur qu'il a voulu me faire ; mais je n'oublierai point qu'il s'en est repenti ; encore moins qu'il m'a abandonnée avec dureté. »

« Quoi ! si l'amour vous le ramenait, dit le Comte, vous ne seriez point flattée de son retour ? songez-y, belle Marianne ; je ne suis pas fort savant sur les effets de cette passion, mais j'ai toujours ouï dire qu'il était bien doux de revoir à ses pieds un infidèle : en reprenant ses premiers fers, ne vous dit-il pas ? *J'ai fait ce que j'ai pu pour être heureux sans vous : si j'avais trouvé mieux, je ne serais pas là.* Mettons M. de Valville dans cette position, seriez-vous inflexible ? refuseriez-vous sa main ? — Oui, Monsieur, lui dis-je d'un ton assuré, oui, je la refuserais : les bontés de sa mère, son amour, le mien, tout nous trompait. Je ne suis pas digne d'une telle alliance, ce dessein n'entre plus dans mes projets, et..... Mais, Mademoiselle, interrompit madame d'Orsin, vous ne songez donc pas que Monsieur vous trouve digne de lui, qu'il veut vous épouser, qu'il vaut Valville de toutes les façons, et que..... — Monsieur m'honore infiniment, interrompis-je à mon tour ; madame de Miran est instruite des offres généreuses qu'il a bien voulu me faire, elle s'est chargée de ma réponse ; Monsieur voudra bien qu'elle traite pour moi dans cette affaire. »

Digitized by Google

« Oui, sans doute, je le voudrai bien, dit le Comte d'un air satisfait; j'aime à voir que vous preniez le parti de mépriser un volage; vous en êtes plus aimable à mes yeux. Voilà ce qu'on appelle une conduite sage, décente, modeste, prudente; vous ne dites pas que vous n'aimez plus; mais vous laissez voir un dessein formé de ne plus aimer, de résister à un penchant que vous devez vaincre; rien n'est mieux, rien n'est plus louable, tout augmente mon estime pour vous : » et se tournant vers madame d'Orsin : « Qu'en dites-vous, Madame? n'admirez-vous pas la façon d'agir de Mademoiselle? »

« Assurément, répondit-elle, c'est le parti le plus honnête; et je ne suis pas surprise que notre charmante enfant s'y soit arrêtée. Après tout, que gagne-t-on en voulant retenir un cœur qui s'échappe? quel est le fruit de ces démarches honteuses, bassement hasardées par une femme, pour ramener un amant qui se dégage? Il voulait seulement l'éviter, la fuir; elle fait tant qu'il la hait, la déteste, la méprise. Quand, à force d'importunités, il reviendrait à elle, serait-ce là un triomphe? pourrait-elle en être flattée? Non, sans doute; et d'ailleurs, un homme qui a pu nous trahir une fois, ne mérite plus notre tendresse : il y a de la bassesse à pardonner de certaines offenses, de la maladresse à laisser voir qu'on peut passer sur

Digitized by Google

toutes les fautes d'un amant; fi, fi, c'est mettre un volage à son aise; c'est lui dire : Faites tout ce qu'il vous plaira; ne vous gênez pas, allez, venez, je suis là; je vous attends; vous me trouverez toujours. J'applaudis à tous les sentimens de notre chère Marianne, continua cette Dame, et bien loin que la légèreté de Valville tourne contre elle, je soutiens au contraire qu'elle sert seulement à mettre ses vertus dans tout leur jour; elle mérite d'être heureuse; elle le sera : mon cœur me le dit; oui, j'en réponds.— Je voudrais bien, s'écria le Comte, pouvoir contribuer à l'accomplissement de cette prédiction : mais vous vouliez voir madame de Miran; n'est-ce pas, Madame? j'ai le même désir, et mon impatience est vive de connaître..... » Il s'arrêta. « Je vous entends, Monsieur, dit madame d'Orsin, votre curiosité est bien naturelle et bien pardonnable. Il faut donc la laisser, cette aimable enfant; et tout de suite elle se leva : « Nous allons prendre jour pour vous revoir, Mademoiselle : » et cent caresses et mille complimens; et les voilà partis.

Dès que je me vis seule, je me rappelai les discours de madame d'Orsin, ces *démarches honteuses* qui ne servaient à rien, glissaient sur le cœur d'un volage; déshonoraient sans fruit celles qui osaient *les hasarder*. Oh! combien je me félicitai alors de mes résolutions!

Digitized by Google

que je me trouvai heureuse d'avoir eu assez de force ou de vanité, comme vous voudrez, pour m'être déterminée à ne rien tenter, à prendre un parti que ma raison avouait, mais que mon faible cœur démentait souvent en secret! oui, ce cœur se révoltait; au fond, toute cette grandeur d'ame n'était guère de son goût.

N'en déplaise pourtant à madame d'Orsin, il y a plus d'orgueil que de décence, peut-être, à ne faire aucun effort pour rappeler un amant. On le croit perdu; que sait-on, il n'est peut-être qu'égaré? le moindre soin nous le rendrait peut-être : et puis, doit-on rougir de montrer que l'on est plus tendre, plus constante, plus fidèle à ses engagemens que celui qui ose les trahir ou les rompre? Quand une femme a dit une fois *j'aime*, n'a-t-elle pas tout dit ? fait-elle mal en le répétant, en prouvant par sa conduite la vérité de ses sentimens? Un homme m'aimait, il ne m'aime plus; il me cherchait, il m'évite ; il me désirait, il en désire une autre; il me fuit, je le laisse faire; je ne m'oppose à rien ; n'est-ce pas dire : Je voulais être aimée, mais je n'aimais pas moi-même: vos soins m'amusaient, vous cessez de m'en rendre: eh bien, à la bonne heure, vous voulez vous retirer, bonjour, adieu, partez, tout est fini.

A la vérité, cette façon indifférente pique souvent,

Digitized by Google

et presque toujours, un amant léger; il est fâché qu'on ne s'efforce pas de l'arrêter; il trouve mauvais qu'on l'abandonne au caprice de son cœur: sa vanité en est humiliée; il ne saurait se persuader qu'il ne mérite pas des regrets; il s'attendait à des reproches, à des cris, à des larmes; il craignait d'en être excédé: cet homme, comptant sur votre douleur, s'arrange pour se mettre à l'abri de vos importunités; vous le laissez là, il n'y comprend rien; il vous dirait volontiers: Mais vous n'y songez pas; qu'est-ce que c'est donc que ce repos stupide où vous voilà? voyez-vous que je vous quitte, que je m'en vais? le voyez-vous bien? Sentez donc la perte que vous faites: point, rien ne remue. Là-dessus, il raisonne; votre tranquillité l'assomme; elle n'est point naturelle; on vous console, sans doute, en secret; il tremble d'avoir été remplacé avant le temps; prévenu, trompé lui-même; cela l'agite, l'inquiète, le trouble, et souvent le ramène plus amoureux qu'auparavant. Que conclure de tout cela? que nous avons plus d'amour-propre que de sentiment, et que nous agissons en conséquence.

J'étais plus que jamais dans le dessein de me faire religieuse: les offres du Comte me touchaient, mais je ne voulais point les accepter. Madame de Miran m'écrivit qu'elle viendrait me prendre dans deux

Digitized by Google

jours pour me mener dîner chez une parente de madame d'Orsin, que je ne connaissais point; que le Comte serait de la partie; que son fils était revenu la veille; qu'on ne savait ce que c'était que son humeur. Elle me disait en finissant, de ne rien négliger dans ma parure le jour qu'elle me viendrait chercher, et de mettre l'habit qu'elle m'envoyait.

Et cet habit qu'on m'apportait de sa part, Madame, était le plus bel habit du monde. Une étoffe lilas brochée d'argent, un assortiment riche et galant; rien de plus brillant, rien de mieux entendu. Je n'avais encore rien porté de si riche. Cet ajustement, qui, dans un autre temps, m'eût fait tant de plaisir, excita alors un mouvement de tristesse au fond de mon cœur. Eh, bon Dieu! ma mère, que faites-vous? disais-je, en considérant tout cela : pour qui parez-vous Marianne? Hélas! ce n'est plus pour votre fils! et ce fils, qu'était-il devenu depuis si long-temps? Il avait été à la campagne chez un de ses parens. Il en arriva tout maussade, prit le moment où sa mère était en compagnie pour paraître chez elle : il s'attendait à une mine terrible, à des leçons graves; point du tout, elle le reçut d'un air riant, lui parla comme aux autres : sans y songer, elle entrait dans le plan de conduite que je me proposais de tenir avec

Digitized by Google

lui; pas un mot sur Marianne; sur mademoiselle Varthon, rien. Ce silence inquiéta Valville : sa mère voulait-elle passer sur ses dégoûts, feindre de les ignorer, et suivre toujours les projets commencés? Cette crainte redoubla son amour pour ma rivale; il la vit chez madame de Kilnare; il lui fit part de ses alarmes; ils se consultèrent ensemble, cherchèrent des moyens de lever des obstacles qui étaient seulement dans leur imagination. La fière mademoiselle Varthon ne me regardait pas comme un empêchement sérieux à son mariage avec Valville; le retour de sa mère aplanirait toutes les difficultés : à l'égard de madame de Miran, sa tendresse pour moi inquiétait faiblement : on lui laisserait la liberté de me faire du bien : moi, j'étais une bonne enfant; on pouvait s'assurer de ma douceur, de ma retenue, et puis mes droits ne signifiaient rien.

Mademoiselle Varthon trouva le plus bel expédient du monde; Valville n'avait qu'à me confier qu'il ne sentait plus rien pour moi; ensuite de cet aveu flatteur, me prier d'agir auprès de sa mère, de favoriser ses nouveaux desseins. Elle connaissait mon cœur, disait-elle; il n'était pas au-dessous de cet effort. Valville en convint, adopta ce conseil, et voyez, je vous prie, à quoi me servait ce bon caractère que deux

Digitized by Google

perfides m'accordaient? Ce projet, que j'ai su dans la suite, m'a quelquefois fait rire.

Sans le plaisir véritable que l'on sent à bien faire, je ne sais à quoi nous servirait la bonté. Les méchans en profitent, ne nous en savent point gré, et se croient plus redevables à leur adresse qu'à notre bon cœur. Etait-il rien de plus malhonnête, de plus ridicule que cette idée de mademoiselle Varthon? Valville s'y arrêta pourtant, et la quitta déterminé à venir me faire ce bel aveu; mais je ne lui en donnai ni le temps, ni le plaisir.

Le jour que madame de Miran devait venir me prendre, je me parai de l'habit qu'elle m'avait dit de mettre: ma figure était brillante sous cet ajustement, un air doux et languissant que me donnait ma tristesse, n'ôtait rien à mes charmes, et valait bien ma vivacité naturelle: peut-être valait-il mieux: si l'éclat éblouit, la langueur touche, pénètre, intéresse, attache; elle avertit qu'on a une ame, et une ame capable de s'émouvoir, de s'affecter; c'est quelque chose de montrer une ame; il y a tant de gens qui n'en ont point!

J'achevais de m'habiller, quand on vint me dire: *M. de Valville vous attend au parloir.* Valville! m'écriai-je; et me voilà à la renverse dans mon fau-

Digitized by Google

teuil, si surprise, si immobile, que je n'ai pas la force de dire à cette converse, allez le prier de s'en retourner. Je me lève; je fais deux pas; je tombe sur un siége : eh! mon Dieu! dis-je en joignant les mains, il me demande; il m'attend. Ah Seigneur! que me veut il? en-quel état me voilà! mon inquiétude m'arrache de ma place; je vais; je viens; je sors de ma chambre; je rentre; enfin, je m'appuie sur le dos d'un fauteuil, et me voilà à pleurer comme une folle.

Le temps passe, autre conserve : « Allons donc, Mademoiselle, depuis une heure on vous attend. Est-ce que votre toilette n'est pas finie? Ah! comme vous voilà belle; mais vous pleurez, je crois; sainte Vierge! à quoi bon s'affliger ainsi? — Ma sœur, ma chère sœur, eh! je vous en prie, allez dire à cette personne qui me demande, que je suis malade. Je ne saurais descendre; cela m'est impossible. »

« Dire que vous êtes malade! mon Dieu, Mademoiselle, je n'en ferai rien; d'où vient donc mentir? vous vous portez si bien.—C'est que je ne veux pas voir M. de Valville, lui dis-je en l'embrassant; je ne saurais le voir, non, en vérité, je ne le puis. — Comment donc faire? reprit la converse : ah! j'y suis: je vais lui dire que vous pleurez, que vous êtes de mauvaise humeur, chagrine, bien chagrine.....—Eh

Digitized by Google

non! m'écriai-je, je ne veux pas qu'il sache cela. — Dame, dit-elle, accommodez-vous donc, car pour rien du monde je ne mentirais. »

Tout en disputant avec cette fille, je jetai les yeux sur mon miroir; je me vis si jolie, si bien mise, si propre à inspirer du regret à celui qui avait pu se rendre le maître de cette petite mine-là, que tout d'un coup je pris ma résolution. « Je vais descendre, dis-je à la converse; je vais me rendre au parloir: allez m'annoncer; je vous suis. » Elle part; j'essuie mes yeux, je tâche d'effacer la trace de mes pleurs, je m'arme de fierté, je me rappelle tout ce qu'a dit madame d'Orsin; je me promets de pratiquer ses leçons, de paraître dégagée. Le dessein soutenu de me sacrifier, de montrer à Valville, en prenant le voile, combien je l'aimais, de l'assurer, par cette démarche, que sans lui le monde ne me semblait rien, était une preuve si noble, si décidée de ma tendresse, que je pouvais bien contraindre mon cœur en attendant l'instant de la lui donner, ne fût-ce que pour faire paraître ensuite mes sentimens avec plus d'éclat.

Me voilà descendue enfin. Le cœur me battait en allant à ce parloir; le feu me montait au visage en songeant que mes yeux rencontreraient ceux de Valville. Mais d'où vient que je suis timide, honteuse?

Digitized by Google

me demandais-je : est-ce à moi de craindre sa présence? qu'il rougisse, lui qui m'a trompée, qui est léger, inconstant, perfide, a un mauvais cœur, manque à sa parole, à ses sermens; et là-dessus je me rasssure, je m'enhardis, et j'entre brusquement.

L'infidèle s'attendait à me voir pâle, abattue; mon éclat le frappe, l'étonne; j'aperçois sa surprise; il fait un mouvement; ce mouvement disait : Qu'elle est belle! je le remarque, c'est comme s'il avait parlé; car l'amour-propre est pénétrant; il voit tout, même ce qu'on lui cache. Valville me salue; je lui fais la révérence. Il s'assied, me regarde, se tait; et moi, pas un mot.

« Je commençais à croire, Mademoiselle, me dit-il enfin, que vous ne viendriez pas; on attend ici avec assez d'ennui. » Et remarquez cela, Madame, de l'*ennui!* autrefois c'était de l'impatience qu'il sentait. Je m'excuse de cet air libre, honnête, qui dit, *je suis polie*, rien de plus. « *Mon Dieu, que vous êtes parée! Est-ce que vous sortez?* non, Monsieur. » Et voilà la conversation tombée.

Il me considérait attentivement, et semblait réfléchir avec une sorte d'inquiétude. « *Il ne paraît plus que vous ayez été malade; vous êtes à ravir.* Je m'incline. *A quoi songez-vous donc?* Moi? à rien. *A rien? cela est bientôt dit.* Ajoutez, que cela est

Digitized by Google

bientôt fait, » continuai-je; et voilà le silence qui renaît.

« Vous avez vu ma mère? dit-il d'un ton timide, en baissant les yeux; elle se plaint de moi, peut-être, et vous croyez avoir sujet de vous en plaindre aussi? Je ne prétends pas nier mes torts; vous pouvez me reprocher toutes deux..... — Madame de Miran est bonne, interrompis-je, elle vous aime, Monsieur, vous ne devez pas douter de sa complaisance : tout est arrangé; je me fais un plaisir de vous l'apprendre, si vous ignorez qu'il ne tiendra qu'à vous d'obtenir son consentement pour votre bonheur. — Qu'appelez-vous mon bonheur? Mademoiselle, s'écria Valville, d'un air surpris. — Votre mariage avec mademoiselle Varthon, répondis-je froidement. Quoi! pouvez-vous vous y méprendre? faut-il vous aider à trouver le but où tendent tous vos vœux? ordinairement on n'oublie guère ce qu'on désire. » Ces mots, prononcés d'un air badin accompagné d'un petit sourire, firent un effet surprenant sur l'ingrat. J'avoue que ce sourire était un peu peste.

Etre en face d'un infidèle, qui ménage la belle douleur dont il vous croit pénétrée, parler de votre rivale, la nommer comme une autre, sans trouble, sans agitation, en souriant, voilà de quoi confondre

Digitized by Google

un perfide, le désoler : aussi Valville parut-il hors de lui-même.

« Je voudrais, dit-il, d'un ton fort piqué, je voudrais vous avoir cette obligation, et je ne doute point que je ne vous l'aie en effet. Oui, c'est vous qui avez prié ma mère de m'en laisser épouser une autre ; cela est assurément très-beau ; je suis fort édifié de ce procédé là. » Il voulait rire, mais sa gaîté n'était qu'une grimace.

Je me sentais un peu choquée de la façon dont il venait de s'exprimer, et reprenant la parole avec la même froideur qu'auparavant : « Comme je n'ai pas encore perdu tout-à-fait le souvenir de l'intention que vous avez eue de faire mon bonheur, Monsieur, il est tout simple que je m'intéresse au vôtre, et je dois saisir la seule occasion où je pourrai peut-être..... — *Pas perdu tout-à-fait?* dit-il; *tout-à-fait* est bon, il est bien placé là. C'est-à-dire, qu'après ce généreux effort, vous trouvant quitte envers moi, vous vous croirez en droit de m'oublier *tout-à-fait;* n'est-ce pas là votre idée, Mademoiselle? »

Et voyez, Madame, comme le cœur d'un homme est bizarre, et son esprit impertinent. Valville était venu pour me prier de parler à sa mère. Sa visite n'avait point d'autre motif, je l'ai su depuis : il trouve que l'on a prévenu ses désirs, que tout est arrangé,

Digitized by Google

conclu; le voilà fâché. Concevez-vous une espèce aussi légère, aussi inconséquente? et cela parle de nous!

C'est que Monsieur voulait arracher cet effort à ma tendresse, et non pas devoir sa liberté à mon indifférence : il n'était pas content que l'on dît à mademoiselle Varthon : Tenez, le voilà; prenez-le, je n'en veux plus. Non, pour le satisfaire, il fallait lui crier, en pleurant, c'est mon bien le plus cher que je vous donne; rien n'approche de ce que je vous cède, je le regretterai toute ma vie : voilà ce qu'il voulait, lui, et ce que je ne voulais pas, moi.

« Mais, après tout, Monsieur, lui dis-je, que vous importe ma façon de penser là-dessus? Cela vous doit être égal, parfaitement égal. — Ah! qu'entends-je? s'écria-t-il, en se levant brusquement; je ne m'attendais pas à ce que je vois, non, assurément. Eh! bon Dieu, qui l'aurait cru! » Et le voilà à se promener vite, vite, et puis doucement, doucement, répétant: Oui, cela est unique, inconcevable! et se rejetant sur sa chaise : « Je vous devrai beaucoup, Mademoiselle, infiniment; vous êtes charmante, adorable : voilà ce qui s'appelle un caractère. J'étais bien imbécille de penser que j'avais des torts, de me les reprocher, d'être en dispute avec moi-même, de condamner ma conduite; elle vous arrange, à ce qu'il me paraît? » Et là-dessus la promenade recommence.

Digitized by Google

« Je ne vous connaissais pas, continua-t-il, j'aurais juré..... mais je me trompais; n'en parlons plus. » Et se rasseyant encore : « Il en faut convenir, dit-il, les femmes ont un grand avantage sur nous; leur cœur est comme un pays nouvellement découvert, on y aborde, on n'y pénètre pas : eh bien, Mademoiselle, qu'avez-vous encore à me dire ? — Moi ? Monsieur, repris-je, rien en vérité; vous êtes venu me trouver, c'est vous apparemment qui avez à me parler : d'ailleurs, Monsieur, le fils de madame de Miran peut tout se permettre; je n'ai rien à répondre à ses discours, quelque singuliers qu'ils me paraissent. »

« A merveille, s'écria-t-il; on ne peut rien de mieux : continuez, Mademoiselle, continuez; *des discours singuliers !.... le fils de madame de Miran....* je ne suis donc plus que le fils de madame de Miran ? sans cette qualité, qui m'est chère à tous égards, je ne serais rien auprès de vous ? j'imaginais qu'un homme si tendrement attaché à vous, pouvait, indépendamment de l'honneur qu'il a d'être *fils de madame de Miran*, s'appuyer auprès de vous d'un titre plus doux et plus flatteur; et nos engagemens mutuels..... — Des engagemens ? Monsieur, eh ! qui y pense ? qui en parle ? il n'en est plus question, je vous assure. »

*

Digitized by Google

« Eh ! pourquoi, Mademoiselle, dit-il en baissant la voix et soupirant, pourquoi n'en est-il plus question ? que vous ai-je dit ? que vous ai-fait ? de quoi vous plaignez-vous, s'il vous plaît ? — Me *plaindre*, moi ? Monsieur, répondis-je, eh mais, vous n'y pensez pas ! est-ce que je songe à me *plaindre ?* sur quoi me querellez-vous ? cela est surprenant : on fait tout pour vous contenter, et rien ne réussit : vous êtes difficile, bien difficile même. »

« En effet, reprit-il, il faut l'être beaucoup pour ne pas s'accommoder de votre façon d'agir ; elle est si satisfaisante ! — En quoi vous blesse-t-elle, demandai-je ? — En tout, continua-t-il ; vous m'avez trompé ; vous ne m'avez jamais aimé, non jamais. Si votre cœur eût été à moi, il y serait encore ; vous ne me traiteriez pas avec cette froideur, vous n'auriez pas fait une affaire d'une bagatelle ; vous auriez senti plus de chagrin de l'égarement que vous me supposiez ; vous auriez cherché à m'en retirer, vous trouveriez dans votre cœur des raisons pour m'excuser ; il vous dirait que je suis pardonnable.... — Pardonnable ! m'écriai-je ; eh ! Monsieur, que voulez-vous dire ? où vous abaissez-vous ! avez-vous besoin que Marianne vous pardonne ? J'oublierai tout, Monsieur, je perdrai le souvenir de la tendresse dont vous m'avez honorée, je me rappellerai sans cesse que je

Digitized by Google

n'en étais pas digne, que vous avez cru devoir l'éteindre; cela suffit, je pense, n'est ce pas, Monsieur? » Et voilà encore ce malicieux sourire qui revient, m'embellit, et rend Valville furieux.

Il se lève, renverse sa chaise, marche à grands pas, s'agite, ouvre une fenêtre, la referme; revient, me regarde, retourne, se promène, respire avec peine, joint ses mains, les lève, les baisse, ne sait ce qu'il fait. Et moi de m'applaudir et de sourire encore. Cela va bien, pensais-je; j'étais charmée de sa colère, j'en jouissais; pas la moindre compassion pour sa vanité; je n'étais occupée que de la mienne : « Vous voilà à même, lui disais-je, satisfaites-vous, prenez-en tant qu'il vous plaira, rien ne vous gêne. »

Il faisait un temps doux, pesant même, j'avais le cœur ému; on le croira sa peine. Je m'éventais de toute ma force, j'ôtai mes gants, mon mantelet. Mademoiselle Varthon n'offrait pas aux regards une gorge aussi belle que la rondeur de ses bras pouvait le faire espérer; la mienne était parfaite, c'est peut-être ce qui m'aidait à trouver le temps si chaud; et cette main si bien dessinée, croyez-vous que je l'oubliasse? mes doigts entrelacés dans les barreaux d'une grille fort noire, allaient, venaient, se jouaient et ne perdaient rien à ce badinage; le bras suivait, comme de raison : ces charmes, relevés par l'art de la négli-

Digitized by Google

gence dont je les étalais, disaient à Valville : « Je ne vous montre pas mes grâces pour vous les faire remarquer, je n'ai garde, je ne pense à rien; elle sont là pour tout le monde, mais elles y sont, profitez-en comme un autre. »

Je crois vous deviner, Marquise, vous allez me dire : « Marianne, entendons-nous, s'il vous plaît, vous m'en imposez à présent, ou vous me trompiez autrefois; ce n'est pas là le moment d'être coquette; avez-vous aimé Valville ? oui, ou non : si vous l'avez aimé, il a raison, il est impossible que vous ne l'aimiez plus; et dans la position où vous voilà, il est bien question de songer à des bras, à des mains; d'ôter un mantelet : le sentiment doit parler. Valville paraît vouloir revenir; si la chose me regardait, j'oublierais que je suis jolie, voilà la vérité; je me souviendrais seulement que je suis sensible, entendez-vous? voilà le cœur; c'est celui de tout le monde. « Oui, Madame, c'est celui de tout le monde, j'en conviens, je vous l'accorde; eh bien! ce n'est pas le mien : si vous oubliez mon caractère à tout moment, exprès pour me chicaner, tout sera bientôt fini. Lisez-moi comme j'écris, négligemment, sans peser sur mes phrases, ni sur mes sentimens; ne vous ai-je pas dit que je ne prétendais pas me corriger ? Revenons.

Valville reprit sa place, me considéra long-temps

Digitized by Google

sans parler, et rompant le silence avec un grand soupir : « Ah! Marianne, Marianne, dit-il, vous êtes donc aussi légère que les autres? je ne le croyais pas. Qu'est devenu ce temps où mon estime, fondée sur la connaissance des qualités de votre âme, me faisait imaginer que rien ne pourrait rompre notre chaîne? Vous ne m'aimez donc plus? il est donc vrai que mon amour m'abusait; quoi, j'aimais donc en vous une femme ordinaire. »

Il ne pouvait commencer sur un ton plus propre à déconcerter mes mesures. Me rappeler sa première estime, c'était m'engager à revenir sur mes pas, à me montrer toute entière, à lui prouver que je pensais toujours de même; aussi cet entretien allait-il me conduire peut-être à perdre de vue tous mes projets, quand madame de Miran entra : « Ah! te voilà, Marianne, dit-elle, tu es prête? allons. Bonjour, Valville : » et moi, de m'écrier : « Je descends, Madame, je descends, vous n'attendrez point. » Une révérence à Valville, et zeste, je m'échappe.

Je suis bien aise de te rencontrer, mon fils, dit madame de Miran, pour te faire connaître que je suis meilleure que toi : tu me fuis, parce que tu as tort; moi, j'aime à te voir, parce que j'ai raison : je suis ta mère, j'ai des droits, comme tu sais, je m'en servirais, si je voulais; ce serait le mieux, peut-être :

Digitized by Google

j'ai des vues, tu as des caprices; je puis exiger que tu te conformes à mes volontés, je consens à te laisser faire les tiennes : tu voulais Marianne, je te la donnais; tu n'en veux plus, je la garde; tu veux mademoiselle Varthon, c'est une sotte, une impertinente, je ne l'aime point; mais qu'est-ce que cela fait? tu n'as qu'à la prendre; arrange-toi; mais plus d'humeur, je t'en prie : adieu, Valville, adieu mon enfant. »

Tout cela se disait en approchant du carosse, et si haut, que je l'entendais. Valville donnait la main à sa mère, et la lui baisait à chaque pas : « Non, Madame, non, ma mère, lui disait-il, je ne ferai jamais rien qui puisse vous déplaire. — Oh! que si, mon fils, répondait madame de Miran; » là-dessus, elle arrive : « Montez, Mademoiselle; adieu, Valville. » Lui-même ferme la portière, il me salue, la voiture part, je me fais violence pour ne pas suivre des yeux l'ingrat, et me voilà vis-à-vis madame de Miran, toute troublée, toute je ne sais comment, incertaine si j'ai bien ou mal fait, ne pouvant m'assurer si je suis bien aise ou fâchée.

Digitized by Google

SECONDE PARTIE.

« Eh bien! mon enfant, me dit ma chère protectrice, où en sommes-nous? que voulait Valville? qu'a-t-il dit? sent-il sa faute? veut-il la réparer? conte-moi donc pourquoi cette visite où l'on ne comprend rien. »

« Hélas! Madame, je l'ignore, répondis-je; il m'a fait demander; mon premier mouvement a été de refuser de descendre; mais en y réfléchissant, j'ai cru devoir vaincre ma répugnance; me convient-il d'en montrer quand il s'agit du fils de madame de Miran? en cette qualité, monsieur de Valville aura toujours des droits à mon estime, à ma reconnaissance, à ma vénération même. »

« J'admire tes sentimens, ma fille, reprit ma tendre amie, mais je n'exige point que tu estimes tant mon fils; en vérité, il ne mérite pas cela de toi, son procédé est révoltant, et je te pardonne de le sentir: mais enfin, qu'a-t-il dit? » Je lui rendis alors un compte exact de notre entretien, et du chagrin qu'il m'avait montré de ce que je ne m'opposais pas à son mariage avec mademoiselle Varthon.

« Quelle tête! que d'enfance, de contrariété! s'écria madame de Miran: comment faire le bonheur d'un extravagant, incapable de se décider lui-même, de connaître ses propres désirs? Que la jeunesse est folle! à tout prendre, tu serais plus heureuse avec

Digitized by Google

le Comte. Un esprit solide, un caractère charmant, un mari tout à toi; quel dommage qu'il ait cinquante ans! mais il les a, me diras-tu, et tu aimes mon fils; cela est fâcheux, mais cela est naturel; à ta place je serais comme tu es; la raison conseille d'une façon, le cœur d'un autre. Mon fils a l'art de plaire, c'est un étourdi, mais un étourdi très-aimable; j'ai senti mille fois combien il est séduisant; tout-à-l'heure encore, ne m'a-t-il pas fait oublier la moitié de ma colère, par son ton caressant? J'ai bien de l'embarras dans l'esprit, Marianne; tout ceci me chagrine, m'inquiète; voilà ce Comte qui te désire, qui te mérite, qui me tourmente pour t'avoir: d'un autre côté, voilà mon fils qui te voulait, qui ne te veut plus, et qui peut-être te voudra si je te promets à un autre; car cette tête-là varie, on ne sait ce que c'est: ensuite, voilà toi, qui ne changes point, que j'aime de tout mon cœur, que j'ai résolu de rendre heureuse, qui es bien digne de l'être, et puis, voilà cette mademoiselle Varthon.....» Ici je l'interrompis, pour prendre une de ses mains, pour la baiser avec transport: « Ah! ma mère, ma chère, ma respectable mère, ne me nommez point parmi ceux qui vous inquiètent! ah Dieu! moi, vous troubler!»

« Tais-toi, reprit madame de Miran, ne m'attendris pas, Marianne, je suis déjà assez triste: tous

Digitized by Google

mes desseins étaient bons, le ciel le sait, je désire le bonheur de tout le monde, je voulais faire celui des personnes que j'aime; il est dur de se voir traverser dans un projet si louable. Sans l'infidélité de mon fils, qui gâte tout, chacun eût été content, et je serais tranquille; à présent, c'est à recommencer: mais qu'y faire? Lorsque les choses paraissent désespérées, que les événemens s'enchaînent contre notre attente, contre nos espérances, il faut tout remettre entre les mains de la Providence. Ce qui nous paraît un mal, est peut-être un bien. La prudence humaine se trompe souvent: on s'afflige par ce que l'on est borné dans ses connaissances; on voit mal, on juge de même. A la vérité, on souffre, et la douleur est réelle; c'est le pis que j'y trouve. Ne te chagrine point, mon enfant; abandonne le soin de ton sort à celui qui veille sur toutes les créatures, il te donnera ce que tu n'aurais osé te promettre. Dans tout ceci, ma fille, il n'y a pas de ta faute, cela est consolant, c'est le principal: je suis contente de toi; que les autres s'accommodent, se décident; quand ils sauront ce qu'ils veulent, ou s'arrangera pour le mieux.»

Tout en causant, nous arrivâmes où nous allions dîner.

Vous ne vous attendez pas, Marquise, à la conquête brillante que je vais faire dans cette maison. Depuis que Valville m'a négligée, vous avez peut-

Digitized by Google

être oublié, comme lui, que je suis jolie. L'inconstance d'un amant semble flétrir la beauté qu'il dédaigne ; une maîtresse quittée paraît perdre autant aux yeux des autres qu'à ceux de l'ingrat qui l'abandonne. Le regret, les chagrins altèrent la douceur de la physionomie la plus ouverte, répandent un air de disgrâce sur le visage d'une aimable femme ; le cœur qui lui est échappé, lui rend tous les autres suspects : elle n'a plus cette certitude de plaire, d'où naissent l'enjouement et les grâces : mais je ne l'ai pas perdue, cette certitude si nécessaire, ma langueur est un agrément de plus, elle convient à ma situation ; on s'attend à me la trouver, elle peint mon cœur, en relève le prix, fait désirer de le toucher, d'en effacer la tristesse ; elle travaille pour moi, vous dis-je : en me voyant, on s'écrie : Elle est quittée; elle! ah ciel! quel barbare, quel ennemi de lui-même, a pu la quitter ?

Vous devez vous souvenir, Madame, que j'allai chez un ministre, dans le temps où Valville m'adorait ; qu'en traversant une pièce de l'appartement de ce ministre, j'avais entendu dire que j'étais jolie ; un jeune homme bien fait le disait: malgré mon trouble et mon inquiétude, je le remarquai ; pourquoi? c'est que j'ai toujours regardé avec plaisir ceux qui me distinguaient, me trouvaient belle, m'admiraient:

Digitized by Google

pourtant, que faisaient-ils, je vous prie ? ils me rendaient justice : voilà tout.

En entrant chez madame de Malbi, c'est le nom de la parente de madame d'Orsin, la première personne que j'aperçus, fut mon jeune admirateur. Il fit un mouvement qui semblait dire : Vous retrouver, vous revoir, quel bonheur! c'était le marquis de Sineri. Il joignait à la figure la plus noble, un air de candeur qui inspirait la confiance ; tous ses traits peignaient un sentiment ; plus de douceur que de vivacité dans ses regards, et pourtant une physionomie fine, qui parlait, qu'on aimait à entendre, et qui faisait penser qu'il serait naturel et agréable de lui répondre.

Qu'appelez-vous répondre, m'allez-vous dire ? comment! serez-vous infidèle aussi? Et pourquoi non, Madame ? les hommes ont-ils un privilége exclusif pour être faux, légers, inconstans ? et puis, prenez-vous garde à leurs raisons, aux excuses qu'ils nous donnent? Ils sont faibles, disent-ils ; et nous, s'il vous plaît, est-ce que nous sommes fortes? est-ce un sentiment bien juste qui nous attache à un ingrat? c'est de l'obstination, voilà tout. Quand un mouvement de tendresse nous affecte, nous avons toutes la fantaisie de vouloir qu'il soit éternel ; il nous paraît impossible de l'arrêter ou d'en changer l'objet : oublier un per-

Digitized by Google

fide, bon Dieu! ce serait un crime. Non, il faut l'aimer toujours, le pleurer sans cesse, passer sa vie à le regretter; on le veut, on le désire, mais par bonheur, c'est un projet de l'imagination, le cœur le détruit tout naturellement.

Vous vous attendez au portrait de tous ceux qui étaient chez madame de Malbi; vraiment j'ai bien la liberté d'esprit nécessaire pour vous amuser des différens personnages qui se trouvaient là! on s'occupe rarement des autres, quand on a un sujet de s'occuper de soi-même. A présent je suis incapable d'examen, de comparaison; peut-être j'y reviendrai, je reverrai ces gens-là; vous les connaîtrez: dans ce moment-ci, mes chagrins, mes desseins, mon amant, ma rivale, voilà ce qui me touche, ce dont je puis parler, ce que vous devez avoir la complaisance d'écouter; s'il vous faut autre chose, laissez-moi là, ne me lisez pas; je suis bien aussi volontaire que paresseuse.....J'ai pourtant envie de vous dire en passant, (et ce sera autant de fait) un petit mot de cette parente de madame d'Orsin, si empressée à me voir. Elle espérait que l'on me vantait trop, croyait mes portraits flattés, et s'attendait peu à me trouver si jolie; le marquis de Sineri ne lui plut point du tout, en m'accablant de louanges; je lus cela dans ses yeux.

Digitized by Google

Madame de Malbi était veuve, fort sage; asse belle, très-riche, et n'avait pas encore trente ans Elle passait pour une femme au-dessus des faiblesses de son sexe; on la croyait philosophe; point du tout, c'est qu'elle était coquette, fort coquette, et coquette de mauvaise foi, ce qui est condamnable. Elle n'était point de celles dont le bon caractère et la franchise vous avertissent au moins; dont l'étourderie est l'excuse, dont les façons vous disent: Je vous attaque, défendez-vous si vous pouvez. Madame de Malbi ne laissait voir aucune prétention, la vanité chez elle était cachée sous le voile de la modestie; pas la moindre connaissance de son mérite, au moins apparente. Elle se présentait avec de la douceur, de l'aménité, éloignée de tout intérêt personnel, de la bonté, des vertus sans ostentation, du savoir sans orgueil, un attachement inviolable à ses devoirs, un naturel sensible, un cœur capable de tout sacrifier à l'amitié; voilà ce qu'elle affichait, rien que cela. De sa beauté, de ses grâces, de la plus belle taille du monde, de mille talens, de beaucoup d'esprit, pas un mot; elle semblait ignorer l'usage de tout cela. Et cet air d'indifférence pour ses charmes, les faisait bien mieux sortir, les mettait dans le jour le plus favorable, et relevait tous ses avantages. Madame de Malbi vous aurait volontiers dit: Voyez ce que je néglige, ce

Digitized by Google

fi'oli visage, ces agrémens que la nature s'est plu à l'ne donner, c'est un superflu pour moi; ils feraient]le fond d'une autre, n'est-ce pas? eh bien, je n'en ai pas besoin, je m'en passerais aisément. Imaginez quelle ame, quelle noblesse de sentiment, quel caractère il faut avoir, pour préférer, comme moi, son intérieur au reste. Et ce *reste*, elle savait bien ce qu'il valait, je vous en réponds. Ce que je vous dis de cette dame, je l'ai appris à la longue; je vous le confie à présent, je ne sais pourquoi; mais cela s'est trouvé au bout de ma plume.

Madame d'Orsin et le comte de Saint-Agne étaient chez madame de Malbi avant nous. Le Comte s'empressait auprès de moi. Le marquis de Sineri observait ses mouvemens, les miens, et ses regards semblaient me demander raison de cet air avoué que prenait M. de Saint-Agne. Rien ne devait me flatter davantage; cet honnête homme agissait ouvertement, il annonçait tout haut ses desseins, il se faisait honneur de rechercher..... qui? Marianne, Marianne abandonnée par un autre: je lui devais de la reconnaissance; mais le cœur suit-il les conseils de la raison?

Tant que le comte s'était seulement montré comme un ami, un tendre ami, fortement épris de mon courage, de mes vertus; comme un ami touché de

Digitized by Google

es malheurs, et prêt à les adoucir, si je le vou-
is, il m'avait paru aimable, ses bonnes intentions
me gênaient pas : lorsqu'il devint passionné, pres-
nt, je le trouvai fâcheux. En comparant ses soins à
ux de Valville, je vis du ridicule dans les siens. Cet
mme me semblait fait pour être obligeant, et non
s amoureux; solide, et jamais tendre. Je voulais
en qu'il eût de la joie de me voir, mais non pas une
e mêlée de transports. Quand on a passé l'âge de
ire, tout ce que l'amour fait faire, prend un air
icule ; loin de toucher, on révolte ; la justice que je
idais à M. de Saint-Agne, ne m'empêcha pas de
e ces remarques, et dans la suite chacun de ses
pirs l'enlaidissait à mes yeux.

es hommes pensent qu'une femme s'amuse tou-
rs avec ses amans, qu'elle prend plaisir à les voir
ivaguer : ils ne conserveraient pas cette idée,
savaient combien ils sont ennuyeux; le désir,
nous embellit, les rend si maussades, si tristes!....
, laissons les hommes, le comte de Sainte-Agne,
ame de Malbi, les autres; je m'ennuie avec tous
ens-là. L'amour du jeune Marquis flatte en pas-
ma vanité, mais, qu'est-ce que cela? les heures
araissaient longues; j'attends impatiemment celle
me rendra la liberté de penser à ce qui m'inté-
; je brûle de retourner à mon couvent. J'y avais

Digitized by Google

laissé Valville; était-il sorti aussitôt que moi, sans voir mademoiselle Varthon, ou l'avait-il demandée? Mille idées confuses m'inquiétaient. Enfin madame de Miran me ramena, en m'assurant que si Valville lui parlait, je serais instruite de tout. Je lui promis de lui faire savoir s'il revenait au couvent; et après bien des tendresses de sa part, et mille remercîmens de la mienne, elle me laissa.

Me voilà donc seule, libre d'examiner mes sentimens, de rappeler dans ma mémoire ce que j'ai dit à Valville, ce qu'il m'a répondu: je m'interroge, je me demande si je dois être contente de moi? si j'ai bien fait en n'écoutant que ma vanité, en négligeant de profiter de l'espèce de retour d'un ingrat? Je lui ai montré un esprit dégagé, un ame tranquille, peu de regret de le perdre, un parti pris de l'abandonner; ma rivale; en suis-je mieux à présent? qu'ai-je gagné à tout cela? En suivant cette recherche, savez-vous bien ce que je trouvai? c'est que j'avais agi contre moi-même, c'est qu'en maltraitant l'infidèle, je me tais fait plus de mal qu'à lui.

Il y a bien de la différence entre piquer son amant par ses propos, pendant qu'il est là; ou quand il est parti, se reppeler dans le calme de ses sens ce qu'on vient de lui dire. Comment penser sans douleur qu'on l'a mortifié, peut-être affligé, qu'il croira n'être

Digitized by Google

aimé! Eh! quel crime en amour, Madame, que de laisser penser un seul instant que l'on n'aime plus! c'est un crime irrémissible, le cœur se le reproche sans cesse et ne le pardonne jamais. Tant qu'il est attaché, son désir le plus vif est de prouver combien son ardeur est véritable, combien elle est constante! il renoncera à ses espérances, à son bonheur, à tout si vous voulez; mais laissez-lui la douceur, la consolation de montrer qu'il se sacrifie lui-même, qu'il s'immole pour l'objet chéri: accablez-le de douleur; mais n'attaquez jamais la force, la vérité de son penchant; voilà ce qu'il veut, ce qu'il faut lui accorder, parce que la nature l'exige, et qu'elle l'emporte chez lui sur tout le reste.

En voyant Valville, en lui parlant, le dépit m'avait soutenue, animée; il s'agissait de ne pas me démentir, c'était tout pour moi, je le croyais au moins; eh bien, c'est que je me trompais. J'avais satisfait ma fierté aux dépens de mon cœur; à son tour ce cœur se révoltait contre elle, l'anéantissait; et puis d'autres réflexions combattaient ces mouvemens de tendresse. Et puis je ne savais à quoi m'arrêter, je revenais à m'applaudir, à me blâmer. Je vous aime toujours, Valville, m'écriais-je en pleurant: et puis je roussais de ma faiblesse. Savez-vous, Madame, d'où naissait la variété de mes idées, c'est que j'étais en-

Digitized by Google

core plus tendre que vaine, et que dans une ame sensible et vraiment touchée, le sentiment gémit toujours des triomphes de l'amour-propre.

Hélas ! quel était le but du mien ? que se proposait ma vengeance ? d'être regrettée, voilà tout. Ce voile que je me déterminais à prendre, remplirait-il mon objet ? Au fond, que me reviendrait-il de l'exécution de ce dessein ? Etait-il sûr que Valville conserverait un tendre souvenir de moi, de mon amour, d'un si grand sacrifice? Les femmes se plaisent à nourrir leur tristesse, les hommes cherchent à la dissiper, et y réussissent aisément. En supposant Valville fort touché de ma perte, combien son chagrin durerait-il? on s'est bientôt dit que l'on a tort, cela est plutôt fait que de s'empêcher de l'avoir. Quand le mal est sans remède, et que la plus forte partie tombe sur un autre, on se console facilement.

J'allais donc m'ensevelir pour jamais, renoncer au monde pour arracher quelques soupirs à un perfide, pour exciter un regret passager dans une ame légère. Mademoiselle Varthon jouirait des biens que j'abandonnais, je travaillerais pour elle, je la rendrais contente ; car les mauvais cœurs jouissent de tout sans s'embarrasser d'où cela vient : ma rivale rirait peut-être de ma simplicité. Cette idée réveillait mon dépit. Celle du comte de Saint-Agne m'affer-

Digitized by Google

uissait dans la volonté d'être religieuse : le tendre
ntérêt que m'avait montré le jeune Marquis, se mê-
ait aux mouvemens qui me faisaient tourner les yeux
ers le monde. Plus je rêvais, plus je pensais, plus
non embarras devenait cruel: Valville va m'en tirer,
e hasard m'a servie, il a plus fait pour moi que mes
harmes et mon amour.

Vous devez vous souvenir, Madame, qu'en me
oyant très-parée, Valville m'avait demandé si je
ortais. Je lui répondis, non, je ne sais pourquoi,
ns dessein; non, se présenta plutôt que oui; voilà
oute la finesse que j'y entendais. Vous vous souvenez
ue madame de Miran vint me prendre. Par la façon
ont je quittai le parloir, je prouvai à Valville que
ttendais sa mère. Mon air gai, mon ton un peu
ppertinent, la légèreté de mes propos, et ce *non*,
ut cela réuni avait assez de singularité. Valville crut
ir du mystère dans la conduite de sa mère, dans la
ienne. Pourquoi donc si parée? où allais-je? Ma-
me de Miran avait dit en parlant de moi, *tu n'en
ux plus, je la garde.* Voulait-elle me marier?
consentais-je? Il savait les projets du Comte, et
s'en souciait guère un moment auparavant: il y
age sérieusement, il se fâche, il se pique. Un autre
mporterait sur lui! Se pourrait-il qu'on l'oubliât!
loi, Marianne cesserait de l'aimer! La fin de toutes

Digitized by Google

les idées de l'infidèle est de penser que je suis une ingrate, une perfide. Eh! pourquoi non! il l'est bien lui! il a changé, je puis bien changer aussi. En vérité, Marquise, nous devons pardonner aux hommes la mauvaise opinion qu'ils ont de nous; ils la puisent dans une exacte connaissance d'eux-mêmes, et nous jugent d'après leurs propres cœurs; faut-il s'étonner s'ils nous peignent comme des folles?

Vous croyez peut-être que ces soupçons de Valville vont le mettre à son aise, que sûr de ne pas me désespérer, il va se livrer sans contrainte à sa nouvelle passsion? Oh! que non, vous n'y êtes pas, ce sera tout le contraire.

Valville était de ces gens pour qui les obstacles ont un charme attirant. La contrariété, les difficultés, l'impossibilité même, voilà ce qui les flatte; ils se plaisent dans les embarras d'une intrigue compliquée; ils veulent poursuivre et semblent craindre d'atteindre. Il y a des esprits qu'il est bon de tenir en suspens, des cœurs qu'il faut obstiner, parce qu'ils goûtent moins dans une passion, la douceur de sentir, que l'amusement de projeter; désirent moins d'être heureux, que de s'occuper des moyens de le devenir. Figurez-vous Valville un de ces caractères-là. J'avais été admirable pour lui; avec moi tout s'opposait à ses désirs, cent barrières s'élevaient entre

Digitized by Google

petite orpheline et lui ; il fallait combattre, surmonter mille et mille obstacles : il voyait le bonheur en perspective, cela était charmant. La complaisance de sa mère gâta tout. On lui dit, tu veux le cœur de Marianne, elle te le donne ; tu veux sa main, on y consent, la voilà. Tout fut dit alors, l'amour s'endormit dans le sein du repos. Mais son sommeil ne sera pas long, la jalousie va l'éveiller. Cette petite fille si bien acquise, que personne ne dispute, va se montrer aux yeux de Valville sous une forme nouvelle. Il ne sera plus question de la prendre ou de la laisser à son choix ; les soins du marquis de Sinceri vont le désoler. Vous ne vouliez plus entendre parler de Valville, Madame, vous le haïssiez ; vous allez le plaindre, il va crier, pleurer, gémir à mes pieds, réclamer ses droits ; un événement où vous ne vous attendez pas, va m'élever bien haut, je vous en avertis : Valville sera peu de chose auprès de moi, il dépendra de Marianne, elle prononcera sur son sort ; il sera soumis, cet amant ingrat, il rampera devant l'objet de son dédain.

A tout prendre, Marquise, les hommes sont bien ridicules, bien inconséquens ; nous ne les aimons que faute de les examiner. Ecoutez-les, vous serez étonnée de l'admiration qu'ils ont pour eux-mêmes. Savez-vous bien qu'ils se croient fort au-dessus de nous ?

Digitized by Google

La pauvre espèce ! S'attribuer la supériorité, eux ! eh bon Dieu ! en quoi ? de faibles créatures dont la grandeur d'ame et la force prétendue ne résistent jamais au caprice, à la passion, à la plus légère impulsion de leurs sens ! Nous, quand nous nous mêlons d'être fortes, c'est en tout, c'est véritablement. Nous immolons nos plus chers désirs à notre gloire. Il ne faut que de la vanité à une femme pour en faire une héroïne du premier ordre. Vous verrez, vous verrez où me conduira la mienne.

Mais, me direz-vous, finissons donc quelque chose : pardonnez à Valville ; l'emporter sur votre rivale vaut bien le plaisir d'être regrettée, sans compter qu'il y a plus de profit à l'un qu'à l'autre. Allons, prenez un parti : n'aimez-vous pas encore ?

Cela est bientôt dit, Madame, mais cela n'est pas si aisé à faire. Eh ! vraiment oui, j'aime encore : mais vous, qui parlez, connaissez-vous bien l'amour, et toutes les chimères que se forme un cœur sensible, délicat ? En cessant de me préférer, Valville avait détruit le charme flatteur qui me faisait regarder sa passion comme le plus grand des biens : en revenant à moi, me rendait-il autant que j'avais possédé ? Qu'est-ce que le retour d'un volage ? efface-t-il le souvenir de son infidélité ? On voit renaître sa tendresse, il est vrai, c'est un plaisir ; je pouvais en jouir aux yeux

Digitized by Google

des autres, à ceux de mademoiselle Varthon : mais
ux miens, Madame, jamais, jamais qu'un seul ins-
ant. On n'oublie point l'ingratitude ; on la pardonne,
ui, mais on n'en perd jamais le souvenir. Songez
onc que Valville m'avait paru un ange descendu du
iel pour m'y conduire avec lui ; et point du tout,
'est que le prestige s'évanouit, c'est que cet ange de
mière n'est plus rien, c'est un homme ordinaire.
avait osé nier son amour à ma rivale ; je lui in-pi-
is de la compassion, disait-il, de la pitié : il ne
oulait avoir eu que de la pitié ! Ah ! Madame, celle
un ami console, on l'excite sans en rougir ; mais la
tié d'un amant ! comment soutenir cette idée ? Elle
e vint à propos pour me rendre ma fierté, dissiper
e partie de mon inquiétude, et calmer les mou-
mens trop vifs de mon cœur. Je lui dus un som-
eil long et paisible, et vous lui devrez la fin de mes
lexions.

Le lendemain à mon réveil, on m'apporta une
re, dont la réponse était attendue. Je la pris avec
uble, la croyant de Valville ; mais le caractère et
armes me désabusèrent. Je l'ouvris, elle conte-
t ce qui suit :

Digitized by Google

Lettre du marquis de Sineri à Marianne.

« MADEMOISELLE,

» Depuis le jour où le hasard vous offrit à ma vue,
» j'ai pris à votre sort l'intérêt le plus vif. Vous étiez
» destinée à M. de Valville, et malgré les sentimens
» que vous m'inspiriez, j'ai respecté son bonheur tant
» qu'il a su l'apprécier; je ne me suis permis aucune
» démarche pour le troubler. Je suis, Mademoiselle,
» du petit nombre de ceux qui ne se croient point
» en droit d'établir leur félicité sur le renversement
» des espérances d'un autre. Vous aimiez M. de Val-
» ville, il vous adorait, votre union paraissait sûre
» et prochaine, aurais-je voulu tenter de rompre des
» nœuds si bien assortis? Je m'en serais reproché le
» projet, même le désir. Loin de chercher à vous re-
» voir, j'ai pris soin d'éviter l'occasion. Je ne vous
» attendais pas hier chez madame de Malbi: quelle
» joie votre présence a répandue dans mon cœur!
» Mais qu'ai-je appris? quoi! tout est changé! quoi
» Valville a pu!.... mon premier mouvement a été
» de vous plaindre, Mademoiselle; j'ai senti combien
» la dureté du procédé de Valville pouvait pénétrer
» un cœur sensible, reconnaissant, qui s'était flatté

Digitized by Google

de devoir tout à l'amour, à l'estime, à l'amitié, et ne peut se dissimuler que le caprice seul formait les liens d'un volage.

» Par un sentiment naturel qui nous ramène toujours vers nous-même, j'ai senti aussi que l'inconstance de M. de Valville vous rendait la liberté de faire un nouveau choix : votre cœur et votre main dépendent à présent de vous, Mademoiselle, un faible, un timide espoir se glisse dans mon ame. Je connais les prétentions du comte de Saint-Agne ; mais sa recherche mérite-t-elle de ma part les mêmes égards que j'ai cru devoir à votre premier amant? non, sans doute ; je puis entrer en concurrence avec le Comte. Plus jeune, plus amoureux, plus riche, aussi indépendant, rien ne m'engage à lui céder. C'est à vous, Mademoiselle, à prononcer entre nous. J'attends votre réponse pour instruire madame de Miran de mes desseins. Honorez-moi d'une ligne de votre main. Dites-moi seulement si vous me permettez de voir madame de Miran, dans l'intention d'obtenir d'elle la permission de rendre des soins à sa charmante fille. »

Je lus cette lettre avec trouble, avec émotion, et evinez l'effet qu'elle fit sur mon cœur? Vous en ites flattée, m'allez-vous dire, vous vous applaudtes d'une si belle conquête. Point du tout ; je me

Digitized by Google

mis à pleurer comme une folle, à m'écrier, dans l'amertume de ma douleur : Ah! Valville, Valville! il est donc vrai que vous ne m'aimez plus! que vous m'avez abandonnée, rejetée! on peut donc vous ôter Marianne sans vous en priver! elle ne vous est plus chère, elle ne vous devait qu'à un caprice; on le sait, on le dit, on s'entretient de vos dédains, du mépris que vous avez pour celle dont votre cœur s'est montré si vivement épris autrefois! ah! Dieu, tout espoir est donc perdu! Hélas, quand le ciel, attendri par mes larmes, envoya à mon secours votre généreuse mère, quand il me mit sous sa protection, lorsqu'il nous rassembla tous deux, quand vous brûliez de vous unir à moi, qui m'eût dit, ah! qui m'eût dit: Marianne, tes malheurs passés n'étaient rien en comparaison de ceux où tu es exposée, que tu ne peux éviter. L'incertitude de mon sort, la crainte de manquer de tout, l'horreur du présent, l'effroi de l'avenir, être sans amis, sans asile, sans espérances, toute autre peine, oui, toute autre n'approcherait point de celle qu'un ingrat me fait sentir! Ah! Valville, rendez-moi ma misère, mes alarmes, et reprenez vos premiers sentimens; que je pleure, mais qu'un autre fasse couler mes larmes, et que la main de Valville daigne les essuyer! que dans mes maux son idée aimable et chère soit, comme autrefois, une

Digitized by Google

louce consolation pour moi; je ne veux point de outes celles qu'on veut me donner. De quoi se mêlent es gens-là! ils me plaignent, ils m'offrent des biens ont je n'ai que faire : qu'ils me laissent tous ; je ne eux rien..... Et tout en disant cela, je me noyais dans es larmes, et j'oubliais la lettre et la réponse qu'on tendait.

Une converse vient me tourmenter. « Allons donc, lademoiselle, on sonne à chaque instant, ce laquais mpatiente. » J'écris sans savoir ce que je fais : J'enrrai la lettre à madame de Miran, disais-je, elle y pondra, je dépends d'elle; je ne donne point d'esrance, je ne l'ôte pas non plus, cela va comme la peut, ma tête n'y est plus; que mes amans s'argent : est-ma faute s'ils sont amoureux? Quelle rsécution est-ce là, on ne me donne pas le temps m'affliger en paix; plus ils m'aimeront, plus je les ltraiterai, peut être : pourquoi? c'est qu'en me ant qu'ils m'aiment, ils me confirment que Valville m'aime plus, et mon cœur ne veut pas en être ; il rejette cette idée-là, il veut douter au ins, et on a la cruauté de le priver de cette ble douceur.

A quatre heures du soir, autre lettre, autre agiion : c'est Valville qui m'écrit. Je romps promptent le cachet, le cœur me bat, la main me tremble:

Digitized by Google

bon Dieu! que vais-je apprendre! Je crains de lire; l'inconstant me remercie peut-être de l'avoir cédé à ma rivale; peut-être me charge-t-il du soin de hâter son mariage? Je porte des regards timides sur ces caractères autrefois si chers, dont la vue me causait un trouble si délicieux; je lis enfin : le commencement redouble mon inquiétude, mais en avançant dans ma lecture, une douce satisfaction la dissipe entièrement.

Il me demandait une heure d'entretien, le lendemain; il écrivait de Versailles, et reviendrait à l'heure que je lui marquerais: avant de me laisser prendre un parti, il voulait me communiquer des choses importantes, se justifier de ses torts *apparens*; il m'*adorait* toujours, il n'avait jamais cessé de m'*adorer;* il me reprochait ma froideur, je le punissais trop par ma *cruelle indifférence :* ensuite c'était la jalousie, du dépit; de la colère, un désordre étonnant, pas le sens commun; on voyait qu'il s'était fâché, appaisé, emporté, attendri, et que tout en écrivant il pensait mille choses qu'il voulait dire et ne pouvait exprimer.

Je lus cent fois cette lettre; elle me toucha, elle me fit sentir que si je voyais Valville, tout était dit. Quelque grands que soient les torts d'un amant aimé dès qu'on l'écoute, il a raison. Pardonnerai-je à l'in-

Digitized by Google

fidèle ? eh ! que diraient madame d'Orsin et le Comte? *la charmante enfant*, si *noble*, si *fière*, si *courageuse*, ne serait donc plus qu'une faible petite fille. Je ne pouvais m'élever au-dessus de mademoiselle Varthon, que par une suite de procédés nobles et uniformes : a fortune avait fait beaucoup pour elle, pour moi ien ; mais je tenais de la nature un don précieux, 'était l'orgueil, et j'en connaissais le prix. Cet or- gueil me disait tout bas : Marianne, conservez-moi, ménagez-moi, ne me blessez jamais, je vous servirai ien ; les petites ames m'emploient mal-à-propos, e les rends méprisables ; les grandes savent me lacer, je les distingue, je les guide vers l'honneur.

Je résolus de ne point voir Valville, et lui écrivis n peu de mots, précisément pour lui dire que je e le recevrais qu'en présence de sa mère. Mon petit illet cacheté, prêt à lui être porté quand il me de- anderait au parloir, me causa un peu de tranquillité, t je passai le reste du jour dans des projets et des flexions dont, pour le coup, je vous fais grâce.

Le lendemain, je me trouvai très-inquiète, mon illet était au tour, le moindre bruit m'agitait. Val- lle s'en ira-t-il après l'avoir lu? me demandais-je : stera-t-il ? s'obstinera-t-il à me parler ? s'il insiste, mment me conduirai-je ? On ne marchait point ns le corridor sans me causer un battement de cœur

Digitized by Google

violent : enfin, quelqu'un vient à grands pas, ouvre brusquement ma porte, je tressaille, lève les yeux, jette un cri, et ce n'est pas sans raison ; la personne qui entre est mademoiselle Varthon, oui, elle-même en vérité.

« Eh bon Dieu! Mademoiselle ! qui vous attendait ici ? lui dis-je ; me visiter, vous ! je croyais, j'imaginais, oui..... j'imaginais..... je ne songeais guère à l'honneur que vous me faites ; qui me l'attire ? y a-t-il quelque chose de nouveau ? »

« Oui, Mademoiselle, de fort nouveau, de fort singulier, dit-elle avec aigreur ; je crois, en vérité, que madame de Miran, son fils et vous, avez entrepris de me chagriner, de me rendre le sujet d'une histoire aussi plate que fausse : rien que cela, Mademoiselle, et je trouve ce procédé là très-déplacé, très-ridicule ; suis-je faite pour vous servir de jouet? qu'est-ce que cela signifie ? ayez la bonté de me le dire ; expliquez-moi, s'il vous plaît, cet insolent écrit ; » et là-dessus elle me présente un billet de Valville.

Il était court, je le lus ; la date prouvait que Valville l'avait écrit la vielle à madame de Kilnare : il lui disait sans détour, que sa soumission aux volontés de sa mère et ses égards pour des engagemens formels, le forçaient de renoncer à l'espérance d'être

Digitized by Google

jamais à mademoiselle Varthon. Cela était poli, mais dur, c'est-à-dire, positif. En finissant de lire, je jetai les yeux sur ma hautaine rivale; elle paraissait humiliée, peu s'en fallut qu'elle ne me fît pitié: mais l'amour offensé est un tigre, il ne pardonne point, et le meilleur cœur du monde ne sert à rien dans ces occasions.

« Eh bien, Mademoiselle, lui dis-je froidement, qu'est-ce qui vous fâche contre madame de Miran, ou contre moi? ni elle, ni celle qu'elle honore de ses bontés, ne peuvent répondre des événemens; c'est bien assez, je crois, de ne se mêler de rien: le cœur de M. de Valville va, vient; que voulez-vous qu'on fasse? ce n'est la faute de personne: tâchez de le fixer, c'est votre affaire; on ne vous le dispute point, je vous assure. » Et ce que je disais là, je le disais d'un ton imposant, d'un petit air de triomphe, qui signifiait: Ce cœur me reviendra quand je voudrai; faites vos efforts; moi, sans bouger, je l'emporterai; je sais ce que je dis, je suis sûre de mon fait.

« Est-ce que je songe à fixer M. de Valville, reprit-elle avec fierté? que m'importent ses sentimens? me suis-je abaissée à désirer de lui en inspirer, à en prendre pour lui? qu'ai-je à démêler avec cet homme-là? suis-je faite pour éprouver aussi ses bizarreries?..... » Et remarquez cet *aussi*, Madame; il

Digitized by Google

était fort impertinent, et ne m'échappa point. « C'est-à-dire, continua-t-elle, que vos petites finesses l'ont ramené? à la bonne heure, rien ne m'est plus égal, assurément : mais est-il besoin que vous me compromettiez dans vos querelles, ou dans vos racommodemens? Est-ce vous qui avez dicté ce billet? M. de Valville ne peut-il épouser Marianne sans insulter une fille de qualité? il est plaisant, très-plaisant en vérité, que je sois dans vos caquets : je pensais..... — Et non, Mademoiselle, non, interrompis-je, cela n'est pas si plaisant que vous le dites ; mais après tout je n'ai que faire de votre dépit ni de vos réflexions; est-ce moi qui vous insulte ? cela est joli, en vérité; vous m'enlevez mon amant, je vous le laisse, et vous venez encore me quereller ! on n'y comprend rien. Il m'a quittée pour vous, vous l'avez trouvé bon, son procédé vous a paru excusable, vous me l'avez dit : je ne vous ai point reproché les *petites finesses* que vous avez dû employer avec vous-même, pour vous persuader que Valville n'était point blâmable : souvenez-vous de cela, Mademoiselle. »

Nous en étions là, quand une converse vint me dire que le fils de madame de Miran m'attendait au parloir, et me suppliait de descendre à l'instant. La présence de ma rivale me donna une force dont je ne me croyais pas capable : « Ayez la bonté de dire

Digitized by Google

à M. de Valville, m'écriai-je, que je ne puis ni ne veux lui parler; j'ai envoyé sa lettre à madame de Miran; ajoutez cela, et faites-lui bien entendre qu'absolument je ne le verrai point sans sa mère; c'est un parti pris, décidé, les instances seraient inutiles: et me tournant vers mademoiselle Varthon: Vous le voyez, lui dis-je, j'ai renoncé à M. de Valville, je ne cours point après un volage; au contraire, il revient, je refuse de le voir, de l'entendre; j'ai du cœur, des principes, de l'honneur, des sentimens qui ne varient point. Que me demandez-vous donc? s'il change une seconde fois, s'il vous laisse à votre tour, tant pis pour vous; ce n'est pas à moi que vous devez vous en prendre; cela ne me regarde pas, et je puis dire comme vous, *je n'ai que faire dans vos caquets.*»

« Il me laisse, lui! s'écria mademoiselle Varthon; quelqu'un me laisserait? que veut donc dire cette petite fille? » Pour le coup je me sentis révolter, le nom de petite fille m'irrita. Sortez, Mademoiselle, au nom de Dieu, sortez, lui dis-je; cette *petite fille* a plus d'élévation que vous: vous rougirez un jour de m'avoir insultée. Je ne vous ai point fait de scènes, moi; vous êtes venue me percer le cœur, me faire humainement l'énumération de mes malheurs. Je suis pauvre, dénuée de tout, je le sais, je l'avoue:

Digitized by Google

vous, Mademoiselle, vous êtes l'heureuse fille d'une tendre mère ; vous avez un rang, du bien ; je ne suis rien, nous en sommes convenues, cela est dit, à quoi bon le répéter ? Mais dans mon triste sort j'ai une consolation ; ni vous ni personne ne peut me la ravir: c'est que mes sentimens me mettront toujours au-dessus de mon état, au-dessus de ceux qui s'enorgueillissent de leur fortune ; au-dessus de vous, Mademoiselle. Vous m'avez pris le seul bien qui m'était cher, malgré cela je ne vous ai pas nui ; j'avais pourtant la facilité de le faire. Madame de Miran m'aime, vous le savez ; eh bien, c'est à ma prière qu'elle a consenti à l'amour de Valville pour vous : on vous sert, et vous vous plaignez ! Si vous éprouvez à présent l'inconstance de Valville, vous deviez vous y attendre : celui qui change pour nous, nous apprend qu'il peut changer. Voilà ce qu'il fallait penser, Mademoiselle, au lieu de chercher des raisons dans ma misère, pour excuser un infidèle. »

Elle avait voulu m'interrompre, parler, se défendre, m'injurier, peut-être ; mais j'étais si émue, je m'exprimais avec tant de volubilité, que si mes larmes ne s'étaient ouvert un passage, je n'aurais pas fini, je crois.

« J'éprouve l'inconstance de Valville, moi ! moi ! répéta-t-elle d'un ton mal assuré ; qui disait tout

Digitized by Google

bas, *je conviens de la justesse de vos accusations;* moi! dit-elle encore, j'ai besoin que l'on sollicite une mère de permettre à son fils de songer à moi? il est des filles difficiles à marier, on leur fait grâce en leur donnant un époux; il en est d'autres qui font grâce elles-mêmes en se donnant, entendez-vous, Marianne? elles sont faites pour être recherchées, priées; oui, on prie pour les obtenir. »

« Oh! tâchez-donc de vous faire prier, Mademoiselle, repris-je, qui vous en empêche? donnez cette leçon à M. de Valville; par son billet à madame de Kilnare, je vois qu'elle lui serait plus utile qu'à moi: il ne paraît pas qu'il songe à vous *prier* et vous ne ferez pas mal de lui apprendre son devoir à cet égard. »

« Assurément, s'écria Mademoiselle Varthon, outrée de la remarque, cette petite fille-là est folle! jamais audace n'égala la sienne: quel ton, quelle hauteur, quelle fausse dignité! où prend-elle ces airs? C'est avec ce petit tour d'esprit romanesque et emphatique, qu'elle a séduit un jeune imbécille, une bonne femme, qui n'a pas le sens commun, qui la regarde comme un prodige.....—Finissez, Mademoiselle, finissez, interrompis-je, prête à suffoquer de colère; n'insultez pas madame de Miran, je ne

Digitized by Google

le souffrirai pas, non, pour le monde entier je ne supporterais pas un discours offensant pour elle. »

« Eh mais, dit mademoiselle Varthon d'un ton dédaigneux, je vous approuve, vous lui devez infiniment; sans sa faiblesse pour vous, vous ne tiendriez pas un langage si hardi; vous ne manqueriez pas de respect à des personnes faites pour en inspirer, même vous n'auriez jamais eu l'honneur d'avoir rien à démêler avec elles. »

« Peut-être que si, Mademoiselle, lui dis-je en pleurant de toute ma force; peut-être que si; vous étiez destinée à me chagriner, le hasard m'aurait présentée à votre vue; je ne pouvais éviter le malheur de vous rencontrer, d'essuyer votre mauvaise humeur, de souffrir de vos caprices : votre pitié était assez choquante, vous prenez la peine d'y ajouter des injures. Mais cela finira-t-il? avez-vous entrepris de me faire mourir de chagrin? quand je vous cède tout, faut-il que vous me tourmentiez encore? Oui, c'est aux bontés de madame de Miran, que je dois l'honneur d'être vis-à-vis de vous, Mademoiselle, de vous voir, de vous parler : une autre vous dirait qu'elle s'en serait bien passée; moi, je me tais. Mais daignez m'apprendre, je vous prie, quel droit vous avez de blâmer ma protectrice : vous la traitez de *bonne femme!* désirez, Mademoiselle, désirez de

Digitized by Google

ne jamais mériter une autre épithète de ceux qui parleront de vous avec le dessin d'en dire du mal. Comment! vous croyez-vous permis de mortifier une jeune infortunée qui ne vous a jamais offensée? cela est étrange! vous troublez tout le monde et donnez le tort aux autres! que me demandez-vous? de quoi s'agit-il? où en sommes-nous? »

Mademoiselle Varthon ne répondit rien; je continuai. « Si c'est le bien, la naissance, l'avantage de se connaître, qui rendent si injuste, je bénis le ciel de ne rien posséder, d'ignorer qui je suis, de ne me croire rien; j'aime mieux être une créature isolée dans le monde, y devant tout à la bonté des autres, que de faire des malheureux, seulement parce que je pourrais m'élever impunément contre eux. L'humanité, la sensibilité de cœur, sont le partage du pauvre, de l'honnête pauvre; avec cela il existe en paix; il souffre, mais il éprouve de la consolation toutes les fois qu'il se recueille en lui-même. Je ne vous envie point, Mademoiselle; bien loin de vous envier, je ne voudrais pas de votre fortune avec votre façon de penser. »

Mademoiselle Varthon s'était levée, sa réponse n'eût pas été douce, ma réplique encore moins, si ma tendre amie, mon aimable religieuse, ne fût entrée. Sa présence nous rendit muettes toutes deux;

Digitized by Google

elle nous avait écoutées, et les regards qu'elle jetait sur ma rivale, me firent connaître qu'elle désapprouvait sa conduite. « Eh fi, Mademoiselle, lui dit-elle d'un ton posé, mais supérieur, eh fi, quels discours, qu'osez-vous reprocher à votre compagne ? de quoi venez-vous vous glorifier à ses yeux ? d'un peu de fortune, de quelques faibles avantages que vous ne vous êtes point procurés à vous-même ! en les prisant trop, vous semblez avouer que vous seriez moins estimable en les perdant, que vous ne mettriez rien à leur place si le hasard vous en privait. Apprenez, Mademoiselle, que la hauteur avilit, attire le mépris et éloigne le respect; celui qui prétend à des égards, avertit qu'il en désire, et n'en mérite pas. »

Mademoiselle Varthon ne parut pas fort sensible à cette espèce de réprimande, et sans y répondre, elle se tourna vers moi : « Marianne, dit-elle, j'étais venue vous dire d'avertir madame de Miran que je me tiens très-offensée des idées de son fils: quand ma mère voudra me marier, elle choisira pour moi, et je doute fort qu'elle accorde aucune préférence à M. de Valville. Priez ces gens-là, de ma part, de m'oublier, de ne pas se souvenir qu'ils m'ont vue, entendez-vous, Marianne ? »

« J'entends, Mademoiselle, j'entends, lui dis-je;

Digitized by Google

mais rien ne m'engage à me charger de vos commissions, et vous pouvez les faire vous-même. »

Elle jeta sur moi un regard où elle ne voulait mettre que du dédain, mais où le dépit et la fureur éclataient malgré ses efforts, fit une révérence à la religieuse, et sortit brusquement, sans même s'incliner en passant devant moi.

Dès qu'elle fut partie, je respirai et me trouvai délivrée d'une peine, pour retomber dans une autre. Valville était venu, reparti; où me conduirait la démarche hardie de le renvoyer? Je demandai conseil à mon amie, elle m'en donna un bon. Mais avant d'entrer dans la partie la plus intéressante de ma vie, permettez-moi de me reposer un peu. En vérité, Marquise, la foule d'événemens que j'ai à vous présenter, m'effraie; comment ferai-je pour raconter tout cela? il faut que j'y rêve adieu.

FIN DE LA SUITE DE MARIANNE ET DU TOME DEUXIÈME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DATE DUE

GAYLORD			PRINTED IN U.S.A.

Digitized by Google

14 2027
.R3 V.2

DO NOT REMOVE
SLIP FROM POCKET

DEMCO

Digitized by Google

ALF Collections Vault
3 0000 131 957 189